

**Harmonies et Fanfares,
Cercles dramatiques
et Clubs de football
dans l'ancien canton électoral
de Durbuy**
(1875-1975)

*Un siècle de vie associative au niveau culturel et sportif
en milieu rural*

par **Philippe ROUSSEAU**

*Édition du premier chapitre du Mémoire
présenté en vue de l'obtention du grade de licencié en Philosophie et Lettres –
Groupe Histoire de l'Université Catholique de Louvain*

Louvain-la-Neuve – Juin 1986
Terre de Durbuy – 2020

**Harmonies et Fanfares,
Cercles dramatiques
et Clubs de football
dans l'ancien canton électoral
de Durbuy**

(1875-1975)

*Un siècle de vie associative au niveau culturel et sportif
en milieu rural*

par **Philippe ROUSSEAU**

*Édition du premier chapitre du Mémoire
présenté en vue de l'obtention du grade de licencié en Philosophie et Lettres –
Groupe Histoire de l'Université Catholique de Louvain*

Louvain-la-Neuve – Juin 1986
Terre de Durbuy – 2020

.....
.....
.....

INTRODUCTION

Le sujet que nous allons développer concerne une entité à la fois peu peuplée (moins de 9.000 habitants) et peu étendue (moins de 1.700 hectares). Le phénomène étudié, la vie associative au niveau culturel et sportif dans un canton rural, n'en touche pas moins à l'universel. Loin de s'en tenir à l'une ou l'autre région, il se répète, avec quelques nuances sans doute, partout où l'homme, confronté à son milieu, adopte un mode de vie conforme à ses aspirations naturelles, c'est-à-dire le plus agréable possible.

Dans ce contexte, un amalgame de nature et de culture va se réaliser. Davantage poussés par l'instinct que guidés par la raison, des hommes, en se regroupant, vont provoquer le surgissement spontané d'associations. D'universel au départ, ce phénomène va perdre progressivement sa spontanéité pour faire siennes certaines normes. Elles lui donneront un caractère particulier, transmis de génération en génération.

Ainsi, des buts seront-ils bientôt fixés et adoptés par les groupes constitués. Leur choix sera fonction du type de société dont ils émanent et des hommes qui les composent. Tout cela va contribuer à la naissance de microcosmes régis par une hiérarchie établie conformément ou non aux structures de la société.

Le jaillissement de ces associations, leur rôle et leurs mécanismes internes, nous allons tenter de les saisir, de les pénétrer et de les comprendre tout au long de notre cheminement. Nous cernerons de plus près trois types de sociétés bien définis : les harmonies et fanfares, les cercles dramatiques et les clubs de football. Au sein d'un groupe toujours plus imposant de sociétés culturelles et sportives, ils représentent mieux que d'autres, pensons-nous, les penchants de notre société rurale. Le nombre de membres qu'elles comptent ou ont compté, le public qu'elles ont toujours intéressé, la longévité dont beaucoup témoignent en dépit de difficultés multiples en sont autant de preuves.

Encore devons-nous donner un cadre géographique à notre sujet. À défaut de pouvoir nous en tenir à la nouvelle commune de Durbuy (1), nous avons choisi l'entité s'en rapprochant le plus : l'ancien canton électoral de Durbuy. Selon les époques, les treize anciennes communes qui le composaient regroupaient de huit à neuf mille habitants, environ. Pendant un siècle, cette population fournira les membres d'une bonne cinquantaine de sociétés, dont nous tenterons de cerner les caractéristiques.

D'autre part, des limites chronologiques déterminées avec précision nous éviteront de nous attarder inconsidérément sur des activités dont les origines pourraient nous faire dévier des buts fixés au départ. La justification du *terminus ad quem* nous paraît évidente : notre étude prendra fin le 31 décembre 1975. La raison de ce choix précis est simple. Quelques jours plus tôt, le parlement avait voté la loi entérinant la fusion des communes (loi du 30 décembre 1975). Cette décision allait bouleverser un certain nombre de données au sein de nos communes rurales. Des hommes, des groupes qui, auparavant, semblaient n'avoir comme unique point commun que le désir de se divertir et d'agrémenter la vie de leurs concitoyens, se verront, sans transition, liés à une autorité commune. Notre travail s'arrêtera donc avant la fusion. Pour le choix du *terminus a quo*, plusieurs solutions se présentaient. Après mûre réflexion, nous avons opté pour 1875 et ce, pour deux raisons majeures. La première est d'ordre pratique : elle nous permet de travailler sur un siècle entier (1875-1975). Cependant, à nos yeux, la seconde est primordiale. À quelques années près, en effet, cette date correspond à l'apparition des premières sociétés instrumentales et dramatiques dans le canton de Durbuy (2).

Mais, pour mener à bien notre démarche, il était nécessaire d'avoir à notre disposition les matériaux susceptibles de nous fournir les renseignements souhaités. Précisons d'emblée que l'heuristique des sources constitua pour nous la principale difficulté. Le caractère spontané de ces sociétés, une absence évidente d'organisation, parfois, mais surtout la désinvolture de certaines personnes peu soucieuses de conserver ce qui n'était pour eux qu'une liasse de papiers encombrants, mais qui représentait, pour nous, de véritables documents historiques, nous privent d'un atout considérable. Bien plus que d'autres sources, les archives de ces associations nous auraient permis de mieux cerner les caractéristiques de ces groupes et des hommes qui les composaient. Le nombre de règlements, de livres de caisse, de registres divers ou de programmes anodins égarés est incalculable. De véritables « trésors » ont ainsi disparu, bien avant d'être l'objet de nos recherches.

Encore fallait-il disposer de tous les « rescapés ». Nos investigations nous ont menés à travers tout l'ancien canton de Durbuy. Le résultat de nos démarches fut souvent décevant, avouons-le. Aussi, notre joie était d'autant plus intense de découvrir de vieux cahiers aux pages jaunies, à l'écriture inégale, à l'orthographe oublieuse des règles, tous témoins fidèles d'un mode de vie aujourd'hui abandonné.

Quelques « pionniers » encore en vie ont bien accepté de compléter nos informations. Sans mettre en doute leur bonne foi, nous ne pouvons accorder à leurs dires plus de crédit que ne le permet notre vocation d'historien. Plusieurs décennies (souvent plus d'un demi-siècle) séparent les faits de leur relation. Ajoutés à cela, une mémoire parfois défaillante et un contexte actuel différent nous obligent à considérer ces témoignages comme les compléments

de nos documents écrits, sans pour autant les remplacer. Nous nous trouvons là en présence d'un phénomène de reconstruction du passé. Reconstitués dans une mémoire vivante, les événements relatés sont inévitablement sujets à une déformation inconsciente de la part de leur rapporteur.

Dès lors, d'autres types de sources méritaient toute notre attention.

La presse régionale et provinciale (les journaux locaux font défaut) fut dépouillée en premier lieu. L'Avenir du Luxembourg constituera ainsi une source de renseignements essentielle. Dans un premier temps, ses pages fourniront des informations jusqu'alors inconnues. Elles confirmeront aussi le contenu de certains témoignages. Ensuite, ce quotidien bientôt centenaire nous permettra d'approcher les sociétés sous un angle nouveau.

Les archives de l'État, à Arlon et à Saint-Hubert, ne pouvaient être oubliées, elles ne le sont plus. Nous y trouverons de précieux renseignements pour le XIX^e siècle, avant tout d'ordre financier.

De tout temps, les autorités communales furent attentives à l'évolution des groupes étudiés. Leur souci constant de les soutenir peut paraître évident. Le peu d'aide matérielle dont bénéficièrent certaines sociétés nous permet pourtant d'en douter. Dans cette optique, les registres aux délibérations des différents conseils communaux nous seront d'un précieux concours. Et, dans le même ordre d'idées, les archives du conseil provincial retiendront également notre attention.

Les sources ecclésiastiques auraient pu, pensions-nous, compléter notre information. L'activité du clergé en matière théâtrale et la participation régulière de certaines sociétés instrumentales aux processions auraient pu faire l'objet de commentaires écrits de l'un ou l'autre curé. Les archives diocésaines et paroissiales dépouillées à cet effet nous laissent cependant sur notre faim. Sans être totalement absents, les renseignements que nous en avons extraits se réduisent à quelques bribes.

Il nous restait encore à consulter les documents de diverses organisations soucieuses d'aider ces sociétés culturelles et sportives. La Fédération Musicale Namur-Luxembourg, la Fédération Wallonne Littéraire et Dramatique du Luxembourg Belge, l'Union Belge et le Comité Provincial de Football nous ont aimablement ouvert leurs portes. Mais, là non plus, le résultat ne fut pas conforme à notre attente.

Enfin, un élément, primordial dans la vie de ces associations, restait à étudier : le public. Sans son soutien, l'existence des sociétés serait remise en question. Afin de connaître ses aspirations, ses buts, ses désirs, son opinion aussi, nous avons mené notre enquête, questionnaire en main. Les résultats de cette démarche, non dépourvue d'intérêt, pourront eux aussi compléter nos informations écrites.

Le caractère épars de nos sources ne peut être nié, certes. Des renseigne-

ments d'origines multiples ont ainsi été rassemblés. Leur complémentarité ne fait pourtant aucun doute. Ils nous ont permis de présenter un travail que nous diviserons en trois chapitres.

En premier lieu, un aperçu des événements marquants de chaque groupe nous a semblé nécessaire. Ce dictionnaire des sociétés permettra de saisir non seulement leur cadre géographique et historique, mais aussi le contexte dans lequel elles ont vécu. (*Ndlr : C'est le seul chapitre reproduit ici car il nous a paru essentiel et de nature à intéresser le plus grand nombre.*)

Par le chapitre II, intitulé Naissance, vie et mort des sociétés, nous tenterons une approche interne globale de ces associations. Nous verrons quels événements, quelles situations ont provoqué leur naissance. Quels étaient leurs buts ? Comment s'organisaient-elles ? Quels genres d'hommes les composaient ? Comment subsistaient-elles financièrement ? Quelle formation recevaient leurs membres ? Quel niveau artistique ou sportif ont-elles atteint ? Tous ces points seront abordés. Puis, avant d'examiner les causes de leur disparition, nous nous attarderons sur divers éléments dont la présence garantit généralement la bonne marche et le maintien de ces sociétés : drapeaux, locaux, terrains et équipements.

Enfin, un troisième et dernier chapitre, Les sociétés dans la vie publique présentera ces groupements vus de l'extérieur. Tout d'abord par l'intermédiaire du public, ensuite par le biais des différents pouvoirs qu'ils côtoient régulièrement : les autorités communales, provinciales, nationales (dans une moindre mesure) et ecclésiastiques, puis la presse. Nous verrons aussi l'appui qu'ils reçoivent de certains organismes désireux de les soutenir : la Fédération Musicale des Provinces de Namur et de Luxembourg, la Fédération Wallonne Littéraire et Dramatique du Luxembourg Belge, l'Union Belge et le Comité Provincial de Football, principalement.

Et pour conclure, nous réfléchirons sur la manière dont les sociétés culturelles et sportives sont le reflet de la société dans laquelle elles évoluent et dont elles sont issues.

(1) En effet, nous ne pouvions envisager l'étude des sociétés d'une entité qui n'existait pas encore formellement.

(2) Seule La Concorde, de Durbuy, fait figure d'exception.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

A.E.A.	= Archives de l'État à Arlon.
A.E.H.	= Archives de l'État à Saint-Hubert.
A.E.N.	= Archives de l'Évêché de Namur.
A.P.	= Archives Paroissiales.
L.L.	= Le Luxembourg.
A.L.	= L'Avenir du Luxembourg.
A.L.P.	= L'Avenir du Luxembourg Plus (supplément hebdomadaire à <u>L'Avenir du Luxembourg</u>).
M.L.	= La Meuse-Luxembourg.
A.O.	= Les Annonces de l'Ourthe.
L.L.D.	= Le Luxembourg Dialectal.
C.C.	= Conseil Communal.
C.E.	= Collège Echevinal.
F.W.L.D.L.B.	= Fédération wallonne Littéraire et Dramatique du Luxembourg Belge.
U.R.F.D.L.W.	= Union Royale des Fédérations Dramatiques et Littéraires Wallonnes.
U.R.B.S.F.A.	= Union Royale Belge des Sociétés de Football-Association.
C.P.	= Comité Provincial de football, à Arlon.

DICTIONNAIRE DES SOCIÉTÉS DE L'ANCIEN CANTON ÉLECTORAL DE DURBUY

Blotti à l'extrémité nord du Luxembourg belge, aux frontières des provinces de Liège et de Namur, l'ancien canton électoral de Durbuy regroupait, avant le premier janvier 1977, treize communes (quarante-sept villages et hameaux) sur une superficie totale de 16.738 hectares. Au cours du siècle qui nous intéresse, le chiffre global de la population atteindra son paroxysme vers 1910 avec 9.200 âmes, pour un peu plus de 8.000 habitants en 1975 (1).

Bien que mordant sur le Condroz (à l'ouest) et l'Ardenne (à l'est), la « Terre de Durbuy » se présente essentiellement comme une entité famennienne. Elle occupe ainsi une situation de carrefour qui lui permet difficilement de définir sa véritable identité. Dépendant administrativement des villes luxembourgeoises (Marche-en-Famenne au niveau de l'arrondissement et Arlon au niveau provincial), le canton de Durbuy se trouve dans la région polarisée par la ville de Liège. Ceci signifie que pour des achats ou services ayant un caractère occasionnel, ses habitants se rendent à Liège.

Ce déplacement vers la cité ardente est rendu possible par trois voies de communication routières : la N29 qui aboutit à Aywaille (d'où on emprunte l'autoroute des Ardennes), les N33 et 34 qui suivent la vallée de l'Ourthe et la N35 ou route du Condroz. Le chemin de fer est également présent avec la ligne de l'Ourthe qui permet le déplacement de nombreux navetteurs.

Trop proche de villes comme Liège ou Marche-en-Famenne, l'ancien canton de Durbuy n'a pu développer une importante activité industrielle. Aussi, dans un premier temps, c'est tout naturellement vers le secteur primaire que la population active du canton se tourna. Mais la qualité des terres ne permettant pas une agriculture de haut rendement, la période qui nous servira de support chronologique fut, tout d'abord, marquée par un incontestable recul des terres labourées au profit des herbages. Jusqu'en 1950 environ, existait un grand nombre d'exploitations d'appoint : les propriétaires allaient chaque jour travailler à l'extérieur (à Liège, surtout) et ne possédaient que peu de terres et une ou deux têtes de bétail. Dès les années trente cependant, la région avait subi l'influence des laiteries de Hamoir et de Tohogne. Celles-ci assuraient un enlèvement journalier et payaient régulièrement la production. Aussi les gros exploitants s'étaient-ils spécialisés, pour la plupart, dans la spéculation laitière, remplaçant progressivement les labours par des prairies.

Cependant, le caractère varié et accueillant du milieu physique de la région de Durbuy en a fait un espace de prédilection pour le tourisme. Si les habitants du canton ont souvent dépendu des villes proches pour leur travail et de nombreux services, les citadins sont venus, quant à eux, de plus en plus fréquemment à la campagne. Dès l'entre-deux-guerres, le développement du tourisme de masse amena ainsi des gens toujours plus nombreux pendant les vacances scolaires et les périodes de congés.

Aujourd'hui encore, le tourisme constitue la principale ressource d'une région dont les habitants se sont tournés progressivement vers le secteur tertiaire. C'est également dans ce domaine que les efforts futurs devront d'ailleurs être portés pour créer de nouveaux emplois et enrayer ainsi l'exode rural dont souffre la plupart des petites localités du canton (2).

(1) Depuis le début du siècle, la plupart des communes sont en régression, à l'exception de Barvaux et Bomal, dont le niveau démographique ne cesse de croître.

(2) D'après A. BARTHÉLEMI et L. DETROUX, Durbuy - Approche géographique. La nature et les matériaux du sous-sol accueillent l'homme, dans Terre de Durbuy, pp. 17 à 25.

BARVAUX-SUR-OURTHE

Barvaux s'étend d'ouest en est au bord de l'Ourthe, dans une large vallée en forme d'assiette. Cette section comprend également les hameaux de Petit-Barvaux et Bohon.

Pendant plusieurs siècles, grâce au développement de la batellerie, Barvaux connut une situation florissante qui devait connaître son apogée en 1830.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'agriculture se développa grâce à la mise en valeur des terres incultes. Depuis lors, l'élevage et les bois se sont, en partie, substitués à l'agriculture.

Au début du siècle, la cité possédait encore deux carrières, l'une de marbre rouge et l'autre de petit granit, un four à chaux et trois fabriques de formes pour chaussures. Elle fut d'ailleurs la dernière localité de Wallonie à posséder jusque naguère (une bonne dizaine d'années) une fabrique de ce genre.

Avec le développement économique de la fin du XIX^e siècle et le début de l'activité touristique, le secteur tertiaire a pris une importance croissante pour dépasser le secondaire dès 1937.

Pourtant, au fil des années, Barvaux a perdu son caractère économique pour devenir un centre administratif, commercial et touristique.

Actuellement, cette section est la plus peuplée de la commune de Durbuy, dont elle est d'ailleurs le centre administratif.

Population : 1910 : 1.263 ; 1923 : 1.243 ; 1938 : 1.382 ; 1961 : 1.574 ; 1976 : 2.062.

LA LYRE LUXEMBOURGEOISE

Vers les années 1850-1870, à Barvaux, comme dans bien des paroisses, existait une chorale très active, l'Union Cordiale (1).

« Certains de ses membres se dirent qu'après tout, lorsque l'on possédait des talents de chanteur, pourquoi ne pas tâter de l'instrument ; l'idée fit son chemin, d'autant plus facilement que les talents ne manquaient pas. Pour donner à son souffle la force, la clarté suffisante, il fut décidé de tenir les séances de répétition dans un débit de boisson : la petite goutte de *pèkèt* viendrait bien à point. Le choix du local, pour les répétitions, ne fut pas chose facile, car à l'époque, il existait plus de vingt-cinq cafés, sans oublier les particuliers, où « les commères » vidaient à boire.

» Un nom est cependant le plus souvent cité, il s'agit du café du « Congo » situé dans la Grand-Rue où, actuellement, ironie du sort sans doute, il y a encore du café, mais pour en faire une bonne tasse. C'est de cet endroit que partit, début 1874, une association de mirlitons (2) ; la lyre luxembourgeoise [sic] était née.

» Au départ, les prestations se limitèrent aux processions et, à la kermesse, on donnait l'aubade devant les terrasses de cafés, de quoi ne jamais mourir

de soif. Rapidement, la Lyre prit de l'extension, ... » (3).

D'après les documents que nous possédons (4), le premier président de La Lyre Luxembourgeoise était le bourgmestre de Barvaux, Charles Goffin (5). Plusieurs lettres adressées au gouverneur de la province témoignent de l'intérêt qu'il portait à sa société. C'est lui qui, chaque année, se chargeait de solliciter les subsides de la province, avec succès d'ailleurs. Entre 1877 et 1893, l'harmonie, dirigée par Napoléon Théate (6), reçut régulièrement 40 ou 50 francs par an. Son plus fidèle adjoint était le secrétaire de l'harmonie, Émile Trine (7), remplacé en 1890 par un certain Méan (8). En 1891, le comité subit quelques modifications : MM. Hainaux (9) et Minette (10) furent nommés respectivement président et secrétaire.

Dès 1877 au plus tard, une section dramatique mixte s'est jointe à l'harmonie. Les frais occasionnés par l'achat de décors pour les concerts en attestent.

Signalons en outre que, entre 1883 et 1890, la société organisa chaque année un concert au profit des pauvres du village. Ce geste est d'autant plus beau que la situation financière de La Lyre Luxembourgeoise n'était guère florissante à cette époque (11).

Les dernières années du siècle virent les membres du comité constamment à la recherche d'un local. En 1893, ils demandèrent au conseil communal la permission d'occuper la salle appelée « Paradis » (12). Le 17 avril de la même année, le collège échevinal acceptait et arrêta les conditions dans lesquelles ce local serait prêté à l'harmonie.

« Vu la décision du Conseil Communal en date du 16 courant chargeant notre Collège de régler les conditions d'autorisation donnée à la Société d'harmonie par rapport à l'installation de celle-ci dans la salle dite (Paradis)

» Arrête :

» 1° La salle est accordée gratuitement à la Société d'harmonie (la lyre luxembourgeoise) qui pourra y donner ses répétitions.

» 2° Du 1^{er} Mai au 1^{er} Septembre, les répétitions cesseront à onze heures : le reste de l'année à dix heures (soir).

» 3° Dans le cas où l'administration communale aurait à donner d'autres autorisations pour profiter de la même salle, elle se réserve le droit de fixer à chacune des sociétés le jour et l'heure où elles seront autorisées.

» 4° Les travaux d'installation à exécuter seront supportés par la société actuelle d'harmonie qui devra en outre entretenir en bon état de propreté la salle mise à sa disposition.

» 5° L'autorisation dont il est question à l'article 3 ci-dessus entraînera pour la société qui en profitera le remboursement à la société actuelle de la part des frais qui auront été faits pour l'installation. Un état de ces frais devra être

conservé dans les archives de la société et une copie en sera transmise au Collège Échevinal (13). »

Peut-être cette salle ne se prêtait-elle pas à la pratique de l'art musical. Toujours est-il que, en janvier 1903, la Lyre Luxembourgeoise quitta le « Paradis » et prit ses quartiers dans une salle nouvellement construite : le cercle Saint-Charles (14).

L'inauguration fut saluée par plus de 400 personnes. Le public put y applaudir acteurs et musiciens barvautois, ces derniers étant dirigés par G. Francart (15). Les principaux membres du comité étaient alors Hector Trine (16) (président), Martin Trine (17) (secrétaire) et Gustave Hainaux (18) (trésorier). Quant au député permanent Adolphe Franchimont (19), il était assurément un président d'honneur généreux (20).

À cette époque, seul le théâtre français était mis à l'honneur à Barvaux. Les amateurs de wallon devront patienter jusqu'en 1935, environ.

La population pouvait, en outre, assister régulièrement à des concerts donnés par l'harmonie sur un kiosque ou devant l'église (21). Mais les musiciens se produisaient également en déplacement. En juillet 1905, ils participèrent même au festival de Bruxelles où ils recueillirent trois prix (22).

La guerre 14-18 mit un terme momentanément aux activités de la Lyre Luxembourgeoise.

En 1920, l'administration communale lui alloua un subside de 200 francs « ... pour l'aider dans les grandes dépenses qu'entraînent sa reconstitution et l'organisation d'un cours de solfège réservé aux jeunes de la commune » (23). Elle put ainsi reprendre ses occupations musicale et théâtrale sous la direction de Jules Hainaux (24) (metteur en scène) et Adolphe Hainaux (25) (directeur musical) (26).

Le 31 décembre 1940, les membres de la société réveillonnèrent à leur manière en présentant un spectacle au profit des prisonniers de guerre (27). La suite du conflit allait toutefois s'avérer moins heureuse pour l'harmonie puisque, en 1945, le vol et la destruction d'un grand nombre d'instruments étaient à déplorer (28).

Ce contretemps fâcheux n'empêcha pourtant pas les musiciens de poursuivre leurs activités successivement sous les ordres de MM. Delcroix (29), Auvens (30), Lacroix (31), Tambour (32), Legrand (33), Andrien (34), Rousselle (35) et enfin Dessy (36), le directeur actuel.

La dramatique n'emprunta pas la même voie. Après une interruption d'un quart de siècle environ, elle reprit ses activités en 1965 sous la direction de Désiré Lizen (37), de Petit-Han, avant de s'éteindre deux ans plus tard (38).

À la présidence se dévouèrent tour à tour MM. L. Trine (39) François Pousseur (40), Joseph Antoine (41), Albert Borzée (42) et Albert Tombeur (43).

Depuis 1965, une clique de 15 tambours, 10 clairons et des majorettes accompagnent régulièrement l'harmonie dans ses déplacements. (44).

Les musiciens actuels, au nombre de 25 et pour la moitié, des étudiants, bénéficient des cours de solfège et d'instruments donnés par la société (45). La Lyre Luxembourgeoise garantit encore l'animation musicale de nombreuses festivités folkloriques et patriotiques à Barvaux et dans les villages voisins. En outre, elle rejoint chaque année, au son de ses marches, la procession du mois d'août.

Enfin, notons encore que, depuis le 20 mars 1974, l'harmonie est propriétaire de l'ancienne salle de l'Union Coopérative, grâce au dévouement et à la générosité de son président, Joseph Antoine (46).

LES SANS-SOUCIS

Nous connaissons peu de choses au sujet de cette société dont personne, à Barvaux, n'a souvenance aujourd'hui.

Elle fut créée en 1894 dans des circonstances qui nous sont inconnues.

Un seul document nous éclaire à son sujet : un article paru dans L'Avenir du Luxembourg du 18 février 1895 (47). Quels renseignements pouvons-nous en tirer ?

Les Sans-Soucis regroupaient des jeunes gens (48) désireux de « ... se récréer honnêtement et de charmer leurs concitoyens » (49). La société avait un président et un local (50) dont la superficie ne se prêtait cependant pas à l'organisation de concerts. Aussi utilisait-on la grande salle de l'école (51) plus apte à accueillir un nombreux public.

Lors de ces soirées se mêlaient romances (52), chansons, musique, déclamations et théâtre. Ainsi, en février 1895, les spectateurs purent applaudir l'interprétation d'une petite comédie « ... pleine de verve et d'humour ... » (53) intitulée « Mon oncle Bietmé ».

Au nombre des acteurs figuraient notamment H. et Louis Trine, E. et J. Méan, R. Colette, ou encore A. Poncin et Jean Randaxhe. Au piano, M^{lle} Trine accompagnait les artistes lors d'intermèdes nombreux et variés.

Sous la direction de L. Franchiront (54), quelques musiciens apportèrent également leurs concours à la réussite de cette soirée, qui ne resta certainement pas sans lendemain. En effet, pour le dimanche de la mi-carême, un nouveau concert était déjà prévu, dont la recette devait être distribuée aux pauvres du village.

Existait-il un lien entre cette société et La Lyre Luxembourgeoise ? Nous ne pouvons l'affirmer avec certitude, mais les Trine et Méan furent parmi les membres les plus en vue de l'harmonie barvautoise à la même époque. L'idée d'une relation étroite entre les deux sociétés n'est donc pas à rejeter.

LA COMPAGNIE DES COMÉDIENS BARVAUTOIS

À la fin de la seconde guerre mondiale, la section dramatique de La Lyre Luxembourgeoise ne fut pas reconstituée, nous l'avons vu. Propriétaire du Cercle Saint-Charles (55), le doyen de Barvaux, l'abbé A. Aubry, refusait d'y voir évoluer une troupe mixte (56). Au cours de l'hiver suivant (1945-1946), Charles Widar (57), propriétaire de la salle du Casino (58), à Barvaux, suggéra à quelques anciens acteurs de La Lyre Luxembourgeoise de fonder une nouvelle société dramatique : La Compagnie des Comédiens Barvautois. Charles Widar mettait son local à la disposition de la troupe, mais, en échange, il avait droit à une partie de la recette (59). Plusieurs membres de La Lyre Luxembourgeoise composaient cette société, parmi lesquels Auguste Jadot et Jules Trine, ainsi que leurs épouses. Georges Malet (60) occupait le poste de président, tandis que la mise en scène des pièces était assurée par Henri Joly (2). Il est à noter que seules des œuvres dialectales figurent au répertoire de la Compagnie (62). À l'occasion, ses comédiens n'hésitaient pas à se produire dans quelques localités voisines, notamment à Grandmenil (près de Manhay), Werbomont et Palenge (63).

En 1955, la troupe émigra au Carrefour, la salle du cinéma, où évoluait déjà La Lyre Luxembourgeoise. Mieux adapté aux représentations dramatiques, ce local pouvait contenir quatre cents personnes. Lors de chaque spectacle, des intermèdes musicaux étaient assurés par les musiciens de l'harmonie (64). En outre, cette année-là, un nouveau metteur en scène s'occupa de la troupe : Marcel Rasquin (65). En 1956, il fut remplacé par Désiré Lizen (66).

Jusqu'en 1964, la situation n'évolua guère. Cette année-là, les responsables de La Lyre Luxembourgeoise décidèrent de relancer la section dramatique de leur société (67). En effet, depuis que l'harmonie avait quitté le Cercle Saint-Charles, en 1952, plus rien ne s'opposait à ce qu'elle se double d'une troupe théâtrale mixte. Étant donné que la plupart des acteurs de la Compagnie étaient membres de La Lyre Luxembourgeoise, tous passèrent dans la troupe de l'harmonie. En fait, seul le nom du groupe changeait. Désiré Lizen continua à les diriger, mais le recrutement des actrices s'avéra bientôt impossible (68). À la fin de l'année 1966, la troupe se tut définitivement.

EXCELSIOR FOOTBALL CLUB BARVAUX et SPORTING CLUB BARVAUX

Le premier témoignage écrit concernant une équipe de football à Barvaux remonte au mois de septembre 1920. Nous le devons aux archives de La Concorde, de Tohogne. Le procès-verbal de la réunion de cette société ne permet aucun doute à ce sujet : à l'époque, déjà, le football était un sport populaire dans la région de Durbuy.

« Vu la diminution sensible de notre capital, nous nous voyons forcé avant la nouvelle campagne d'hiver, pour nos concerts, qui seuls jusqu'à présent

avaient suffi à nos frais généraux, à trouver un moyen quelconque pour combler les vides que notre installation électrique, nouveau rideau, décors, répétitions supplémentaires du directeur, etc. c.p.q.

» Nous décidons ce jour d'organiser un match de football, qui sera joué par les F.B.C. de Barvaux. Houmart, Verlaine et Warre, dans la prairie de M. Collet, fermier à Tohogne, l'entrée est taxée à 1 fr les grandes personnes, 50 centimes les enfants. Notre société « La Concorde » qui seule organise ce tournoi offrira comme coupe au vainqueur un ballon neuf (prix à convenir), ensuite les frais d'affiches, organisation de jeu, etc. (...) » (68).

Au début des années 1920, à l'instar d'autres clubs de la région, le club barvautois disputa régulièrement le championnat de la Ligue de l'Ourthe. Cette compétition regroupait bon nombre d'équipes de la vallée de l'Ourthe et de ses environs, tant en Luxembourg qu'en province de Liège (69).

Toutefois, en s'affiliant à l'Union Belge le 17 avril 1925, l'Excelsior Football Club Barvaux fut le premier club du canton de Durbuy officiellement reconnu par les instances fédérales (70). Son matricule (numéro 492) en faisait aussi le neuvième club de la province, au niveau de l'ancienneté. En juillet 1925, les dirigeants barvautois participèrent pour la première fois à l'assemblée générale des clubs luxembourgeois, à Arlon (71). Les vert et blanc (72) faisaient alors partie des cercles adhérents (73). C'est à ce titre qu'ils disputèrent leurs premières rencontres officielles, dans le championnat de la région de Marche. Ils avaient pour adversaires trois équipes de Marche (A, B et C), Aye et Marloie (74).

La première mention du club dans les colonnes de L'Avenir du Luxembourg remonte à la même époque. Le match « Exc. Barvaux - R.S. Marloie », prévu pour le 27 septembre, y était annoncé (75). La rencontre se solda par un match nul (3-3) et Barvaux termina le championnat en cinquième position (76).

En 1927, l'Excelsior passa dans la catégorie des effectifs (77). Il disputa alors le championnat spécial, en série D, se classant finalement en seconde position, derrière Marloie (78). Quelques brefs commentaires dans L'Avenir du Luxembourg témoignent de la qualité de ses effectifs, après une victoire (0-2) à la Roche :

« Barvaux possède une bonne équipe : pas d'individualités très marquantes, mais un ensemble bien homogène, où chaque homme tient sa place : j'ai admiré leur joli jeu de passes. » (79)

Pour la saison 1928-1929, l'Excelsior fut placé dans la série E du championnat spécial, avec neuf adversaires (80). Afin de recueillir quelques fonds, le club organisa une soirée musicale avec le concours de l'harmonie locale, La Lyre Luxembourgeoise (81). Après quelques résultats en demi-teinte (un nul, une victoire et deux défaites) (82), l'équipe abandonna la com-

pétition provinciale. Nous étions en novembre 1928 (83). Quelques mois plus tard, le 28 février 1929, l'Excelsior fut radié par le Comité Exécutif de l'Union Belge, en raison de son caractère politique (84). En effet, progressivement, le club s'était transformé en un véritable groupement socialiste.

Les témoignages relatifs à cette époque ne sont malheureusement pas nombreux. En 1928, le secrétaire-trésorier de cette formation était Achille Artus (85). Jules Alexandre (86) faisait aussi partie du comité. Le local du club était d'ailleurs chez lui, rue Chainrue. D'après M. Henri Leboutte (87), le président était Arthur Collard (88). L'équipe évoluait dans une compétition organisée par la Fédération socialiste.

Quels buts nourrissaient les responsables du club ? Eux seuls, sans doute, auraient pu nous le dire. À ce sujet, il est regrettable de ne pas posséder le moindre témoignage de l'une ou l'autre personne ayant fait partie de l'Excelsior à cette époque. Toujours est-il que le club mit fin à ses activités en 1933, en raison d'une situation financière peu encourageante, semble-t-il (89). Parmi les joueurs, certains n'hésitèrent pas à abandonner la compétition, plutôt que de renier leurs idées politiques ; d'autres, par contre, gagnèrent les rangs du Sporting club, dont nous allons parler.

Le club reprit contact avec le Comité Provincial en 1934 et sollicita une nouvelle affiliation à l'Union Belge. Le Comité Provincial répondit en ces termes :

« Un avis favorable est émis à condition que le club intéressé qui, jusqu'à présent, était affilié à un groupement politique change sa dénomination. » (90)

Sous la présidence du docteur Palem (91), les dirigeants barvautois choisirent un nouveau nom : Sporting Club Barvaux. La nouvelle société fut admise comme club effectif en 1935, sous le matricule 3008 (92). Ses principaux joueurs s'appelaient alors Doncel, Trine, Thonnard, Benoît, Mailleux, Philippe, Demblon, Grégoire, Franchimont, Palem, Buron et Leboutte (93).

Lors de l'assemblée générale des clubs, en juillet 1935, le Comité Provincial autorisa Barvaux à participer au championnat de division II régionale, mais hors classement, puisqu'il n'avait pas participé au championnat pour débutants l'année précédente (94). La plupart des joueurs n'avaient pas été informés de cette situation et se livrèrent à fond durant toute la saison. Vainqueur de sa série, le Sporting Club se vit, en toute logique, refuser l'accès à la première provinciale, au grand désappointement des joueurs. Parmi ceux-ci, Marcel Bréda (95), transféré d'Izier un an plus tôt, nous rappela combien le club barvautois était remarquablement organisé. Ce fut, d'ailleurs, la seule époque où il fut jamais payé : 25 francs par match. De plus, un équipement complet était fourni à chaque joueur (96). Jules Coulée (97), un autre Iziérois, qui défendit les couleurs barvautoises (de 1935 à 1939), abonde dans le même sens. Il n'était pas payé, mais le club procurait une paire de souliers à chaque joueur

et nettoyait les équipements toutes les semaines. En outre, après chaque match disputé à Barvaux, les joueurs recevaient une collation au local, rue Chainrue. À cette époque, le terrain se trouvait à Petit-Barvaux, non loin du terrain actuel (98).

Barvaux demeura en division II régionale jusqu'en 1939, puis cessa toute activité lors de la mobilisation, beaucoup de ses joueurs ayant été appelés sous les drapeaux. Après deux années creuses, le premier mai 1941, la jeunesse du village se réunit dans le but de réorganiser une équipe. Le dernier comité et tous les joueurs de l'ancienne équipe furent convoqués à cet effet, mais seuls quelques joueurs répondirent présents. Un nouveau comité fut constitué :

- président : Jules Henri (99) ;
- vice-président : Louis Degive (100) ;
- secrétaire : Louis Godart (101) ;
- trésorier : Jules Trine (102) ;
- cinq commissaires (103).

Pour la saison 1941-1942, le club adopta de nouvelles couleurs (blanc et noir) et aligna deux équipes en championnat pour débutants, la première (Barvaux I) à titre officiel et la seconde (Barvaux II) à titre officieux (104). De 1942 à 1946, le Sporting Club évolua en division II régionale, puis déclara forfait pour la saison 1946-1947, en raison de l'état lamentable de son terrain (105). Le comité fut alors complètement modifié, les postes les plus importants revenant à Joseph Vrancken (106), président, Albert Poncin (107), secrétaire et Joseph Vanherkenrode (108), trésorier (109).

En septembre 1947, les blanc et noir retrouvèrent la division III régionale. Deux saisons passées dans l'anonymat (ils terminèrent chaque fois en douzième position) furent suivies par un titre de champion, en 1950. En division II régionale, Barvaux vécut tout d'abord trois championnats sans histoire, du moins au niveau des résultats. Le terrain de Petit-Barvaux, loué 1.500 francs par an à un particulier, leur causa pourtant bien du soucis, la moindre averse le transformant en un véritable marécage (110). Aussi, un nouveau terrain fut aménagé, route de Tohogne. Deux ans plus tard, cependant, des travaux de drainage permirent au club de se réinstaller définitivement (111) à Petit-Barvaux. Comme pour célébrer l'événement, l'équipe réalisa un parcours remarquable en 1953-1954 et accéda, pour la première fois de son histoire, à la division I provinciale. Ce titre apporta de nouvelles modifications au sein du club. Un nouveau comité fit son apparition, regroupant plusieurs personnalités en vue de la localité :

- président : Jules Noirhomme (112) ;
- premier vice-président : François Mailleux (113) ;
- deuxième vice-président : Henri Laixhay (114) ;
- secrétaire : Léon Laval (115) ;

- trésorier : l'abbé Michotte (116) ;
- trésorier-adjoint : Émile Philippe (117).

Ce groupe nourrissait certaines ambitions et entendait faire de Barvaux une des meilleures formations de la province. En outre, à la même époque, le conseil communal se montra souvent généreux à son égard. Plusieurs joueurs furent achetés, parfois à grands frais. Jusqu'en 1962, l'équipe se défendit souvent brillamment au sein de l'élite provinciale. Mais le S.C. Barvaux avait sans doute voulu grandir trop vite. La situation financière ne tarda pas à se dégrader et, contre toute attente (du moins dans les milieux extérieurs au club), les dirigeants décidèrent de se débarrasser de leurs meilleurs éléments et de réintégrer directement la division II régionale. L'Avenir du Luxembourg ne manqua pas de se faire l'écho de cet événement.

« Bombe dans le monde du football luxembourgeois.

» Après La Roche, Barvaux renonce à la Première Provinciale !

» Trop de nos clubs – et non des moindres – mènent une vie qui est au-dessus de leurs moyens. Les recettes en baisse. Sensiblement même pour beaucoup, mais, pour tenir une position surfaite dans leur division, des clubs n'ont pas hésité à sacrifier aux transferts de footballeurs [sic] étrangers qui, très normalement aussi, réclamaient un jeu de primes assez élevé.

» (...)

» Pourquoi les Barvaucis s'en vont-ils ?

» M. Noirhomme nous en parlait à cœur ouvert, hier soir :

» La décision a été prise il y a une quinzaine de jours déjà, décision de principe qui devait encore être admise par l'assemblée générale. À présent, c'est chose faite : nous nous en allons. Grégoire a été cédé, hier déjà, à Mormont. D'autres éléments seront vendus. Nous ne voulons plus devoir recourir à des collectes, à des fêtes et d'autres façons de réunir des fonds pour boucler le budget. C'est pour revivre un football plus près de l'amateurisme, plus près du sport rural que nous avons pris cette décision. »

» Voilà assurément une nouvelle à sensation dans le monde du football provincial. Barvaux et La Roche étaient des sociétaires de qualité ; ils s'en vont ! » (118).

Ensuite, le comité démissionna en bloc. Dès lors, le club se vit obligé d'aligner de jeunes éléments, dénués d'expérience, qui ne purent éviter la relégation en division III régionale. Deux ans plus tard, cependant, Barvaux retrouvait la division II. Il s'y maintint jusqu'en 1957. Bon dernier, il redescendit alors en division III et y resta quatre saisons durant. Les dirigeants s'efforcèrent, dès lors, de bâtir une nouvelle équipe sur des bases saines et solides. En 1971, le Sporting Club retrouva la deuxième régionale, dont il devint rapidement une des meilleures formations. Cinq championnats de bonne facture furent couronnés par le titre en 1976.

Depuis lors, l'équipe semble éprouver quelques difficultés à trouver sa stabilité. Après quatre années en première provinciale, elle redescendit en division II, le temps d'une seule saison. À nouveau première, elle disputa encore trois championnats en première provinciale, puis redescendit, en mai 1984. Actuellement, elle se trouve toujours en division II régionale, où elle occupe une place à mi-classement, une performance en-deçà de ses espérances. Néanmoins, le football barvautois atteignit probablement son apogée en 1977, lorsque le Sporting Club remporta la finale de la coupe provinciale, au détriment du Lorrain Arlon (119).

(1) Les documents conservés aux A.E.A., nous apprennent que, après 1880, cette chorale fut dirigée par Napoléon Théate, qui y remplissait également les fonctions de secrétaire-trésorier. L'Union Cordiale n'était pas à proprement parler une chorale paroissiale mais participait régulièrement aux manifestations religieuses. Napoléon Théate est né à Barvaux en 1856. Cabaretier et négociant, il était aussi chef organiste. De 1882 à 1888, il fut directeur musical de la fanfare de Tohogne « L'Encouragement ». En 1899, les jeunes de Tohogne firent de nouveau appel à lui pour diriger leur chorale « La Concorde », ce qu'il fit de 1899 à 1906 et, une dernière fois, de 1912 à 1913. Contrairement à ce que son nom pourrait faire croire, il n'était pas apparemment aux Théate de Tohogne. Il mourut à Barvaux en 1939.

(2) Le terme « mirliton » est ambigu ici. Il semble désigner des personnages, en l'occurrence des musiciens ; en fait, un mirliton est un instrument ... (*une partie de cette note fait défaut, ndlr*).

(3) A.L., du 9 mai 1974, n° 108, 80^e année, p. 3.

(4) Il s'agit de documents conservés aux A.E.A. sous le titre : Fonds du Gouvernement Provincial, Subsidés à la musique. Nous y trouverons principalement des lettres écrites par le bourgmestre de Barvaux et le détail des recettes et dépenses de la société.

(5) Charles Goffin fut bourgmestre de Barvaux de 1875 à 1885. Il était déjà conseiller communal lorsqu'il devint président de l'harmonie.

(6) Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions de la commission : 1952-1962, Un peu d'histoire, par Joseph Collin.

(7) Émile Trine était également secrétaire communal.

(8) et (9) Nous n'avons trouvé aucun renseignement concernant ces deux personnes.

(10) Henri Joseph Minette, né à Barvaux en 1856, mort en 1931.

(11) A.E.A., Fonds du Gouvernement Provincial, Subsidés à la musique, trois portefeuilles non numérotés.

(12) Personne, à Barvaux, n'a pu identifier cette salle.

(13) Barvaux, C.E., Registre aux délibérations du 22-3-1894 au 21-7-1920, séance du 17 avril 1898.

(14) Construite en 1902, cette salle fut généreusement mise à la disposition de la société par la veuve Barton-Artus, fondatrice du cercle. Lorsqu'elle fut inaugurée, elle était destinée à devenir « le centre et le point de ralliement des œuvres religieuses, sociales et politiques de la paroisse de Barvaux » (A.L., du 14 janvier 1903, p. 3). Le Cercle Saint-Charles existe toujours actuellement. Il sert régulièrement de local à différents mouvements de jeunes, mais appartient à l'A.S.B.L. des Œuvres du Doyenné.

(15) Au début du siècle, il dirigea les harmonies de Barvaux (La Lyre Luxembourgeoise), Bomal (Les Échos de l'Ourthe), ainsi que la société musicale de sa ville natale, Marche-en-Famenne.

(16) Né à Barvaux en 1872. Négociant, il était le fils du bourgmestre de l'époque, Louis Trine (bourgmestre de 1900 à 1904). Il mourut à Barvaux en 1934.

(17) Né à Barvaux en 1878, il est peut-être un lointain parent du président. Directeur commercial, il quitta Barvaux pour Etterbeek en 1938.

(18) Né à Barvaux en 1854, il était horloger de profession.

(19) Né à Barvaux en 1854, il fut député permanent pendant de nombreuses années puisqu'on le retrouve, à ce même titre, dix ans plus tard, pour l'inauguration du Cercle Saint-Paul, de Heyd. Il fut aussi bourgmestre de Barvaux de 1896 à 1900. Il mourut à Barvaux en 1928.

(20) A.L. du 14 janvier 1903, n° 11, 10^e année, pp. 2 et 3.

(21) A.L. du 13 août 1903, n° 187, 10^e année, p. 3 ; A.L. du 3 juin 1904, n° 128, 11^e année, p. 3 ; A.L. du 31 mai 1949, n° 143, 52^e année, p. 3.

(22) A.L. du 26 juillet 1905, n° 170, 12^e année, p. 3.

(23) Barvaux, C.C., Registre aux délibérations du 28-1-1914 au 23-2-1922, séance du 27 août 1920.

(24) Né à Barvaux en 1879, il était menuisier.

(25) Né en 1888 à Barvaux, il fut imprimeur et secrétaire communal, il mourut en 1955. D'après nos recherches, il n'existe pas de liens de parenté étroits entre Gustave, Jules et Adolphe Hainaux. Peut-être étaient-ils des cousins éloignés.

(26) A.L. des 7 janvier (n° 6, p. 1) et 21 janvier 1928, n° 22, 31^e année, p. 1.

(27) A.L. du 5 janvier 1940, n° 3, 43^e année, p. 2.

(28) Barvaux, C.C., Registre aux délibérations du 19-2-1940 au 31-7-1951, séance du 9 mars 1945.

(29) M. Delcroix était professeur de musique à Jemelle, près de Marche-en-Famenne. En 1948, il fut sollicité par les autorités communales barvautoises pour dispenser des cours de sol-fège et de musique dans les écoles de Barvaux.

(30) Charles Auvens est né à Erquelinnes (près de Binche) en 1884. Professeur de musique, il arriva de Liège en 1922 et vécut à Juzaine (Bomal). Outre La Lyre Luxembourgeoise, il dirigea également Les Échos de l'Ourthe (Bomal), La Concorde (Tohogne) et La Patria (Hotton).

(31) Nous ne possédons aucun renseignement concernant ce personnage.

(32) Né à Ouffèt (à 15 km de Barvaux, en province de Liège) en 1916, Henri Tambour était agent commercial. Il vit à Barvaux depuis 1944.

(33) Joseph Legrand est né à Hautéon-sur-Seine (France) en 1920. Il était employé aux P.T.T. Il dirigea les sociétés musicales de Barvaux, Oppagne et Tohogne. Il mourut en 1966.

(34) Nous ne possédons aucun renseignement concernant ce directeur. Il dirigea La Lyre Luxembourgeoise pendant quelques mois seulement.

(35) Né à Filot en 1944, il est instituteur à Houmart. Il dirigea également Les Échos de l'Ourthe (Bomal) et s'occupe actuellement de la chorale « La Clef d'Ourthe et Aisne ».

(36) Henri Dessy est né à Hamois (près de Ciney) en 1931. Ce musicien autodidacte joua dans la fanfare de son village natal avant d'en devenir directeur. Il dirige l'harmonie barvautoise depuis 1970. M. Dessy est directeur de l'Athénée de Ciney.

(37) Né à Petit-Han en 1906, il était négociant en machines agricoles. Il fut aussi metteur en scène des Échos de la Pierre Bayard (Oppagne) dans les années cinquante et joua avec la troupe de son village, Les Comédiens Amateurs Réunis.

(38) Voir les notes concernant La Lyre Luxembourgeoise, chez M. André Meunier, de Barvaux, secrétaire de la société.

(39) Louis Trine, cultivateur et marchand de bestiaux, naquit à Barvaux en 1873. Il n'était

pas un proche parent des Trine qui dirigèrent l'harmonie au début du siècle.

(40) Né à Barvaux en 1889, il était employé à la S.N.C.B.

(41) Né à Somme-Leuze (à 10 km de Barvaux, en province de Namur) en 1894, il était négociant. Il mourut en 1975, un an après avoir procuré une salle à l'harmonie.

(42) Chauffeur, né à Barvaux en 1945.

(43) Gérant de banque né à Crisnée (entre Liège et Oreye) en 1923, il est à Barvaux depuis 1958. Il fut secrétaire du S.C. Barvaux de 1960 à 1962.

(44) Voir les notes concernant La Lyre Luxembourgeoise chez M. André Meunier, de Barvaux.

(45) Harmonies et Fanfares en Luxembourg, s.l., 1983, p. 58.

(46) Voir les notes concernant La Lyre Luxembourgeoise chez M. André Meunier, de Barvaux.

(47) A.L. du 28 février 1895, n° 49, 2^e année, p. 2.

(48) D'après les registres d'état civil, la plupart étaient âgés d'une vingtaine d'années.

(49) A.L. du 23 février 1895, ...

(50) L'article les cite sans les nommer.

(51) Nous ignorons de quelle école il s'agissait.

(52) Utilisé dans ce sens, le terme « romance » désigne une chanson sur un sujet tendre et touchant, de caractère facile (d'après le Petit Larousse illustré, 1982).

(53) A.L. du 28 février 1895, ...

(54) Nous ne possédons aucun renseignement concernant ce personnage.

(55) De 1903 à 1952, le Cercle Saint-Charles fut occupé par La Lyre Luxembourgeoise.

(56) Il fut le premier doyen de Barvaux (de 1933 à 1952). Sa décision est d'autant plus étonnante que la troupe mixte de l'harmonie s'était produite dans cette salle de 1903 à 1940. En fait, le Cercle Saint-Charles appartient à l'A.S.B.L. des Œuvres du Doyenné.

(57) Cafetier, né à Grivegnée (près de Liège) en 1898. Il arriva à Barvaux en 1938.

(58) Située dans la rue Chainrue, cette salle pouvait accueillir 300 personnes.

(59) D'après le témoignage oral de M. Auguste Jadot, ancien musicien et acteur barvaux-tois.

(60) Greffier à Durbuy, il naquit à Waha, près de Marche, en 1905.

(61) Agent commercial, né à Liège en 1898. Il arriva à Barvaux après la seconde guerre mondiale, en provenance de Marche-en-Famenne. M. Joly habite toujours Barvaux actuellement.

(62) Les plomes en 1947 ; ... Bidouches en 1963.

(63) D'après M. Auguste Jadot.

(64) Voir les programmes parus dans Les Annonces de l'Ourthe, entre 1955 et 1963.

(65) Commissaire d'arrondissement, né à Petit-Han en 1919. En 1948, il fut à la base de la création des Comédiens Amateurs Réunis, dans son village natal. M. Rasquin fut bourgmestre de Grandhan entre 1965 et 1976.

(66) Maréchal-ferrant, né à Petit-Han en 1906. Acteur dans la troupe de son village, il assura également la mise en scène aux Échos de la Pierre Bayard (Oppagne) dans les années cinquante.

(67) Voir les notes de M. André Meunier, concernant La Lyre Luxembourgeoise.

(68) D'après M. Auguste Jadot.

(69) Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions de la commission : 1914-1952, réunion du 9 septembre 1920, chez M. Norbert Théate, à Tohogne.

(70) A.O. du 13 septembre 1984, 39^e année, n° 36, p. 6.

(71) U.R.B.S.F.A., Liste de tous les clubs ayant été affiliés à l'Union Belge.

- (72) Arlon, C.P., Procès-verbaux des assemblées générales ..., juillet 1925.
- (73) Les clubs de football barvautois conserveront ces couleurs jusqu'en 1941.
- (74) Arlon, C.P., Procès-verbaux des assemblées générales ..., juillet 1925.
- (75) et (5) A.L., du 26 septembre 1925, 28^e année, n° 225, p. 3.
- (76) A.L., du 17 octobre 1925, 28^e année, n° 243, p. 1 et du 28 novembre 1925, 28^e année, n° 279, p. 2.
- (77) Arlon, C.P., Procès-verbaux des assemblées générales ..., juillet 1927.
- (78) A.L., du 5 avril 1928, 31^e année, n° 82, p. 1.
- (79) A.L., du 28 mars 1928, 31^e année, n° 75, p. 1 : auteur anonyme.
- (80) Arlon, C.P., Procès-verbaux des assemblées générales ..., juillet 1928.
- (81) A.L., du 4 août 1928, 31^e année, n° 182, p. 2.
- (82) Voir les A.L. des mois de septembre et octobre 1928.
- (83) L'Avenir du Luxembourg ne fit aucun commentaire à ce sujet, mais Barvaux disparut du classement.
- (84) U.R.B.S.F.A., Liste de tous les clubs ayant été affiliés à l'Union Belge.
- (85) Né à Barvaux en 1904.
- (86) Cabaretier, né à Marche en 1867.
- (87) Né en 1917, Henri Leboutte porta les couleurs du S.C. Barvaux dès 1935.
- (88) Ouvrier S.N.C.B., né à Barvaux en 1886.
- (89) D'après M. Leboutte.
- (90) A.L., du 7 juin 1934, 37^e année, n° 130, p. 4. Extrait du rapport du Comité Provincial du 3 juin 1934.
- (91) Charles Palem est né à Grandmenil (à 20 km de Barvaux) en 1905. Il s'installa à Barvaux en 1933, en provenance de Houffalize. Il mourut à Barvaux en 1956.
- (92) Arlon, C.P., Dossier relatif au S.C. Barvaux.
- (93) D'après différents comptes rendus de matches parus dans A.L. en 1935.
- (94) En effet, le règlement de l'Union Belge imposait aux nouveaux clubs une saison parmi les débutants. Le Comité Provincial accorda une faveur au S.C. Barvaux en lui permettant d'évoluer en division II régionale, ceci en raison de la valeur de ses effectifs, mais il n'était pas question que les résultats de l'équipe interviennent dans le classement final.
- (95) Marcel Bréda fut sans doute le joueur n° 1 de son époque, dans la région étudiée.
- (96) Tous les clubs n'étaient pas aussi généreux envers leurs joueurs.
- (97) Menuisier, né en 1913 à Izier. Il joua à l'Éclair d'Izier avant d'être transféré à Barvaux.
- (98) Par rapport au terrain actuel, cette prairie était située plus près de la route de Tohogne.
- (99) Maréchal des logis, né à Hotton (à 10 km de Barvaux) en 1899. Prisonnier politique, il mourut en Allemagne en 1945.
- (100) Boucher, né à Noisieux (à 10 km de Barvaux, en province de Namur) en 1912.
- (101) Les registres de l'état civil ne mentionnent qu'un seul Louis Godart, né à Noisieux en 1915 et déchu de la nationalité belge, ainsi que de tous ses titres en 1950. Nous ignorons s'il s'agit réellement du secrétaire du S.C. Barvaux.
- (102) Agent R.T.T., né à Barvaux en 1905.
- (103) Arlon, C.P., Dossier relatif au S.C. Barvaux.
- (104) Arlon, C.P., Calendrier officiel ... de la saison 1941-1942.
- (105) Arlon, C.P., Dossier relatif au S.C. Barvaux.
- (106) Maçon, né à Beyne-Heusay (près de Liège) en 1908. Il arriva à Barvaux en 1942.
- (107) Ouvrier fermier, né à Barvaux en 1915. Il partit pour Ougrée (Liège) en 1955.

(108) Chauffeur, né à Jemeppe-sur-Meuse en 1902. Il s'installa à Barvaux en 1933, en provenance de Seraing.

(109) Arlon, C.P., Dossier relatif au S.C. Barvaux.

(110) Arlon, C.P., Dossier relatif au S.C. Barvaux.

(111) Le club s'y trouve actuellement et ne semble pas prêt de partir. En effet, des travaux sont actuellement en cours pour la création d'un complexe sportif à cet endroit.

(112) Vétérinaire, né à Mormont (à 12 km de Barvaux) en 1918.

(113) Architecte, né à Barvaux en 1911.

(114) Entrepreneur, né à Hermalle-sous-Argenteau (près d'Herstal) en 1904. Il s'installa à Barvaux en 1952, en provenance de Tohogne.

(115) Employé né à Grandhan en 1924, il est à Barvaux depuis 1953.

(116) Henri Michotte, né à Grivegnée (près de Liège) en 1926. Il fut vicaire à Barvaux de 1950 (en provenance de Marche-en-Famenne) à 1958. Il devint alors curé à Villers-Sainte-Gertrude et s'occupa de la société dramatique locale, le Cercle Saint-Michel.

(117) Commerçant, né à Samrée (près de La Roche) en 1904. Il s'installa à Barvaux en 1937, en provenance d'Oppagne.

(118) A.L. du 7 juin 1962, 68^e année, n° 136, p. 9 : article de René Thill.

(119) La coupe de la province se dispute chaque année entre tous les clubs du Luxembourg. Elle se joue par un système d'élimination directe (en cas de défaite, un club est immédiatement éliminé). Depuis près de dix ans, le Lorrain Arlon est une des meilleures équipes de la province. Elle évolue en promotion.

BENDE

À l'extrémité nord-est du canton de Durbuy, Bende domine la plaine de Warzée, tandis que Jenneret s'accroche aux côtes du Néblon.

À la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, on y rechercha de la houille. Cette exploitation prit fin vers 1900.

C'est depuis le début du XIX^e siècle que la famille de Favereau, dont nous reparlerons, est présente à Jenneret. Paul-Louis Marie Célestin, né à Liège en 1856 et mort à Jenneret en 1922, fut un de ses plus illustres représentants. Ce docteur en droit, successivement conseiller provincial du Luxembourg et représentant à la Chambre, fut Ministre des Affaires Étrangères entre 1896 et 1907 et devint Ministre d'État en 1907.

Pendant toute l'existence de la commune de Bende-Jenneret, aucune élection communale ne fut jamais organisée. C'est lors des élections du 10 octobre 1976 pour la nouvelle commune fusionnée de Durbuy, que les habitants de Bende-Jenneret participèrent pour la première fois à un vote communal.

En 1830, la moitié de la superficie de la commune était occupée par l'agriculture. Mais, dès le début du XX^e siècle, l'élevage se substitua aux cultures et les bois remplacèrent les terres incultes.

Alors qu'en 1895, on relevait 62 emplois de type industriel pour 106 dans l'agriculture, aujourd'hui, les emplois dans les secteurs industriel et commercial ont quasiment disparu.

Population : 1910 : 392 ; 1923 : 362 ; 1938 : 265 ; 1961 : 204 ; 1976 : 200.

LA DRAMATIQUE SAINT-RENÉ

C'est l'abbé Detourbe (1) qui créa la Dramatique Saint-René, en 1905. Il espérait ainsi retenir les jeunes gens et « ... les empêcher de faire partie des sociétés libérales et socialistes de deux paroisses importantes du voisinage » (2). La troupe était rattachée au Cercle Saint-Pierre, une association regroupant les jeunes gens du village, sous la présidence du baron de Favereau (3), propriétaire de la salle. Les membres du cercle se réunissaient régulièrement sous la direction de leur curé et organisaient diverses activités récréatives. Une société de chants faisait également partie du Cercle Saint-Pierre : la Chorale Saint-Grégoire (4), dont la direction était assurée par l'instituteur du village, M. Blondeau (5). Celui-ci était, en outre, secrétaire-trésorier du cercle (6).

Une condition était requise pour être membre de la dramatique : assister régulièrement aux offices religieux (7). D'après un article de L'Avenir du Luxembourg paru en 1905, les parents étaient très heureux de voir leurs fils (8) fréquenter cette société. Ils considéraient le baron, qui leur avait procuré le local, comme le « bienfaiteur de leurs enfants » (9). Quant au cercle lui-même, il était qualifié d'« utile et efficace association » par l'auteur (anonyme)

de l'article.

Les informations relatives à cette société sont peu nombreuses. Les quelques œuvres de son répertoire que nous connaissons laissent supposer une nette majorité de pièces en français. En 1930, les membres de la dramatique effectuèrent un voyage à Bruxelles et présentèrent un spectacle dans la paroisse de la Chapelle « sous les auspices de Mme la Douairière de Favereau » (10). Ce fut là, probablement, un des rares faits marquants de la société, qui dut interrompre ses activités au début de la guerre.

La troupe remonta sur scène après 1945, toujours dirigée par le curé du village. Dans les années 1950, Alphonse Dubois (11), un des acteurs principaux, s'occupa de la mise en scène. Il disposait encore d'une douzaine d'acteurs (12). Au début des années 1960, cependant, ce chiffre diminua. Le curé s'opposant toujours à la mixité, le recrutement s'avéra bientôt trop difficile. La Dramatique Saint-René mit fin à ses activités (13).

Au cours des années 1970, le local (14) fut régulièrement occupé par la jeunesse du village, qui aimait s'y réunir. On lui donna le nom de Cercle des jeunes, sous la présidence de José Stimart. En 1980, l'épouse de ce dernier, institutrice à Ocquier, relança une troupe, mixte cette fois. Quelques œuvres wallonnes furent présentées au cercle. En 1983, cependant, la salle ne répondait plus aux normes de sécurité et fut fermée. Actuellement, en accord avec le baron de Favereau (15), les autorités communales sont occupées à la restaurer. Sans doute Jenneret reverra-t-il bientôt ses comédiens en action (16).

ALLIANCE JENNERET-BENDE

L'Alliance Jenneret-Bende aurait-elle vu le jour si la seconde guerre mondiale n'avait eu lieu ? On peut se poser la question. En effet, c'est en 1941 ou 1942 qu'une équipe de football fut constituée pour la première fois dans la commune. Quelques rencontres amicales avec les localités voisines furent organisées dans le but de récolter des fonds destinés au « colis du soldat ». Les jeunes du village avaient bien pratiqué le football, comme passe-temps, avant la guerre, mais jamais une véritable équipe n'avait été formée (17).

Le club s'affilia à l'Union Belge le 25 mars 1943, sous le matricule 3818 (18). Le baron de Favereau (19) était président et Armand Hallet (20), secrétaire (21). Les vert et blanc (22) participèrent à leur premier championnat en 1943-1944. Ils terminèrent en quatrième position dans la catégorie réservée aux débutants. Les joueurs évoluaient sur le terrain du Parc (23). Cette prairie appartenait au baron de Favereau, mais elle était occupée par un cultivateur local, M. Haufroid, dont le fils jouait à l'Alliance (24). Ceci explique peut-être pourquoi le club disposa toujours gratuitement de ce terrain.

En septembre 1947, le club débuta son premier championnat en division III régionale. Il allait toujours y rester, par la suite. En 1948, malgré une population restreinte (environ 250 habitants pour l'ensemble de la commune),

l'Alliance comptait 15 joueurs d'une moyenne d'âge de 23 ans (25). Parmi ceux-ci, on trouvait Daniels, Haufroid, Rouelle, Heinen, Privot, Lahaye, Martiny, puis, un peu plus tard, Guillaume, Willem ou encore Dujardin (26). En 1949, Victor Joie (27) remplaça Armand Hallet au poste de secrétaire (28). Durant une dizaine d'années, le club évolua encore en division III, avec des fortunes diverses. Les meilleurs résultats (deux quatrièmes places) furent obtenus en 1955 et 1958. Cependant, au terme de la saison 1958-1959, l'Alliance dut se résoudre à abandonner la compétition. La diminution constante du niveau démographique (204 habitants en 1951) ne fut, certes, pas étrangère à cette décision. Non seulement le recrutement des joueurs était devenu trop difficile, voire impossible, mais l'assistance aux matches était généralement clairsemée (29). Un an plus tard, le 29 juillet 1950, le matricule 3818 démissionnait officiellement de l'Union Belge (30).

(1) Pierre Joseph Detourbe, né à Haut-le-Wastia (près de Dinant) en 1870. Il fut curé de Jenneret de 1900 (en provenance de Dion, près de Beauraing) à 1921. Il partit alors pour Natoye (près de Ciney).

(2) A. E.N., Enquête de 1905 réalisée par Mgr Heylen ...

(3) Paul Émile de Favereau, né à Liège en 1886. Il fut bourgmestre de Bende (de 1921 à 1952) et conseiller provincial. Il est à noter que les de Favereau furent bourgmestres de 1891 à 1976.

(4) Voir A.L. du 24 janvier 1908, 15^e année, n^o 20, p. 2.

(5) Servais Louis Joseph Blondeau est né à Roly (près de Philippeville) en 1863. Il arriva à Jenneret en 1882.

(6) A.L. du 24 janvier 1908, 15^e année, n^o 20, p. 2.

(7) A.E.N., Enquête de 1905 réalisée par Mgr Heylen Le curé ne précisait pas le nombre d'offices auxquels les jeunes devaient assister.

(8) Seuls les membres masculins étaient acceptés au cercle.

(9) A.L. du 21 mai 1905, 12^e année, n^o 241, pp. 1 et 2.

(10) Il s'agit de la veuve de Paul Louis Marie Célestin de Favereau, ancien ministre des Affaires étrangères.

(11) Peintre, né à Jenneret en 1908.

(12) A.O. du 15 mars 1952, 8^e année, n^o 18, p. 2.

(13) D'après le témoignage oral de M. André Maréchal, de Bende, ancien acteur.

(14) Il peut contenir 150 personnes environ.

(15) Paul Charles de Favereau, qui fut bourgmestre de Bende entre 1953 et 1976.

(16) D'après M. André Maréchal.

(17) D'après le témoignage de M. Albert Daniels, ancien joueur, né en 1922.

(18) U.R.B.S.F.A., Liste de tous les clubs ayant été affiliés à l'Union Belge.

(19) Paul Émile de Favereau, né à Liège en 1886 (déjà présenté).

(20) Jardinier, né à Clavier en 1901, il arriva à Barvaux en 1930.

(21) D'après MM. Albert Daniels et Fernand Dujardin, anciens joueurs.

(22) Le club conservera toujours les mêmes couleurs.

(23) Arlon, C.P., Calendrier officiel ... de la saison 1946-1947.

(24) D'après MM. Albert Daniels et Fernand Dujardin.

- (25) A.L. du 29 janvier 1948, 50^e année, n° 29, p. 4 : signé G.M.
- (26) Voir différents comptes rendus des matches dans A.L., entre 1947 et 1952.
- (27) Nous ne possédons aucun renseignement sur ce personnage.
- (28) Arlon, C.P., Calendrier officiel ... de la saison 1949-1950.
- (29) D'après M. Albert Daniels. A.L. du 29 janvier 1948 déplorait déjà cette faible assistance.
- (30) U.R.B.S.F.A., Liste des clubs ayant été affiliés à l'Union Belge.

BOMAL

Bomal repose au confluent de l'Ourthe et de l'Aisne. La section est composée, en outre, de Boclinville, Juzaine, Herbet, Petit-Bomal et Saint-Rahy.

Comme Barvaux, Bomal est desservi par une gare.

Au cours du XIX^e siècle, l'agriculture a constitué l'activité essentielle de la population. Mais dès la fin du siècle, l'élevage augmenta et supplanta progressivement l'agriculture.

Depuis le début du XX^e siècle, des emplois existent dans le secteur industriel. Pourtant, depuis la deuxième guerre mondiale, la majorité des emplois est fournie par le secteur tertiaire.

Fait remarquable, de 1875 à 1975, la population bomaloise a plus que doublé.

Population : 1910 : 610 ; 1923 : 571 ; 1938 : 708 ; 1961 : 888 ; 1976 : 1.065.

LES ÉCHOS DE L'OURTHE

Depuis plus d'un siècle, la renommée de Bomal dépasse largement le cadre de la vallée de l'Ourthe grâce au talent des nombreux musiciens qui contribuèrent à donner à la royale harmonie Les Échos de l'Ourthe ses lettres de noblesse.

Au début des années 1860, en effet, Bomal possédait une chorale de 25 personnes : Les Montagnards (1). En 1869, ce petit groupe, dirigé par O. Salmon (2), décide de créer une harmonie. Bientôt, un comité est constitué sous la présidence de Stanislas Lejeune (3).

« Très vite, la Fanfare se développe et son premier concert est un véritable triomphe qui achève de convaincre les quelques sceptiques. Il est vrai que la direction musicale est confiée à un homme de valeur, un mélomane distingué, M. Salmon, qui a composé de nombreux motets, un « Dies Iræ » à plusieurs voix, des messes restées célèbres dont les textes originaux figurent dans les archives de la Fanfare bomaloise » (4).

Beaucoup de musiciens étaient membres des Montagnards. Aussi les deux sociétés unissaient-elles régulièrement leurs talents pour présenter des concerts instrumentaux et vocaux.

En 1879, Stanislas Lejeune cède sa place à M. Braconier (5) puis, en 1881, arrive Paul Lacroix (6) : il restera en place plus d'un demi-siècle.

Dès le début de son mandat, une section dramatique voit le jour. Jusqu'en 1925 environ, elle se produira uniquement en français.

En 1888, Émile Laval (7) prend le pupitre de direction en remplacement de O. Salmon. « Le nouveau directeur arrive avec une baguette remarquable, étant aussi un compositeur talentueux » (8). En 1908, G. Francart (9) lui succède et reste au poste pendant douze ans.

À cette époque, la société compte une cinquantaine de musiciens (10). Quelques membres féminins font alors leur apparition au sein de la dramatique (11).

En 1920 arrive Dieudonné Belleflamme (12) dont les prestations seront, malheureusement, de courte durée.

« Alors qu’il se rendait à Durbuy pour diriger un concert des « Échos de l’Ourthe », il fut victime d’un accident. La voiture de M. Jean Swennen, dans laquelle il avait pris place avec MM. Francart, Paul Lacroix et Armand Renard, se jeta contre un arbre à l’entrée de Durbuy. M. Belleflanme fut tué. Tous les autres passagers furent blessés » (13).

Charles Auvens (14) le remplace en 1921, cède sa place à M. Puttemans (15) en 1930, puis revient en 1934 (16).

De leur côté, les comédiens seront dirigés par les instituteurs, Joseph Haerens (17) d’abord, Joseph Hébette (18) ensuite, puis par Albert Xhignesse (19). Français et wallon, drames et comédies se succèdent alors à la grande joie d’un public souvent nombreux (20).

En 1934, le président, Paul Lacroix, se retire après 53 ans de présence à la tête de la société. Son neveu, Nestor Lemaire (21) le remplace jusqu’en 1940.

Pendant la seconde guerre mondiale, sous la présidence d’Edgard Lacroix (22), la société connaît une éclipse partielle, mais dès la fin des hostilités, l’enthousiasme et la vitalité de ses membres a tôt fait de lui rendre son prestige d’antan. MM. Cyrille Valentin (23), depuis 1947, Joseph Larondelle (24), depuis 1952 et Paul Lecarte (25), depuis 1959, combattront sans relâche, avec une poignée de fidèles, une mentalité nouvelle qui tend à éloigner les jeunes de l’harmonie.

Remarquablement dirigés par M. Victor Graindorge (26), les musiciens bomalois se mettront encore souvent en évidence, participant même à quelques enregistrements de l’Institut National de Radiodiffusion (27).

Quant aux derniers directeurs, MM. Georges Soyeur (28), Jean-Marie Rousselle (29) et Marcel Bodson (30), ils auront toujours à cœur de diriger les musiciens bomalois dans la voie tracée par leurs prédécesseurs.

La section dramatique animera la vie théâtrale du village sous la direction de MM. Fulgence Gérard (31), Jean Deprez (22) et Gilbert Laval (33), avant de s’éteindre en 1957 par manque d’effectif.

En 1965, une clique de tambours et majorettes rendit cependant à la société l’attrait et la fraîcheur qui lui faisaient peut-être défaut (34).

Aujourd’hui, l’harmonie se produit encore régulièrement dans les villages voisins et rehausse de sa présence diverses manifestations religieuses (processions, communions), patriotiques (Relais Sacré) et folkloriques (Grand Feu, kermesse, Fêtes beaujolaises, etc.) à Bomal.

Notons encore que, de tous temps, le comité des Échos de l'Ourthe sut choisir ses principaux membres d'honneur avec beaucoup d'à-propos. Charles Braconier de Macar (35), la comtesse du Monceau (36), Georges Braconier de Hemricourt (37), MM. les notaires le Maire (38) et de Ville de Goyet (39), ainsi que l'abbé Conrard (40) furent autant de généreux donateurs qui permirent à la société de vivre sans trop de soucis pécuniaires (41).

JEUNESSE BOMALOISE et BOMAL FOOTBALL CLUB

Dès 1912, à Bomal, les Demeuse, Gérôme, Gauthier, Detroux (42), etc., font parler d'eux, ballon aux pieds. Cette équipe n'a rien d'officiel et cessera toute activité lors de la déclaration de la guerre 14-18 (43).

Après la guerre, une équipe est reformée. Son terrain se situe sur les hauteurs de Bomal, à Saint-Rahy. Chaque année, la formation bomaloise participe au championnat de la Ligue de l'Ourthe, où elle affronte les clubs voisins. Il faut, toutefois, attendre 1933 pour que la Jeunesse Bomaloise prenne un caractère officiel en s'affiliant à l'Union Belge de football (44). Pendant deux ans, elle militera dans un championnat réservé aux équipes débutantes. Entretemps, le terrain de Saint-Rahy, trop éloigné du village, a été abandonné et remplacé par une prairie longeant la rue de Tohogne. Cette période sera précisément marquée par les derbies entre Bomal et Tohogne, comme le confirme le compte rendu d'un « J. Bomaloise - Tohogne F.C. » de 1933 : « Ce match était impatientement attendu par les deux clubs pour vider la querelle toute sportive qui existe entre eux » (45). Vainqueur de cette confrontation par 3 buts à 1, la Jeunesse Bomaloise se verra pourtant dépasser sur le fil par son rival.

L'année suivante, cependant, la Jeunesse est à son tour championne et opte pour l'accès à l'étage supérieur. Elle s'y illustrera durant cinq saisons mais, en 1938, après avoir obtenu son meilleur classement (une seconde place), le club cesse toute activité (46). Trois présidents se sont succédé durant cette période : Georges Renard (47), Louis Lardot (48) et Hubert Hubert (49).

En 1941, sous l'impulsion de Jean Mouton (50), le football est remis à l'honneur. Le 10 août, les dirigeants signent une nouvelle affiliation à l'Union Belge sous le matricule 3205 (51). Le club prend alors la dénomination de Bomal Football Club et adopte les couleurs jaune et noire, d'où appellation de « canaris ». Un nouveau terrain est mis gracieusement à la disposition du club par M. De Braconier-de Hemricourt : il se situe à Petit-Bomal, route de Liège. La même année, les dirigeants bomalois demanderont au Comité Provincial la permission d'évoluer dans le championnat provincial liégeois, afin d'éviter de trop longs déplacements. Cette faveur leur sera refusée (52).

En 1941-1942, l'équipe participe au championnat pour débutants. Deux joueurs bomalois, réfractaires, vont alors évoluer sous des noms d'emprunt : Léopold et Victor Pavier (53). À l'époque, d'après M. Jean Lardot, un ancien

du club, seuls quelques joueurs et dirigeants étaient au courant de cette situation.

En 1942, Bomal F.C. passe en division II régionale, puis va bénéficier d'un heureux concours de circonstances pour accéder à la division II provinciale. En effet, classé second au terme de la saison 1943-44, le club se voit offrir la montée suite au désistement de certaines équipes (54). Les joueurs feront aussitôt honneur à cette promotion et prouveront qu'ils méritaient largement leur place dans cette division. Ils termineront finalement en troisième position, après un fantastique coude à coude avec Libramont. Le point culminant de la saison sera d'ailleurs la venue à Libramont en mai 1947. Bomal F.C. s'inclinera par 4 buts à 2, mais le grand vainqueur sera son trésorier, qui enregistra près de 2.500 entrées payantes (55).

Les trois saisons suivantes seront moins brillantes, plusieurs joueurs ayant abandonné la compétition. En 1949-50, l'équipe subit un véritable calvaire et termina bonne dernière. Jusqu'en 1959, le club restera en division II régionale.

Plusieurs présidents se sont dévoués à la tête du club au cours de ces années : MM. Demeuse (56), Lecarte (57), Tilman (58), Larivière (59), Gérard Lemaire (60), Hallet (61) et Georges Lemaire (62).

Sous la présidence de ce dernier, Bomal accède à la première provinciale en 1959, mais redescend dès l'année suivante. Il la retrouve en 1961 et, après une saison difficile, va s'y illustrer régulièrement.

Dès 1962, le surnom de « canaris » sera abandonné ; le club opte, en effet, pour les couleurs rouge et blanche (63).

En 1955, c'est l'ascension en Promotion. Mais la différence entre un championnat provincial et national est énorme, les joueurs vont l'apprendre à leurs dépens. La saison 66-67 se termine par une seizième et dernière position. Georges Lemaire cède alors sa place à Joseph Prémont (64). Deux belles campagnes en première provinciale sont couronnées par un nouveau titre. Malheureusement, cette seconde expérience promotionnaire est à l'image de la première.

Un nouveau président, M. Alain Seutin (65), arrive alors. Très ambitieux, il veut faire de Bomal F.C. l'équipe n° 1 de la province. Pour ce faire, il ne lésine pas sur les moyens et, avec l'aide de quelques mécènes de sa connaissance, il transfère plusieurs joueurs « étrangers ». Bomal sort vainqueur d'un duel épique avec Halanzy (66) et enlève, une nouvelle fois, le droit d'accéder à la Promotion.

Avec l'aide de l'administration communale, un nouveau stade, digne de la promotion, est aménagé sur les bords de l'Aisne, remplaçant celui situé route de Barvaux.

L'équipe, encore renforcée, restera trois ans en Promotion, une huitième

place constituant son meilleur classement. En août de la même année, le tirage au sort désigne le Football Club Brugeois comme adversaire de Bomal en 32^e de finale de la Coupe de Belgique. Le score sans appel (8-0) n'en constitue pas moins le point culminant du football bomalois (67).

Mais, petit à petit, des difficultés financières et autres voient le jour. En mai 1974, M. Seutin démissionne, ainsi que la majeure partie du comité.

« Bomal F.C.

» Le président Seutin est amer.

» D'ici deux mois, le président M. Seutin aura remis son tablier au F.C. Bomal.

» En charge depuis 4 ans, il avait tenté de doter la région bomaloise d'un club de division III, tenté aussi de réanimer le monde des supporters. Avec le réalisme d'un homme qui se trouve dans les affaires, M. Seutin a tiré les conclusions de sa tentative : c'est un échec. Le plus désolant, est la mentalité du monde du football bomalois actuel.

» M. Seutin a annoncé qu'il remettrait le F.C. Bomal à son successeur, avec une situation financière intacte. C'est-à-dire entièrement rétablie. En plus, le potentiel-joueurs » (68).

Avec l'aide de nouveaux membres, quelques fidèles (Jean Lardot, Albert Bonjean, Louis Devahive) reprennent le club en mains. La confiance sera de nouveau accordée aux jeunes du cru. Ceux-ci, dénués d'expérience, ne pourront empêcher la relégation en première provinciale (1975), en division II régionale (1976) puis en division III (1979). Le club vivra alors quelques années de vaches maigres, avant de retrouver aujourd'hui, un rang digne de son passé (69).

(1) Cette chorale travaillait en étroite collaboration avec l'harmonie : les anciens programmes de concerts le prouvent. Sans être assujettie au curé du village, elle n'hésitait pas à prêter son concours aux cérémonies religieuses, à l'instar de l'harmonie. Les A.E.A. possèdent des renseignements concernant cette société (Fonds du Gouvernement Provincial, Subsidés à la musique, ...).

(2) Nous ne possédons aucun renseignement relatif à ce personnage. Les archives de la société laissent, cependant, entendre qu'il était excellent au point de vue musical. Il était originaire de Comblain-la-Tour (à 20 km de Bomal).

(3) Né à Bomal en 1857, il était négociant et propriétaire bien nanti. En 1879, il partit pour Tohogne. En 1911, il devint président d'honneur de La Concorde, mais des divergences de vues avec la jeunesse l'incitèrent à quitter la société dès l'année suivante.

(4) A.L. du 23 avril 1969, n° 95, 75^e année, p. 5.

(5) Charles Braconier de Macard, né en 1832, mort en 1901 à Nice. Châtelain de Bomal depuis 1869, il fut échevin puis bourgmestre de Bomal.

(6) Né en 1855 à Bomal, il était négociant en tissu. Il fut président de l'harmonie de 1881 à 1934.

(7) Né à Baillonville en 1853. Il composa, notamment, un pas redoublé en l'honneur du

président, Paul Lacroix.

(8) A.L. du 23 avril 1969, ..., p. 5.

(9) Il fut également directeur de La Lyre Luxembourgeoise, nous l'avons vu, et de l'harmonie de Marche.

(10) A.L. du 23 avril 1969, ..., p. 5.

(11) Programmes des concerts donnés par Les Échos de l'Ourthe : collection personnelle ce M. Maurice Fanon, de Bomal.

(12) Après avoir fait la guerre comme musicien au 14^e de ligne, il fut décoré de la Croix de guerre. Depuis 1919, il était directeur de l'harmonie de Marche.

(13) A.L. du 23 avril 1969, ..., p. 5.

(14) Nous avons déjà présenté ce personnage dans l'historique de La Lyre Luxembourgeoise. Il dirigea plusieurs sociétés de la région (Bomal, Barvaux, Tohogne et Hotton).

(15) Nous ne connaissons rien de ce personnage, sinon qu'il dirigea des sociétés musicales militaires.

(16) Archives de la société Les Échos de l'Ourthe, chez M. Ernest Demoulin, de Bomal.

(17) Né à Tavigny (près d'Houffalize) en 1889, il quitta Bomal en 1929.

(18) Né à Courrière (entre Namur et Ciney) en 1903, il enseigne d'abord à Sorinne-la-Longue (près de Courrière). En 1929, il remplace Joseph Haerens mais, 3 ans plus tard, il s'en va pour Jumet (près de Charleroi).

(19) Instituteur, né à Aisne en 1907. Il fut également metteur en scène et joueur de football dans son village natal. Il habite actuellement à Aywaille.

(20) Programmes des concerts donnés par Les Échos de l'Ourthe : collection personnelle de M. Maurice Fanon, de Bomal.

(21) Né à Bomal en 1871, il était marchand de porcs et charpentier.

(22) Couturier né à Bomal en 1910, il n'est pas un parent proche de l'ancien président, Paul Lacroix.

(23) Né à Heyd en 1885, il était maître maçon.

(24) Né à Bomal en 1920, il était avocat. Nommé juge de paix à Nassogne en 1959, il dut abandonner son poste de président. Il resta toutefois à la disposition de la société comme timbalier et devint membre d'honneur de l'harmonie.

(25) Né à Izier en 1923, il est le petit-fils de l'ancien directeur de la fanfare isiéroise, Constant Lecarte. Il fut président des Échos de l'Ourthe jusqu'en 1985, remplacé par Venance Degive, d'Izier. Paul Lecarte était employé de banque et habite actuellement à Waillet (près de Marche-en-Famenne).

(26) Victor Graindorge était originaire de Hamoir. Premier prix du conservatoire, il fut sous-chef de musique à Ouffet (à 15 km de Bomal, en province de Liège) à l'âge de 16 ans. À 18 ans, il forma la fanfare de Nandrin (région d'Ouffet) et en devint directeur. Par la suite, il dirigea les sociétés musicales d'Ouffet, Esneux, Comblain, Sprimont, Ferrières, Aywaille et, bien sûr, Bomal.

(27) Nous en reparlerons dans les pages consacrées au niveau artistique des harmonies et fanfares.

(28) Originaire de Hermanne-Tohogne, Georges Soyeur dirigea également La Concorde, de Tohogne. Il est actuellement à la tête de l'harmonie de Marche.

(29) Nous avons déjà présenté cet instituteur de Houmart dans l'historique consacré à La Lyre Luxembourgeoise.

(30) Marcel Bodson habite actuellement à Marche-en-Famenne. Il y suivit des cours à l'académie de musique.

(31) Comptable né à Naomé (entre Gedinne et Bertrix, en province de Namur) en 1906, il

s'installa à Bomal en 1930.

(32) Il était percepteur des postes à Bomal.

(33) Ebéniste, né à Bomal en 1909.

(34) Archives des Échos de l'Ourthe, chez M. Ernest Dumoulin, à Bomal.

(35) Charles Braconier de Macar a déjà été présenté. Il se montra très charitable envers la population bomaloise, plus particulièrement à l'égard des enfants, auxquels il n'hésitait pas à offrir des vêtements.

(36) La comtesse du Monceau est la fille du précédent. Elle aussi fut très appréciée par les habitants du village. C'est elle qui fit construire la salle dont Les Échos de l'Ourthe jouissent toujours actuellement.

(37) Industriel, né à Spa en 1865. Il s'installa à Bomal en 1914, en provenance d'Ivoz-Ramet (près de Seraing).

(38) Né à Verlaine (près de Liège) en 1880, Antoine le Maire arrive à Bomal en 1912. Conseiller communal dès 1922, il sera bourgmestre de Bomal de 1938 à 1953. Mort en 1970.

(39) Paul de Ville de Goyet est né en 1929.

(40) Alexandre Joseph Conrard est né à Légglise (entre Libramont et Arlon) en 1904. Il fut curé de Bomal de 1949 (en provenance de Hives, près de La Roche-en-Ardenne) à 1981. En 1952, il offrit à l'harmonie bomaloise son deuxième drapeau.

(41) Archives de la société Les Échos de l'Ourthe, chez M. Ernest Dumoulin, de Bomal.

(42) Ces jeunes gens de Bomal étaient âgés d'une vingtaine d'années.

(43) A.O. du 13 septembre 1984, n° 36, 39^e année, p. 6.

(44) Arlon, C.P., Dossier du Bomal F.C.

(45) A.L. du 21 septembre 1933, n° 219, 35^e année, p. 4.

(46) Arlon, C.P., Dossier du Bomal F.C. Le club fut officiellement démissionné le 17 août 1938.

(47) Agent commercial, né à Bomal en 1904.

(48) Prêtre, né à Bomal en 1914. En 1941, il part pour Virton, au Collège Saint-Joseph, où il devient préfet de discipline.

(49) Cultivateur né à Hermée (dans la banlieue liégeoise) en 1883. En 1930, il arrive à Herbet (hameau de Bomal) où il gère une grosse ferme.

(50) Né à Ambly (à 10 kilomètres de Marche) en 1908. Directeur commercial, il se fixa à Bomal en 1941, en provenance de Marche-en-Famenne. Il partit pour Liège en 1948.

(51) Arlon, C.P., Dossier du Bomal F.C.

(52) Arlon, C.P., Dossier du Bomal F.C.

(53) Les frères Pavier, nés respectivement en 1868 et 1871, étaient décédés depuis plusieurs années.

(54) Arlon, C.P., Classements finals de tous les championnats provinciaux : 1939-1985.

(55) A.L. du 12 mai 1947, n° 129, 50^e année, p. 1.

(56) Victor Théodore Joseph Demeuse est né à Bomal en 1897. Cultivateur, il s'installe à Bomal en 1923, après avoir passé sa jeunesse à Izier.

(57) Nous ne possédons aucun renseignement concernant ce personnage.

(58) Lucien Tilman est né à Waha (près de Marche-en-Famenne) en 1916. Pharmacien, il s'installe à Bomal en 1940, après avoir habité Aywaille (près de Liège).

(59) Nous ne possédons aucun renseignement concernant ce personnage.

(60) Né en 1920 à Bomal.

(61) Nicolas Joseph Laurent Hallet est né à Chênée (près de Liège) en 1908. Médecin, il exerce à Bomal depuis 1945, en provenance de Dochamps (près de La Roche-en-Ardenne).

(62) Boucher né à Bomal en 1917, il est le fils de Nestor Lemaire, président des Échos de

l'Ourthe de 1934 à 1940.

(63) A.O. du 13 septembre 1984, n° 36, 39^e année, p. 6.

(64) Cordonnier né à Deux-Rys (à 10 km de Bomal) en 1920. Il vit à Bomal depuis 1944.

(65) Agent immobilier, né en 1937, à Mont-sur-Marchienne. Il s'installa à Ozo en 1969. Il fut échevin de Durbuy et conseiller provincial jusqu'en 1980. Il partit alors pour le Sénégal.

(66) A.L. du 22 février 1971, n° 48, 77^e année, p. 13.

(67) Le F.C. Brugeois est généralement considéré comme un des trois « grands » de Belgique, avec Anderlecht et le Standard de Liège. Après avoir été vice-champion en 1970-71 et en 1971-72, il fut sacré champion de Belgique au terme de la saison 1972-73.

(68) A.L. des 11 et 12 mai 1974, n° 116, 80^e année, p. 11.

(69) Champion de division III E en 1984, champion de division II C en 1985, Bomal F.C. termine troisième en division I provinciale cette année.

BORLON

Borlon est assis sur le versant occidental d'une colline qui monte jusqu'au seuil de la Famenne. Le territoire de cette ancienne commune comprend aussi les sections d'Oneux, Tige, Bois de Gras (ou de Grâ) et Moulin d'Amas. Jusqu'en 1900, Septon, Palenge et Petite-Somme faisaient aussi partie de cette commune.

Cette section a un caractère essentiellement agricole. Il y a peu d'emplois en dehors de l'agriculture. Les cultures ont dominé le paysage dès le XIX^e siècle, mais les prairies les supplantent progressivement depuis le début de ce siècle. Quant à la superficie occupée par les bois, elle a varié entre un quart du territoire au XIX^e siècle et un tiers actuellement.

Population : 1910 : 428 ; 1923 : 418 ; 1938 : 360 ; 1961 : 280 ; 1976 : 208.

LE CERCLE SAINT-LOUIS et LES CLAIRONS DE L'AVENIR

Au lendemain de la première guerre mondiale, la vie était bien calme dans le petit village de Borlon. La jeunesse locale avait coutume de se réunir tous les soirs chez l'un ou chez l'autre. On y discutait de tout, notamment des délassements du dimanche, parmi lesquels les concerts dramatiques présentés dans les villages voisins, comme à Jenneret, Durbuy ou Tohogne, par exemple.

À la suite d'une de ces soirées théâtrales, à laquelle des jeunes gens de Borlon avaient assisté, l'idée germa dans quelques esprits d'imiter les acteurs qu'ils venaient d'applaudir. C'est ainsi que naquit, en 1920 ou 1921, une troupe théâtrale soutenue par le curé de la paroisse, l'abbé Jeuniaux (1), et l'instituteur, Joseph Antoine (2). On lui donna le nom de Cercle Saint-Louis, en l'honneur du curé Louis Jeuniaux (3).

Un inconvénient majeur se dressait néanmoins devant cette société naissante : l'absence de local. Le problème fut rapidement résolu grâce à l'administration communale. Elle mit à la disposition de la jeune troupe la salle de réunion du conseil. Il restait alors aux membres du cercle à construire une scène mobile. Après chaque représentation, tout le matériel était démonté et remisé dans une chambre prêtée par l'instituteur. Les jours de spectacles, cette pièce servait aussi de salle d'habillage et de grimage (4).

L'exiguïté de cette salle nécessitait une double représentation pour chaque spectacle. Le samedi était réservé aux paroissiens en deuil (5) et aux enfants en âge de l'école primaire, tandis que le dimanche accueillait exclusivement les adultes. Tout cela se déroulait sous l'œil vigilant de l'instituteur qui accompagnait à l'harmonium les intermèdes chantés.

Le succès rencontré par la jeune troupe insuffla bientôt une idée nouvelle. En 1924, la construction d'une salle fut décidée. Sur un terrain acheté à crédit et avec des matériaux de réemploi pour la plupart, le nouveau local prit forme

petit à petit, grâce au bénévolat de la jeunesse. Chaque soir, tous les membres se retrouvaient sur la route d'Oneux où était situé le chantier.

La construction de la salle prit deux ans. L'inauguration officielle eut lieu le 12 octobre 1926. Une société instrumentale de Terwagne (6) rehaussa la soirée de son concours. Cette présence allait avoir, nous le verrons, des conséquences inattendues.

Fière de son nouveau local – il pouvait accueillir 250 personnes –, la dramatique, composée de membres masculins uniquement, se produisit dès lors régulièrement avec succès. Pour rembourser les dettes, les jeunes gens consacrèrent plusieurs dimanches à sillonner les villages voisins afin d'y écouler des cartes de membres protecteurs (7).

Sous la houlette du curé, le répertoire du Cercle Saint-Louis se caractérisait, à l'instar des autres cercles catholiques du canton, par une prédominance des drames français.

Quelques années après l'inauguration de la salle, une troupe féminine vit le jour. Elle sera active jusqu'en 1940, n'hésitant d'ailleurs pas à se produire dans les villages voisins (8).

Mais revenons, quelques années en arrière, plus précisément à l'inauguration de la salle. La présence de la fanfare de Terwagne ne fut pas appréciée par tous. Le fait de louer les services d'une société étrangère suscita la jalousie de nombreux membres. Et cet état d'esprit fut encore accentué au cours des années suivantes, chaque fois que la société de Terwagne se produisit à Borlon. Aussi les membres du cercle décidèrent-ils de créer leur propre fanfare, sous la direction d'un professeur de musique de Clavier (9), Maurice Houmont (10). Nous étions alors en 1932 et la fanfare, forte de trente musiciens, fut appelée Les Clairons de l'Avenir (11).

Beaucoup d'acteurs figuraient au nombre des musiciens et Les Clairons de l'Avenir apportèrent une note musicale à chaque soirée théâtrale. Mais l'activité de cette phalange ne se bornait pas à l'accompagnement de ces soirées. Durant les années d'avant-guerre, elle s'attacha à divertir les habitants de Borlon et des villages voisins lors des kermesses locales, soirées artistiques et mariages. Par ailleurs, elle reçut deux médailles pour avoir participé au festival de Polleur (12) en 1938 et à l'Exposition de l'Eau à Liège l'année suivante (13).

Bientôt pourtant, la mobilisation puis la guerre allaient tempérer ce bel enthousiasme. À la fin de la guerre, la salle du Cercle Saint-Louis fut pillée par l'armée allemande et tout ce qui appartenait à la fanfare (instruments, partitions, archives, ...) fut dérobé (14).

En 1945, quelques musiciens s'efforcèrent de relancer le mouvement. Les Clairons de l'Avenir participèrent encore à la fête organisée en l'honneur des prisonniers (de même que la dramatique, d'ailleurs) (15), mais le coup porté

par l'occupant avait été trop rude. En 1946, les derniers musiciens encore actifs rangèrent leurs instruments.

De son côté, la dramatique continua à évoluer au ralenti pendant les cinq années de guerre. Le produit des quelques concerts contribuait alors à la confection du « colis du soldat » (16).

Après la guerre, le cercle reprit un nouveau départ et évolua suivant la mode du temps. Les deux troupes, masculine et féminine, se réunirent et, pendant plus de 20 ans, présentèrent au public un répertoire résolument tourné vers le wallon. Depuis 1959, le Cercle Saint-Louis est affilié à la Fédération Wallonne Littéraire et Dramatique du Luxembourg Belge, dont il est d'ailleurs le membre le plus fidèle du canton de Durbuy.

Pourtant, il fallut bientôt déchanter. Les années soixante virent le village se dépeupler : les éléments féminins, surtout, firent défaut. Dans un premier temps, le comité, présidé par Marcel Modave (17), voulut ignorer ce nouveau coup dur. En 1965, on procéda au renouvellement de la toiture de la salle (18). Mais les activités théâtrales se firent de plus en plus rares pour disparaître complètement à l'aube des années septante.

Dès lors, diverses activités telles que la Saint-Nicolas des enfants, le goûter des 3x20, des concours de cartes, la kermesse locale ou quelques séances cinématographiques occupèrent encore les quelques membres du Cercle Saint-Louis. Tout cela contribua à faire face à l'investissement financier représenté par l'aménagement d'une salle ne répondant plus aux normes de sécurité.

Depuis 1983, la salle restaurée permet à nouveau la pratique de l'art théâtral. La population locale put ainsi applaudir quelques troupes étrangères, dont la dernière en date n'est autre que La Gatine, de Palenge, qui compte en ses rangs quelques acteurs de Borlon (19).

FOOTBALL CLUB BORLON – RENAISSANCE BORLON FOOTBALL CLUB

Si l'on en croit un ancien joueur, M. Lambay (20), le Football Club Borlon fut constitué en 1930, environ. Dès 1932, il participa au championnat réservé aux débutants et termina en sixième position. L'année suivante (1933-1934), l'équipe obtint le même classement. Ce sont là les seuls résultats réalisés par le club en compétition officielle. La composition de cette équipe mérite d'être mentionnée : R. Paligot, J. Denis, E. Monier, E. Lambay, A. Paligot, F. Denis, C. Toussaint, R. Klein, J. Lardot, E. Lardot et M. Lomba (21). Toutefois, il arrivait souvent que deux, trois ou quatre joueurs manquent à l'appel, ce qui explique les résultats moyens obtenus (22). Cette défection de la part de plusieurs joueurs provoqua la fin du club. Le 5 septembre 1937, le Comité Provincial proposa la démission du club, « en raison de son inactivité prolongée » (23). Cette période fut essentiellement dominée par un homme : Georges Bernard (24). Secrétaire du club, il se dévoua beaucoup pour les joueurs. M. Lam-

bay le considère, d'ailleurs, comme le principal responsable de F.C. Borlon.

Pendant la seconde guerre mondiale, désireux de se divertir, les jeunes du village sollicitèrent encore Georges Bernard pour reformer une équipe : la Renaissance Borlon Football Club. Le club fut affilié à l'Union Belge du 25 novembre 1942 au 15 mars 1947 (25). Il ne participa, cependant, à aucune compétition officielle et ne resta pas actif très longtemps. Assurément, la population de Borlon était trop réduite pour constituer un club de football durable.

(1) Louis Jeuniaux est né à Marche-en-Famenne en 1871. Il arriva à Borlon en avril 1914, en provenance d'Hargimont (près de Marche).

(2) Né en 1871 à Borlon, il enseigna toujours à Borlon. Son père, Alexis, avait été secrétaire communal, ce qui facilita peut-être les rapports entre le cercle et les autorités communales.

(3) D'après une lettre de Marcel Modave (dont nous reparlerons) adressée, le 13 janvier 1979, à M. Christian Robinet, secrétaire de la F.W.L.D.L.B. Cette lettre retrace l'historique des sociétés dramatique et instrumentale de Borlon et est en possession de M. Robinet, à Neufchâteau.

(4) C. Robinet, 1959-1979. Vingtième anniversaire de la reconstitution de la Fédération Wallonne Littéraire et Dramatique du Luxembourg Belge, Bomal, 1979, p. 44.

(5) Nous ignorons ce qui poussait les responsables du Cercle Saint-Louis à procéder de la sorte. À cet effet, nous avons consulté A. Van Gennep, Manuel de folklore français contemporain. Dans la partie réservée aux funérailles, nous espérons trouver des éléments susceptibles de nous éclairer à ce sujet. Il n'en a rien été.

(6) Localité située à 13 km de Borlon, en province de Liège.

(7) D'après la lettre de Marcel Modave, citée plus haut.

(8) D'après la collection de programmes de concerts de M. Maurice Fanon, de Bomal.

(9) Localité située à 9 km de Borlon, en province de Liège.

(10) Imprimeur, né à Clavier en 1911. Avant de diriger Les Clairons de l'Avenir, il était directeur de la fanfare de Terwagne, celle-là même qui fut, involontairement, à la base de la création de la fanfare de Borlon.

(11) Harmonies et Fanfares en Luxembourg, ..., p. 61.

(12) Près de Verviers.

(13) Harmonies et Fanfares en Luxembourg, ..., p. 61.

(14) D'après la lettre de Marcel Modave, citée plus haut.

(15) Borlon, C.C., Registre aux délibérations du 1^{er} septembre 1932 au 16 septembre 1945, séance du 8 juillet 1945.

(16) D'après la lettre de Marcel Modave, citée plus haut.

(17) Menuisier-ébéniste, né à Borlon en 1917. Il fut la figure de proue du Cercle Saint-Louis après la seconde guerre mondiale. Mort en 1983.

(18) D'après la lettre de Marcel Modave, citée plus haut.

(19) À ce sujet, voir l'historique de La Gatine.

(20) Éli Lambay, né en 1912.

(21) Voir différents comptes rendus de matches dans A.L., entre 1933 et 1935.

(22) D'après le témoignage oral de M. Lambay.

(23) A.L. du 8 septembre 1937, 40^e année, n^o 200, p. 3.

(24) Secrétaire communal, né à Borlon en 1904.

(25) U.R.B.S.F.A., Liste de tous les clubs affiliés à l'Union Belge.

DURBUY

Située en Famenne, Durbuy est la frontière entre l'Ardenne et le Condroz. Celle qu'on appelait volontiers, avant la fusion de 1977, la plus petite ville du monde, est située aujourd'hui, en majeure partie, sur la rive droite de l'Ourthe, entre des versants abrupts et boisés qui la serrent de près et dont l'un découvre un célèbre anticlinal.

Centre touristique important et accueillant, Durbuy tire sa vocation de l'histoire. Sans industrie importante et dépourvue de richesse agricole, cette jolie localité, dont le chiffre de population a peu évolué, connut une activité commerciale importante jusqu'au XIX^e siècle.

Économiquement, Durbuy est orienté vers Liège : on y fait ses achats, on y envoie ces quelques matières premières et, depuis des siècles, le wallon liégeois est celui de Durbuy.

Si la commune fusionnée porte son nom, Durbuy le doit essentiellement à son prestigieux passé historique car, commercialement et administrativement, elle dépend de Barvaux.

Population : 1910 : 437 ; 1923 : 365 ; 1938 : 315 ; 1961 : 302 ; 1976 : 348.

LA CONCORDE et LES ÉCHOS DES ROCHERS

C'est en 1967 que la Royale Fanfare Les Échos des Rochers, de Durbuy, convia la population aux festivités célébrant son centenaire (1). Traditionnellement, en effet, la date de 1857 est retenue pour la création de cette société (2). Pourtant, un document conservé aux Archives de l'État à Saint-Hubert témoigne de la fondation des Échos des Rochers un an plus tôt. Il date du 21 juin 1856 et son contenu ne laisse aucun doute à ce sujet :

« Vu la demande adressée à l'Administration communale de Durbuy par les membres de la Société de Musique instrumentale récemment établie en cette ville, ... » (3)

Les Échos des Rochers n'étaient pourtant pas la première association de ce genre constituée dans la plus petite ville du pays. En effet, la première trace écrite d'une harmonie à Durbuy remonte bien plus tôt, en 1843. Il s'agit d'une lettre envoyée par les dirigeants de la société au gouverneur de la province, le 16 novembre 1843.

« Monsieur le Gouverneur,

» Nous avons l'honneur de vous faire connaître que, depuis longtemps, nous avons conçu le projet d'organiser une Société d'harmonie et de chœur ; encouragés par plusieurs notables de la ville, nous avons réunis [sic] le 15 juillet dernier, les jeunes gens qui désiraient apprendre la musique et avons ainsi formé le noyau d'une société sous le titre de la concorde. Depuis cette époque, les élèves qui sont formés chez Monsieur Morenier, de Marche, continuent à faire des progrès rapides.

» (...) » (4).

Trois personnes ont signé cette lettre : Daufresne de la Chevalerie (5), directeur chef ; Louis Duchesne (6), sous-directeur ; Antoine Joseph Seeliger (7), secrétaire.

La Concorde comptait alors vingt-deux membres (8) : dix-neuf habitaient Durbuy, tandis que deux résidaient à Palenge et un à Enneille. Une bonne quinzaine de musiciens assistaient régulièrement aux répétitions et jouaient des instruments suivants : trombone, flûte, petite flûte, petite clarinette, clarinette solo, première clarinette, deuxième clarinette, troisième clarinette, quatrième clarinette, trombone ténor, cor à clef, trompette, grosse caisse et cymbales (9).

Les divers documents conservés aux Archives de l'État à Arlon témoignent des difficultés financières que devait affronter régulièrement la société. À cette époque, les seuls subsides de La Concorde provenaient de la province. Elle reçut ainsi 75 francs en 1844, puis 100 francs de 1846 à 1848 et, enfin, 50 francs en 1851 (10). Mais, outre le salaire du directeur (11), la société devait aussi fournir les instruments à la plupart de ses musiciens. Or, en 1864, les prix des principaux instruments étaient les suivants :

- bugle : de 55 à 85 francs ;
- cornet à pistons : de 55 à 85 francs ;
- trompette à pistons : de 55 à 58 francs ;
- trompette à cylindres : 65 francs ;
- trombone : 70 à 75 francs ;
- bombardon : 100 à 110 francs (12).

Dans ces conditions, il va sans dire que la tâche du trésorier, appelé à équilibrer recettes et dépenses, n'était pas toujours aisée. Ainsi, en 1850, faute de moyens financiers, La Concorde se vit dans l'obligation de décliner l'invitation du gouvernement provincial au festival d'Arlon (13).

Le dernier document écrit relatif à l'harmonie remonte au 22 janvier 1852 (14). Avec l'appoint du président, Antoine Joseph Seeliger, le secrétaire de La Concorde, Louis Duchesne, requiert un nouveau subside aux autorités provinciales. Les musiciens, au nombre de quinze, ne pourront pourtant rien face à l'endettement de leur société. À notre connaissance, la belle aventure de La Concorde se terminera là, moins de dix ans après un départ prometteur (15).

Il faudra donc attendre 1866 pour que resurgisse une société musicale à Durbuy. L'instituteur, M. Lormand (5), à la base de ce nouvel envol, en fut aussi le premier directeur (16). Un nouveau nom fut choisi, Les Échos des Rochers, en fonction du cadre géographique de la petite ville (17). Cependant, bien qu'aucune source ne le confirme, des liens existaient probablement entre cette société et La Concorde. En effet, moins de quinze ans séparent les deux phalanges et il serait étonnant que certains musiciens et instruments de la nou-

velle fanfare n'aient fait les beaux jours de l'ancienne harmonie.

D'après nos sources (18), Les Échos des Rochers bénéficièrent, au départ, d'une « légère collecte » auprès de la population locale. Cela ne les empêcha pas d'être subsidiés par l'administration communale (80 francs) et, peut-être, par le gouvernement provincial (19). Les autorités communales se montreront d'ailleurs souvent généreuses à l'égard de leur fanfare, du moins au XIX^e siècle (20). Grâce à cet appui, la société pourra entreprendre la construction d'un kiosque dès 1874 (21).

Monsieur Lormand ne dirigera pas longtemps Les Échos des Rochers (22). Son successeur sera le nouvel instituteur, Auguste André (23). Les noms des différents présidents, par contre, nous font malheureusement défaut. Seul celui de M. Philippart (24) nous est connu (25), en 1892.

En 1900, Auguste André céda sa place d'instituteur à son fils, Zéphirin (26), et devint secrétaire communal. Il n'en continua pas moins à diriger la fanfare. Quant aux finances de la société, elles furent confiées, à la fin du siècle dernier, à Charles Albert (27), puis, après 1900, à Félix Monville (28), Édouard Gresset (29) et Louis Herman (30).

Rien ne permet d'affirmer qu'à cette époque, une section dramatique avait déjà vu le jour au sein des Échos des Rochers. Cependant, la vie d'une société instrumentale dépendait souvent des recettes enregistrées grâce aux représentations théâtrales. Il est donc probable qu'au XIX^e siècle déjà, à l'instar des autres harmonies et fanfares du canton, celle de Durbuy possédait sa troupe de comédiens, elle aussi. Aux dires d'un ancien acteur, Édouard Albert (31), la présentation d'un spectacle dramatique nécessitait beaucoup de travail. Il faut savoir, en effet, que Les Échos des Rochers ne possédaient aucun local proprement dit. Répétitions et concerts se donnaient dans une salle de l'hôtel de ville. Aussi, pour répondre aux besoins de l'art théâtral, une scène démontable, aménagée par quelques bénévoles, devait être placée avant chaque spectacle dans cette salle.

Après la première guerre mondiale, Zéphirin André prit une nouvelle fois le relais de son père, mais comme directeur musical, cette fois. Aucun événement important ne marqua la vie de la société. Comme bien d'autres, elle prêtait régulièrement son concours lors de cérémonies patriotiques, religieuses (processions) ou mondaines, non seulement à Durbuy, mais aussi dans les villages voisins (32).

Cependant, lorsque survint le deuxième conflit mondial, Les Échos des Rochers réduisirent considérablement leurs activités. Une anecdote nous montre toutefois combien était grande chez certains la passion de l'art musical. En 1940, quelques musiciens de Durbuy furent déportés en Allemagne. Parmi eux se trouvait André Trine, dont nous reparlerons.

« Là-bas, pour garder le moral et changer l'atmosphère du camp, il rassem-

bla ses « collègues » et ils décidèrent de constituer une fanfare. On récolta les marks et même les pfennigs pour s'acheter de vieux instruments que l'on parvenait à dénicher dans les environs. Les applaudissements et les sourires des camarades en dirent long quant à l'opportunité de l'idée et de la réalisation, mais le trombone restait introuvable et André Trine en était peiné. Dès qu'on le sut à Durbuy, les amis des « Échos des Rochers » montèrent un spectacle payant, dans le but d'acheter l'instrument désiré. Recette réalisée, aussitôt, le trombone fut envoyé au prisonnier. La fanfare renforcée continua à égayer les « kommandos » voisins certains dimanches aux heures de liberté surveillée. Les musiciens n'avaient que cela à donner ..., les sourires des camarades étaient leur merci. » (33)

Après la guerre, plusieurs directeurs se succédèrent à la tête de la fanfare. Il y eut d'abord un vieux serviteur de la société, Félix Monville, dont nous avons déjà parlé. Après quelques années, il céda sa place à un certain M. Gillon (34), de Liège, lui-même bientôt remplacé par André Trine (35). Ce dernier cumulait les fonctions de directeur et de président. Dans le même temps, un président d'honneur fut trouvé en la personne de M. Janssens, un Bruxellois séjournant régulièrement à Durbuy. Chaque année, il offrait un instrument à la fanfare (36).

Pourtant, petit à petit, des difficultés de recrutement apparurent. Dans l'entre-deux-guerres, 35 à 40 musiciens assistaient régulièrement aux répétitions, fait remarquable pour une si petite localité. Par contre, au début des années soixante, une douzaine de fidèles constituaient encore l'ossature de la fanfare, dont les rangs étaient souvent gonflés, il est vrai, par une quinzaine de musiciens bomalois, membres des Échos de l'Ourthe (37).

Les Échos des Rochers allaient pourtant encore s'illustrer de brillante manière, mais dans le domaine théâtral, essentiellement. Depuis 1947, au moins (38), la section dramatique avait coutume de présenter chaque année un ou deux spectacles wallons. En 1959, la troupe décida de s'embarquer pour une grande aventure ; la participation au Grand Prix du Roi Albert. De longs mois de travail furent couronnés par une huitième place. L'année suivante, pour la saison 1960-61, Les Échos des Rochers « remirent cela », obtenant finalement la dixième place (39). Les acteurs et actrices qui s'illustrèrent à cette époque méritent d'être cités : Louisa Ninane-Maquet, Jean Godefroid, Joseph Godefroid, Marie-Louise Godefroid, Édouard Albert, Émile Fostroi, Louis Modave et Joseph Bernard (40).

Après 1961, cependant, le départ de quelques membres féminins réduisit la troupe au silence. Elle ne devait plus jamais réapparaître sur scène. En fait, le théâtre ne précéda la musique que d'une décennie, à peine. Après avoir fêté leur centenaire en 1967 (41), Les Échos des Rochers furent bientôt contraints de se taire, définitivement, semble-t-il. Le recrutement était devenu pratiquement impossible au sein d'une jeunesse tournée vers d'autres loisirs.

Au cours des années soixante, d'autres activités musico-folkloriques égayèrent encore la vie de la petite localité. Il y eut tout d'abord la création d'un groupe de danses folkloriques, la Marève Doudouye, en 1962. La fanfare formait l'orchestre de cette société (42). En 1969, un groupe de sonneurs de trompes de chasse, Le Débouché de l'Ourthe, fut constitué (43). Joseph Monville (44) et Joseph Bernard (45), membres des Échos des Rochers, en furent les principaux animateurs. Une société du même type, l'Équipage d'Ursel, avait déjà vu le jour au milieu du siècle passé. Le nouveau groupe hérita de ses tuniques et de sa devise : « Durbuy - Espère et Persévère ». Les sonneurs complétèrent leurs connaissances musicales lors de stages organisés par la Fédération Internationale des Trompes de France et la Fédération Belge de Trompes de Chasse.

Jusqu'en 1982, Joseph Bernard parvint à rassembler suffisamment de sonneurs pour animer diverses festivités dans le vieux Durbuy (46). Mais tout cela a été abandonné aujourd'hui, au grand regret de la population locale, toujours friande des divertissements de ce type, et des derniers musiciens en vie.

ÉTOILE SPORTIVE DE DURBUY

La naissance d'un club de football à Durbuy est due à des circonstances tout à fait fortuites (47). L'Étoile Sportive de Durbuy existait déjà à la fin des années 1920, mais il s'agissait d'un club cycliste et non d'une équipe de football. Plusieurs jeunes de la région en faisaient partie. En 1932, une mésentente entre quelques responsables incita le président de l'Étoile Sportive, Antoine Van Asbroeck (48) à délaisser la « petite reine ». Avec Louis Herman (49), il transforma le club cycliste en club de football (50).

Le premier document écrit relatif à la nouvelle société date du 24 janvier 1933 (51). Le club demandait au conseil communal l'autorisation de disposer de la salle de l'hôtel de ville (celle-là même occupée par la fanfare locale) pour organiser deux bals. Cette faveur lui fut refusée, pour des raisons que nous ignorons. Ce contretemps n'empêcha pourtant pas l'équipe de s'inscrire à l'Union Belge quelques mois plus tard, le 5 septembre 1933, sous le matricule 1991 (52). Admise comme débutante, elle disputa plusieurs championnats réservés à cette catégorie, sous la présidence de Louis Herman.

Elle obtint ses meilleurs résultats, deux secondes places, au cours des saisons 1937-1938 et 1938-1939. Les principaux joueurs s'appelaient alors Georges, Maurice et Honoré Théate, Émile et Joseph Paulus, Louis Lecrenier, Cyrille Grade, etc. Jusqu'en 1938, ils évoluèrent en équipements rouges, avant de choisir les couleurs bleue et blanche, que les joueurs portent encore actuellement (53). Le terrain se situait alors au lieu-dit « Croix Bertholet » (54).

En juillet 1939, encouragés par les derniers résultats, les dirigeants optèrent pour le passage dans la catégorie des effectifs. Désormais, l'Étoile Sportive allait évoluer en division II régionale. Aussi, un nouveau terrain fut aménagé

au « Fond des Vaux » (55). La mobilisation et la guerre allaient cependant briser cet élan. Officiellement, le club demeurait affilié à l'Union Belge, mais il resta inactif jusqu'en 1946 (56). Sous la présidence de Léon Dricot (57), les bleu et blanc participèrent à deux nouveaux championnats (1946-1947 et 1947-1948), terminant chaque fois en milieu de tableau. En outre, en 1947, le club bénéficia du forfait du Football Club Petit-Han. En effet, plusieurs éléments de cette formation voisine vinrent jouer à Durbuy (58). Toutefois, dès le mois d'août 1948, le secrétaire, Armand André (59) envoya une lettre au Comité Provincial, dans laquelle il signifiait la renonciation du club pour la saison suivante, du moins, en compétition officielle. La société n'était pas dissoute, mais le manque d'effectifs, l'absence d'installations dignes de ce nom (60) et des difficultés financières privaient l'équipe de toute participation au championnat provincial (61). Cette situation allait se prolonger bien au-delà de la saison 1948-1949. Au début des années cinquante, l'administration communale tenta bien d'encourager son équipe en lui allouant l'une ou l'autre subvention (62), mais, en 1956, elle mit fin à cette aide, préférant « ... attendre la réalisation de ce club avant de se prononcer sur l'octroi d'un subside » (63).

Le football durbuysien allait rester en veilleuse jusqu'en 1960. En septembre de cette année-là, la jeunesse locale prit ses responsabilités. Elle contacta Maximilien Warzée (64) et lui demanda de tenter la reconstitution d'une équipe de football. Ayant réuni une dizaine de volontaires, M. Warzée fit part de son projet au Comité Provincial (65). La difficulté majeure consistait à recruter un nombre de joueurs suffisant dans une localité comptant à peine plus de 300 habitants. De surcroît, plusieurs jeunes durbuysiens s'étaient affiliés dans les clubs voisins et l'Étoile Sportive manquait de fonds pour se lancer dans une telle aventure (66). Cette situation incita sans doute le conseil communal à mettre la salle de l'hôtel de ville à la disposition du club pour l'organisation d'un bal (67).

Finalement, la persévérance de ce petit groupe fut récompensée. Le premier juillet 1967, l'Étoile Sportive obtint une nouvelle affiliation à l'Union Belge (matricule 7042). D'après les archives du Comité Provincial, 23 à 25 joueurs avaient pu être rassemblés. Un terrain fut aménagé au lieu-dit « Haie Himpe » et l'équipe participa au championnat de division III régionale dès septembre de la même année (68). Le comité était composé de Jean Gaspar (69), président, Joseph Ponsart (70), secrétaire, Joseph Monville (71), trésorier et de huit commissaires (72).

Jusqu'en 1976, les résultats ne furent guère brillants, allant de la neuvième à la quatorzième place. Il est vrai que les ressources du club étaient minimes, d'autant plus que la population locale ne suivait guère son équipe. L'emplacement du terrain, difficile d'accès (73), n'était sans doute pas complètement étranger à cela. Les responsables le comprirent rapidement. En novembre 1967, déjà, ils avaient demandé aux autorités communales à pouvoir disposer

d'un terrain situé face à l'endroit réservé à la nouvelle gendarmerie (74). Leur souhait ne fut pas exaucé, essentiellement en raison des frais qu'aurait nécessité un tel aménagement. L'équipe évolua alors à Palenge (75). Dès avril 1972, cependant, ses dirigeants firent savoir au conseil communal qu'ils ne pourraient plus disposer longtemps de cette prairie (76). Un terrain et des installations, un peu sommaires (77) il est vrai, furent alors aménagés un peu plus loin, toujours à proximité de Palenge. Le dévouement de quelques bénévoles permit au club de s'y installer en 1975. Depuis lors, les bleu et blanc ont quelque peu relevé la tête au niveau des résultats sportifs. Progressivement, l'Étoile Sportive s'est affirmée comme une bonne équipe de la division III E, une série qu'elle n'a jamais quitté. En outre, depuis plus de deux ans, un nouveau terrain (78) lui a été promis par les autorités de la nouvelle entité de Durbuy...

(1) M.L., du 16 mars 1967, n° 64, 112^e année, p. 6.

(2) Cette date a été retenue par les membres de la société en raison de la date inscrite sur le premier drapeau de la fanfare : 1867.

(3) A.E.H., Comptes communaux de la ville de Durbuy, boîte IV.

(4) A.E.A., Fonds du Gouvernement provincial, Subsidés à la musique, trois portefeuilles non numérotés.

(5) Mathieu Daufresne de la Chevalerie, né à Verviers en 1785, mort à Durbuy en 1848. Il était capitaine de cavalerie.

(6) Nous ne possédons aucun renseignement concernant ce personnage.

(7) Négociant, né à Durbuy en 1819, mort en 1873.

(8) La liste des membres se trouve aux A.E.A.

(9) et (10) A.E.A., Fonds du Gouvernement provincial, Subsidés à la musique, ...

(10) Le montant du subside pouvait varier d'une année à l'autre, suivant le nombre de sociétés subsidiées. En 1844, onze sociétés se partagèrent 1.100 francs ; en 1848, douze sociétés se partagèrent 1.500 francs et, en 1851, 1.600 francs furent réservés pour treize sociétés.

(11) Entre 1870 et 1880, le salaire annuel d'un directeur musical du canton de Durbuy variait de 350 à 800 francs. Seuls Les Échos des Rochers dérogeaient à cette règle puisque, en 1891, leur directeur reçut 240 francs pour ses prestations.

(12), (13) et (14) A.E.A., Fonds du Gouvernement Provincial, Subsidés à la musique, ...

(15) Après 1852, nous ne possédons plus le moindre témoignage à propos de cette société.

(16) Louis Joseph Alexis Lormand est né à Hechtel (dans le Limbourg, entre Hasselt et Overpelt). Il arriva à Durbuy en 1863.

(17) Harmonies et Fanfares en Luxembourg, s.l., 1983, p. 62.

(18) À ce sujet, voir le point 112 du chapitre II.

(19) et (20) A.E.H., Comptes communaux de la ville de Durbuy, boîte IV. Il n'est pas impossible que la société ait été subsidiée par la province car en 1866, le secrétaire communal de Durbuy notait, en parlant des Échos des Rochers : « ... une institution (...) pour laquelle (...) le Gouvernement provincial se montre plein de sollicitude, ... ».

(21) A.E.A., Fonds du Gouvernement Provincial, Subsidés à la musique, ...

(22) A.E.H., Comptes communaux de la ville de Durbuy, boîte V.

(23) Nos sources ne nous disent pas quand il quitta la société mais, comme instituteur, il fut remplacé dès 1870.

(24) Né à Virton en 1848, il enseigna à Durbuy de 1870 à 1900 avant de devenir secrétaire communal.

(25) Hubert Louis Napoléon Philippart est né à Durbuy en 1863. Il était notaire.

(26) A.E.A., Fonds du Gouvernement provincial, Subsidés à la musique, ...

(27) Né à Durbuy en 1874. En 1895, il part pour Jemeppe-sur-Meuse (près de Liège) où il enseigne pendant 5 ans. En 1900, de retour à Durbuy, il remplace son père dans l'enseignement. Il dirigera la fanfare durant l'entre-deux-guerres.

(28) Né à Durbuy en 1867, il fut bourgmestre de 1911 à 1923.

(29) Industriel, né à Ouffet (à 16 km de Durbuy, en province de Liège) en 1879. Après la seconde guerre mondiale, il dirigera la fanfare pendant quelques années. En 1948, il fut fêté par la société pour ses 50 ans de présence au sein des Échos des Rochers.

(30) Maître horloger, né à Durbuy en 1853. Mort en France en 1940.

(31) Facteur, né à Grandhan en 1881. Il s'installa à Durbuy en 1903. Il fut aussi trésorier de Durbuy-Sport, une société destinée à préparer diverses festivités dans la localité. Il mourut en 1946.

(32) Né en 1908, il fut acteur et musicien aux Échos des Rochers jusqu'à la mort de la société.

(33) Voir A.L. des 1^{er} et 2 septembre 1924, n° 205, 27^e année, p. 2. – A.L. des 6 et 7 février 1928, n° 32, 31^e année, p. 1. – A.L. du 2 août 1933, n° 177, 36^e année, p. 2.

(34) M.L. du 16 mars 1967, n° 64, 112^e année, p. 6 : auteur anonyme.

(35) Nos recherches ne nous ont pas permis d'identifier ce personnage. Nous savons seulement qu'il passait régulièrement ses week-ends à Petit-Han.

(36) Garagiste, né à Durbuy en 1916. Après 1950, il fut la figure centrale des Échos des Rochers. Il mourut en 1984.

(37) D'après le témoignage de M. Édouard Albert, cité plus haut.

(38) M.L. du 16 mars 1967, n° 64, 112^e année, p. 6.

(39) Les premiers témoignages écrits de la section dramatique remontent à cette date (voir Les Annonces de l'Ourthe), mais la troupe existait déjà bien avant.

(40) C. Robinet, 1959-1979. Vingtième anniversaire ..., p. 19. Voir le point 322 du chapitre II. À cette époque, une bonne douzaine de sociétés participaient régulièrement à ce concours.

(41) A.O. du 8 avril 1961, 17^e année, n° 13, p. 3.

(42) M.L. du 16 mars 1967, n° 64, 112^e année, p. 6 et A.L. du 3 juillet 1967, n° 155, 73^e année, p. 5.

(43) M.L. du 16 mars 1967, n° 64, 112^e année, p. 6.

(44) Harmonies et Fanfares en Luxembourg, s.l., 1983, p. 81.

(45) Menuisier, né à Durbuy en 1917, il est le fils de Félix Monville. Il fut aussi trésorier du club de football local.

(46) Clerc de notaire, né en 1927 à Chardeneux.

(47) Harmonies et Fanfares en Luxembourg, s.l., 1983, p. 81.

(48) Il s'agit de la naissance d'une véritable équipe, mais il est probable que le football, en tant que jeu, était déjà pratiqué à Durbuy avant cela, comme partout ailleurs.

(49) Boulanger, né à Bruxelles en 1884.

(50) Nous avons déjà présenté ce personnage, trésorier des Échos des Rochers avant la première guerre mondiale.

(51) D'après M. Arthur Van Asbroeck, de Durbuy, fils d'Antoine Van Asbroeck et, actuellement, membre du comité de l'Étoile Sportive.

(52) Durbuy, C.C., Registre aux délibérations du 29 juillet 1932 au 17 février 1947, séance du 24 janvier 1933.

- (53) Arlon, C.P., Dossier relatif à l'E.S. Durbuy.
- (54) D'après A.L. du 3 septembre 1934, 37^e année, n° 202, p. 3. Le bleu et le blanc étaient déjà les couleurs de l'ancien club cycliste. En outre, M. Van Asbroeck affirme que les footballeurs durbuysiens adoptèrent ces couleurs dès la fondation du club, en 1933.
- (55) Arlon, C.P., Calendrier officiel ... de la saison 1938-1939.
- (56) Arlon, C.P., Calendrier officiel ... de la saison 1939-1940.
- (57) Arlon, C.P., Dossier relatif à l'E.S. Durbuy.
- (58) Boucher, né à Aische-en-Refail (à 6 km d'Eghezée, en province de Namur) en 1897. Il arriva à Durbuy en 1923, en provenance de Vierset-Barse (près de Huy). De 1947 à 1965, il fit partie du conseil communal de Durbuy, d'abord comme conseiller, ensuite comme échevin.
- (59) A.L. du 11 février 1948, 50^e année, n° 39, p. 3.
- (60) Ouvrier mécanicien, né à Durbuy en 1912. Il est le fils de Zéphirin André, ancien directeur des Échos des Rochers.
- (61) Les installations représentèrent toujours un problème pour les dirigeants de l'E.S. Durbuy. C'est encore le cas actuellement.
- (62) Arlon, C.P., Dossier relatif à l'E.S. Durbuy.
- (63) Le club recevait régulièrement 2.000 francs par an.
- (64) Durbuy, C.C., Registre aux délibérations du 3 juillet 1952 au 9 décembre 1961, séance du 6 mars 1956.
- (65) Restaurateur, né en 1927.
- (66) et (67) Arlon, C.P., Dossier relatif à l'E.S. Durbuy.
- (67) Durbuy, C.C., Registre aux délibérations du 19 juin 1965 au 18 février 1970, séance du 12 janvier 1967. Il est un fait que, depuis 1933, la mentalité avait beaucoup évolué, ce qui peut expliquer ce changement d'attitude des autorités communales vis-à-vis du club.
- (68) Arlon, C.P., Dossier relatif à l'E.S. Durbuy.
- (69) Camionneur, né en 1931 à Durbuy. Il est toujours président actuellement.
- (70) Ouvrier d'usine, né à Durbuy en 1917.
- (71) Nous avons déjà présenté ce personnage, également membre des Échos des Rochers,
- (72) Arlon, C.P., Dossier relatif à l'E.S. Durbuy.
- (73) Pour s'y rendre, joueurs et supporters devaient descendre une prairie en forte pente sur une centaine de mètres.
- (74) Durbuy, C.C., Registre aux délibérations du 29 juin 1965 au 13 février 1970, séance du 28 novembre 1967.
- (75) Le club louait ce terrain à un cultivateur du village. Auparavant, les autres prairies lui avaient été cédées gratuitement.
- (76) Durbuy, C.C., Registre aux délibérations du 22 janvier 1969 au 11 août 1972, séance du 14 avril 1972.
- (77) À l'époque, ces installations étaient comparables à beaucoup d'autres, mais aujourd'hui, elles sont, de loin, les plus pauvres du canton.
- (78) Situé route de Bohon.

GRANDHAN

La section de Grandhan groupe les localités de Grandhan, Petit-Han, les Enneilles et les hameaux de Rome, Chêne-à-Han, le Marteau, Favenalle, Rahet et Moulin d'Enneille. L'Ourthe la traverse d'ouest en est, le ruisseau de Savon trace la limite entre Petit-Han et Durbuy et le ruisseau de Somme se jette dans l'Ourthe à Petit-Han.

Dès le XIX^e siècle, la population se consacra presque exclusivement à l'agriculture. Actuellement, la briqueterie de Rome subsiste comme activité industrielle.

Population : 1910 : 898 ; 1923 : 775 ; 1938 : 773 ; 1961 : 675 ; 1976 : 758.

LES LIMITES LUXEMBOURGEOISES, LES CONSCIENTS DU DEVOIR, VERS L'AVENIR et LES COMÉDIENS AMATEURS RÉUNIS (1).

Tout commença au début de l'année 1877, lorsque les jeunes gens de Petit-Han décidèrent « ... d'établir une société de musique dans leur localité ... » (2). Dès le premier février, un règlement, malheureusement disparu aujourd'hui, était rédigé. Signé par quarante adhérents, il définissait les buts essentiels de la société naissante : bonne conduite et instruction des membres, goût du beau et de l'agréable, travail dans un esprit d'union et de concorde, ... L'association espérait aussi éloigner les jeunes gens des cabarets. Petit-Han avait sa fanfare, Les Limites Luxembourgeoises.

Dès octobre de la même année, les autorités communales de Grandhan prirent fait et cause pour cette initiative et allouèrent à la société un subside de 200 francs, priant le gouvernement provincial de se montrer aussi généreux. Cette requête fut partiellement exaucée. Durant le dernier quart du XIX^e siècle, Les Limites Luxembourgeoises se verront régulièrement subsidiées par la province (3).

Le premier président de la société était Constantin Lizen (4). Il avait pour adjoints principaux Adolphe Désirotte (5) (secrétaire), Constant Charlier (6), François Depierreux (7) et Jean Joseph Verlaine (8) (commissaires). Si le président resta au poste durant une décennie, au moins, il n'en fut pas de même pour la fonction de secrétaire où Verlaine puis Charlier succédèrent à Désirotte (9).

Dès ses débuts, la fanfare se doubla d'une section dramatique, toujours nécessaire pour équilibrer le budget (10). Les concerts étaient présentés dans la salle utilisée pour les répétitions, appartenant à la famille Pire.

En 1891, deux nouveaux visages, Adolphe Quirin (11), président, et Joseph Havelange (12), secrétaire, apparurent à la tête de la société qui, entretemps, s'était transformée en harmonie (13). À notre connaissance, Les Limites Luxembourgeoises ne connurent guère de vicissitudes jusqu'à la première

guerre mondiale. Des spectacles étaient présentés régulièrement (14) et, chaque année, l'harmonie prêtait son concours aux processions (15). Notons toutefois qu'en 1908, la société organisa des festivités pour inaugurer son nouveau drapeau. À cette occasion, l'administration communale lui accorda un subside extraordinaire de 100 francs (16). Deux ans plus tard, en 1910, Florent Feltesse (17) fut nommé instituteur à Petit-Han. Dès lors, il assura la direction musicale de l'harmonie.

La grande guerre freina bien l'ardeur de la société, mais, dès 1919, la musique et le théâtre refirent surface. Un événement imprévu allait cependant porter un grave préjudice à l'harmonie. En 1920, mourut à Petit-Han un certain Deville, membre des Limites Luxembourgeoises. Son enterrement fut à l'origine d'une rivalité aiguë entre membres catholiques et socialistes de la société. D'après les témoignages oraux recueillis auprès de diverses personnes (18), nous avons retenu la version des faits suivante.

Socialiste convaincu, Deville refusait tout contact avec l'église. Lors de son enterrement, Florent Feltesse, catholique pratiquant (19), estima que sa place n'était pas à la tête de l'harmonie pour une cérémonie civile et refusa de s'y rendre. Autant les membres catholiques de la société approuvèrent l'attitude de leur directeur, autant les socialistes ne se privèrent pas de manifester leur vive désapprobation. Finalement, ces divergences de vues (20) débouchèrent sur une scission de la société en deux groupes rivaux.

Les socialistes constituèrent leur propre phalange qu'ils dénommèrent Les Conscients du Devoir. Organisés en fanfare, ils confièrent la direction musicale à Cyrille Désirotte (21), tandis qu'Arthur Charlier (22) assurait la présidence (23). En outre, ils conservèrent l'ancienne salle des Limites Luxem-bourgeoises, dont le propriétaire était socialiste, lui aussi.

Les musiciens catholiques, par contre, conservèrent l'appellation des Limites Luxembourgeoises. Florent Feltesse poursuivit leur direction musicale et Armand Désirotte (24) fut choisi comme président (25). Mais, pour eux, le problème majeur consistait surtout à trouver un nouveau local. Le dévouement de nombreux bénévoles, recrutés tant parmi les membres que chez les sympathisants, permit bientôt la construction d'une nouvelle salle (26), située route de Durbuy.

L'entre-deux-guerres fut marqué par la rivalité entre les deux groupes. Chaque société comptait près de trente membres (27) et possédait une section dramatique. Quelques personnes tentèrent bien de mettre un terme à ce conflit. En octobre 1922, une A.S.B.L. fut constituée sous le nom évocateur de Vers l'Avenir. Son but avoué était la fondation et le soutien de sociétés de jeunesse, notamment par l'organisation de concerts (28). En fait, l'objectif de cette association était clair : réunir la jeunesse du village en un seul groupe et apaiser, de la sorte, le conflit latent. Vers l'Avenir avait pour président le bourgmestre,

Henri Rondelet (29), secondé par l'instituteur, Florent Feltesse (secrétaire) et Armand Désirotte (trésorier), deux hommes dont nous avons déjà parlé. Leur bonne volonté évidente ne fut pourtant pas récompensée et Vers l'Avenir put rapidement être rangée au nombre des souvenirs, avant même d'avoir été réellement active (30).

Non contente d'opposer les membres des deux sociétés, la rivalité rejaillit aussi sur la population dans la vie de tous les jours. Les deux troupes, dont les salles n'étaient distantes que de 300 mètres à peine, n'hésitèrent pas à se produire le même soir, avec succès d'ailleurs. Et, en certaines circonstances, fanfare et harmonie renforcèrent leurs effectifs grâce à l'appoint de musiciens étrangers, principalement de Barvaux (31).

Les années 1920 à 1940 s'écoulèrent ainsi dans un climat tendu. Seul fait saillant à signaler durant cette période, le remplacement à la direction musicale des Limites Luxembourgeoises de Florent Feltesse par Louis Petitfrère (32), lui-même relayé par A. Férir (33), de Maffe (34).

La mobilisation puis la guerre, ajoutées à une certaine désaffection de la jeunesse, provoquèrent, toutefois, la disparition des deux sociétés et, par la même occasion, dissipèrent quelque peu les rivalités. Après 1945, des musiciens des deux sociétés participèrent bien ensemble à diverses cérémonies et fêtes en l'honneur des prisonniers (35), mais tant Les Conscients du Devoir que Les Limites Luxembourgeoises avaient vécu.

En 1948, indépendamment des idéologies, une société dramatique, Les Comédiens Amateurs Réunis, fut reconstituée (36), à l'instigation de Marcel Rasquin (37). Jusqu'en 1964, dirigée par Odon Lizen (38), elle présenta un répertoire essentiellement wallon. Actrices et acteurs disposaient, en la salle des Limites Luxembourgeoises, d'un local plus spacieux (39) et d'une construction plus récente que la salle « Pire », utilisée dans l'entre-deux-guerres par Les Conscients du Devoir.

Dès 1965, cependant, en dépit du succès obtenu, des difficultés de recrutement eurent raison de l'activité théâtrale de la société. Après avoir abandonné la musique, Petit-Han se voyait aussi privé de théâtre.

Aujourd'hui, la salle est encore utilisée pour des réunions de toutes sortes (3x20, Comité des Fêtes, Syndicat d'Initiative, football, ...) dans le respect, cette fois, des diverses opinions philosophiques et politiques, ...

ÉTOILE SPORTIVE DE PETIT-HAN, UNION P. GRANDHAN (40) et FOOTBALL CLUB PETIT-HAN

À l'instar des localités voisines, Petit-Han possédait son équipe de football dès le début des années vingt. Le club disputait alors bon nombre de rencontres amicales contre les formations des environs, tant luxembourgeoises que namuroises (41).

Il fallut pourtant patienter jusqu'en 1933 pour que l'Étoile Sportive sollicite son affiliation à l'Union Belge. Le 23 août de cette année-là, elle fut admise parmi les clubs débutants sous le matricule 4303 (42). Pendant deux ans, elle disputa le championnat réservé à cette catégorie et s'y comporta honorablement, avec les Rondelet, Modave, Leboutte, Lecharlier, Meuris, Bair, Thonnard, Dujardin, Poncin, Herman, etc. (43).

La même année, une seconde équipe vit le jour dans la commune : l'Union P. Grandhan. Contrairement à ce que son nom indique, cette formation n'était pas de Grandhan, mais bien de Petit-Han (44). Elle évoluait sur un terrain appartenant à la famille Collard (45). Sa création est essentiellement due au grand nombre de jeunes désireux de pratiquer le football à Petit-Han. En septembre 1933, ses responsables demandèrent son affiliation à l'Union Belge. Dans un premier temps, le Comité Provincial autorisa le club à disputer quelques rencontres amicales contre des cercles affiliés, à condition, toutefois, que ces matches se déroulent sur le terrain de ces clubs, celui de l'U.P. Grandhan n'étant pas réglementaire (46). Le Comité Provincial mena alors son enquête durant plus de trois mois. Finalement, le 28 janvier 1934, il refusa son adhésion et justifia sa décision en ces termes :

« Affiliation U.P. Grandhan. – Après avoir pris connaissance du dossier et notamment de la liste des membres, le comité estime qu'on ne peut considérer U.P. Grandhan comme étant un club de cette localité, mais bien un second club de Petit-Han. En conséquence, il dit qu'en vertu de l'art. 59, il ne lui est pas possible d'émettre un avis favorable pour l'admission de Un. P. de Grandhan. Le comité regrette que les pourparlers engagés en vue de la fusion aient échoués. Sauf décision contraire du Comité Exécutif, les matches de propagande, etc., sont désormais interdits avec U.P. Grandhan ou U.P. Petit-Han » (47).

Aussitôt, l'équipe mit fin à ses activités. L'Étoile Sportive ne lui survécut pas longtemps. Le 3 juillet 1935, le Comité Provincial informait l'Union Belge que le club de Petit-Han n'avait pu s'inscrire pour le championnat de la saison 1935-1936 « ... par suite d'une situation financière obérée et du manque de joueurs convenables » (48). Dès lors, le football resta en léthargie dans la commune.

Après la guerre, un nouveau comité se constitua sous la présidence d'Arthur Charlier (49). Avec Désiré Lizen (50) (vice-président), Marcel Rasquin (51) (secrétaire), Henri Nozières (52) (trésorier) et une poignée de commissaires (53), Arthur Charlier croyait bien avoir relancé le football local pour longtemps. Il allait pourtant être déçu. Admis comme débutant le 5 septembre 1945 (54), le Football Club Petit-Kan participa à deux championnats. Son terrain se trouvait alors le long de la route de Somme-Leuze et ses joueurs évoluaient en rouge et blanc (55). À l'aube de la saison 1947-1948, le club se vit, toutefois, obligé de déclarer forfait, en raison d'une situation financière cri-

tique et du manque d'effectifs. Un soutien financier de la société dramatique locale, Les Comédiens Amateurs Réunis, ne put empêcher la dissolution du club en 1948. Dans une lettre adressée au Comité Provincial le 9 septembre 1948, le président Charlier explique les raisons de cette décision.

« Pendant l'hiver 47-48, la dramatique du village s'est efforcée de renflouer la caisse du club par la mise sur pied d'un concert dont la recette fut utilisée pour payer l'amende infligée au club (56). (...) À l'heure actuelle, notre club se trouve dans une situation plus critique encore. Une grande partie de la jeunesse étant dispersée (service militaire, gendarmerie, douanes, etc.), il nous est matériellement impossible de survivre. Comme nous possédons encore une modique somme d'argent, j'aimerais savoir si nous pouvons en faire donation à la société dramatique de Petit-Han. (...) » (57).

Le Comité Provincial répondit favorablement à cette question et le club fut dissout. Durant une dizaine d'années, Petit-Han fut ainsi privé de football. Quelques jeunes de la commune évoluaient bien dans l'une ou l'autre équipe voisine, mais cela ne remplace pas un club de football au sein du village.

En 1958, quatre jeunes de Petit-Han, Vital Cornet (58), Henri Lecharlier (59), Roger Molitor (60) et Florent Rasquin (61) décidèrent de fonder un nouveau club, tout en conservant l'appellation de Football Club Petit-Han (matricule 6247) (62). Roger Molitor mit gracieusement un de ses terrains à la disposition de l'équipe et un comité fut constitué sous la présidence d'Aimé Demoulin (63). Les jeunes du village évoluant dans des formations voisines (principalement à Barvaux et à Bomal) furent rappelés (64) et le club participa au championnat de division III régionale dès la saison 1959-1960. Le moins que l'on puisse écrire est que ce premier essai fut un véritable coup de maître, puisque le F.C. Petit-Han termina en champion. Malheureusement pour lui, le règlement de l'Union Belge est formel : un club participant à son premier championnat officiel ne peut, au terme de celui-ci, accéder à la division supérieure, quel que soit son classement final. La déception des membres fut, cependant, de courte durée. Au terme de la saison suivante, le même règlement se retourna en leur faveur. Second de sa série, Petit-Han monta néanmoins en division II régionale, car le club qui le précédait participait, à son tour, à son premier championnat provincial (65).

En deuxième provinciale, Petit-Han connut une saison difficile. Dès l'année suivante, les bleu et blanc (66) réintégrèrent une division III E qu'ils n'ont plus quittée depuis. Ils s'y comportèrent souvent brillamment, terminant deux fois en seconde position (en 1965 et 1974).

En 1981, la commune fusionnée de Durbuy procura au club un nouveau terrain. Pour construire les vestiaires et la buvette, les responsables, toujours dirigés par Aimé Demoulin, contractèrent un emprunt qu'ils remboursent encore actuellement. Dès lors, confiance a été faite aux jeunes du cru, exclusivement, pour défendre les couleurs du club.

ALLIANCE FOOTBALL CLUB ENNEILLES

Les sources relatives à cette société se réduisent à peu de chose, mais, du moins, sont-elles sûres et précises, puisqu'il s'agit de documents écrits.

L'Alliance Football Club Enneilles fut reconnue par l'Union Belge du 17 novembre 1926 au 31 décembre 1927 (matricule 857) (67). Les joueurs évoluaient en jaune et noir sur un terrain situé au lieu-dit « Dans la ville ». Les noms de deux responsables nous sont connus : Ferdinand Dachouffe (68) (secrétaire) et Hubert Grignet (69) (trésorier). Les vestiaires se trouvaient au domicile du trésorier (70).

Aucun document oral ne peut appuyer ces renseignements. En effet, personne ne se souvient, sinon vaguement, d'une équipe de football dans la localité. Il est vrai que son existence fut, apparemment, de courte durée. L'A.F.C. Enneilles fut pourtant le deuxième club du canton officiellement reconnu par l'Union Belge.

(1) En raison des liens étroits qui unissent leur histoire, il nous a semblé préférable de regrouper ces quatre sociétés.

(2) A.E.A., Fonds du Gouvernement Provincial, Subsidés à la musique, ...

(3) A.E.A., Fonds du Gouvernement Provincial, Subsidés à la musique, ...

(4) Maréchal-ferrant, né à Petit-Han en 1828. Mort en 1898.

(5) Secrétaire communal, né à Petit-Han en 1857. Il fut aussi agent d'assurances.

(6) Maçon, né à Petit-Han en 1850. Mort en 1896.

(7) Ouvrier des chemins de fer, né à Petit-Han en 1850.

(8) Menuisier, né à Petit-Han en 1840.

(9) et (10) A.E.A., Fonds du Gouvernement provincial, Subsidés à la musique, ...

(11) Instituteur, né à Petit-Han en 1855. Il enseigna dans son village natal jusqu'en 1910, puis partit pour Lambermont (près de Florenville, à proximité de la frontière française). Mort à Petit-Han en 1946.

(12) Cultivateur, né à Petit-Han en 1853.

(13) et (14) A.E.A., Fonds du Gouvernement Provincial, Subsidés à la musique, ...

(15) A.E.N., Enquête de 1905 réalisée par Mrg Heylen pour les 711 paroisses du diocèse en vue du Congrès eucharistique international de Rome, 3 boîtes.

(16) Grandhan, C.C., Registre aux délibérations du 24 juin 1890 au 2 décembre 1920, séance du 6 mars 1908.

(17) Né à Petit-Han en 1876. Il fut instituteur à Enneilles dès 1896 (en remplacement de son père) et arriva à Petit-Han en 1910.

(18) Les sources écrites font malheureusement défaut à ce sujet. Par ailleurs, en dépouillant les registres aux délibérations du conseil communal de Grandhan, nous avons constaté que quatorze pages ont été coupées entre le 30 octobre et le 2 décembre 1920. Faut-il voir là un rapport avec les événements qui se sont déroulés à Petit-Han ?

(19) Florent Feltsse était issu d'une famille très catholique. Deux de ses frères étaient dans les ordres.

(20) Le mot est faible, car les témoignages parlent de coups échangés à plusieurs reprises, les instruments étant parfois utilisés à des fins belliqueuses.

(21) Boucher-charcutier, né à La Roche en 1879. Il habitait Petit-Han depuis 1917, en pro-

venance de Durbuy.

(22) Maréchal-ferrant, né à Petit-Han en 1885.

(23) D'après des notes recueillies par M. Maurice Fanon, de Bomal.

(24) Brigadier forestier, né à Petit-Han en 1870. Mort à Bomal en 1947. Aucun lien de parenté n'existe entre Cyrille Désirotte et lui.

(25) D'après des notes recueillies par M. Maurice Fanon, de Bomal.

(26) Malgré le dévouement de nombreuses personnes, elle coûta 50.000 francs à la société.

(27) D'après les notes de M. Fanon.

(28) A.L. des 23 et 24 octobre 1922, n° 249, 25^e année, p. 1.

(29) Négociant - cultivateur, né à Petit-Han en 1861. Il fut bourgmestre de Grandhan de 1891 à 1933. Mort en 1945.

(30) L'échec de cette initiative peut s'expliquer par la méfiance des socialistes à l'égard des dirigeants de Vers l'Avenir, tous trois de tendance catholique. Dès l'instant où les socialistes refusaient d'en faire partie, elle n'avait plus aucune raison d'être, puisque le village comptait déjà deux sociétés théâtrales. Interrogés à ce sujet, les anciens du village ne se souviennent pas de cette association.

(31) D'après les notes de M. Fanon.

(32) et (33) Nous ne possédons aucun renseignement concernant ces deux personnages.

(34) A.L. du 1^{er} avril 1937, 40^e année, n° 76, p. 2.

(35) D'après les notes de M. Fanon.

(36) La première trace de cette société remonte à décembre 1948, dans Les Annonces de l'Ourthe. Cependant, en 1946 et 1947, quelques pièces furent présentées à Petit-Han (salle de la route de Durbuy) par le F.C. Petit-Han puis par le club local de pêche.

(37) Vérificateur laitier puis rédacteur, né à Petit-Han en 1919. Il fut bourgmestre de Grandhan de 1965 à 1976.

(38) Maréchal-ferrant, né à Petit-Han en 1893. Il est le petit-fils du premier président des Limites Luxembourgeoises, Constantin Lizen et le frère de Désiré Lizen, qui dirigea les acteurs des Échos de la Pierre Bayard (Oppagne), de La Compagnie des Comédiens Barvautois et de La Lyre Luxembourgeoise (Barvaux).

(39) Cette salle peut accueillir 200 personnes.

(40) Nos recherches ne nous ont pas permis de retrouver l'identité complète de ce club.

(41) D'après M. Aimé Demoulin, actuel président du club.

(42) Arlon, C.P., Dossier relatif au F.C. Petit-Han.

(43) D'après différents comptes rendus parus dans A.L. à l'époque.

(44) Selon M. Demoulin, on lui donna le nom de Grandhan pour éviter toute confusion avec l'Étoile Sportive, dont elle était, par ailleurs, totalement indépendante.

(45) Il s'agit de la famille du secrétaire actuel, Marcel Collard.

(46) A.L. du 27 octobre 1933, 36^e année, n° 249, p. 4. Extrait du compte rendu de la séance du Comité Provincial du 23 octobre de la même année.

(47) A.L. du 1^{er} février 1934, 37^e année, n° 26, p. 4. Extrait du compte rendu de la séance du Comité Provincial du 28 janvier de la même année.

(48) Arlon, C.P., Dossier relatif au F.C. Petit-Han.

(49) Cultivateur, né à Petit-Han en 1885.

(50) Maréchal-ferrant, né à Petit-Han en 1906. Il s'illustra surtout dans le domaine théâtral, comme acteur dans son village natal et comme metteur en scène à Oppagne, puis à Barvaux.

(51) Commissaire d'arrondissement né à Petit-Han en 1919. Il fut bourgmestre de Grandhan de 1965 à 1976.

(52) Hôtelier, né à Genève (Suisse) en 1891. Il arriva à Petit-Han en 1939, en provenance

de Schaerbeek. Il s'installa à Hotton en 1962.

(53) et (54) Arlon, C.P., Dossier relatif au F.C. Petit-Han.

(55) Arlon, C.P., Calendrier officiel ... de la saison 1946-1947.

(56) Nous ignorons la raison de cette amende. Peut-être est-elle due au forfait du club, l'année précédente.

(57) Arlon, C.P., Dossier relatif au F.C. Petit-Han.

(58) Né en 1934 à Petit-Han.

(59) Cultivateur, né à Hotton en 1914.

(60) Cultivateur, né à Petit-Han en 1937.

(61) Ouvrier S.N.C.B., né à Petit-Han en 1927.

(62) D'après le témoignage de M. Aimé Demoulin.

(63) Garagiste, né en 1913.

(64) Certains durent même être rachetés.

(65) Arlon, C.P., Classements finals de toutes les équipes de la province, depuis 1939.

(66) En 1958, le club reprit les anciennes couleurs de l'Étoile Sportive.

(67) U.R.B.S.F.A., Liste de tous les clubs ayant été affiliés à l'Union Belge.

(68) Né en 1891 à Enneilles.

(69) Cultivateur, né à Enneilles en 1873.

(70) U.R.B.S.F.A., Statuts et règlements, Bruxelles, 1927.

HEYD

Heyd est un village accroché au versant sud de l'Aisne. Cette section est composée des localités de Aisne, Heyd, Lignely, Tour et des hameaux et lieux-dits : Au Romain, Haie du Pourceau, Hottemme, La Basse Haie, Loheré, Ninane, Voie du Plain.

Cette commune est franchement agricole, malgré la présence d'une carrière toujours exploitée actuellement. Les générations d'ouvriers qui s'y succédèrent trouvèrent là des couches alternatives de grès, de calcaire, de schiste et d'argile.

La production agricole y augmenta au XIX^e siècle grâce au défrichage des terres incultes. Vers 1890, les agriculteurs locaux furent parmi les premiers à employer judicieusement les engrais complémentaires du commerce et, ainsi, à doubler et même tripler les rendements.

Dès la fin du XIX^e siècle, les bois augmentèrent progressivement, ainsi que les prairies. Aujourd'hui encore, Heyd possède de beaux bois ombrés, des sapins de rendement et une chasse giboyeuse très appréciée. Par contre, depuis 1950, les prairies régressent.

En dehors de l'agriculture, le secteur qui emploie le plus de personnes est le secteur des travaux publics et privés.

Population : 1910 : 902 ; 1923 : 868 ; 1938 : 770 ; 1961 : 569 ; 1976 : 571.

LE CERCLE SAINT-PAUL

Le Cercle Saint-Paul fut inauguré officiellement le 24 août 1913 (1). Depuis lors, de nombreux comédiens se sont succédé sur scène pour offrir à la population locale un divertissement apprécié. Mais l'art dramatique n'avait-il jamais été cultivé avant 1913 dans la localité ? Nous n'oserions l'affirmer avec certitude. En effet, depuis décembre 1878, existait une chorale à Heyd : Les Échos des Ardennes (2). Dirigée par deux jeunes cultivateurs du village, François Cornet (3) (président) et Léonard Dodrimont (4) (secrétaire), elle se produisait régulièrement en concert (5). La qualité artistique de cette chorale était sans doute excellente, car elle s'était assurée les services d'un directeur musical (6), dont le traitement était très élevé pour l'époque (7). Les anciens du village ne se souviennent pas de cette société. Probablement existait-elle encore au début du siècle car, en 1905, le curé du village se félicitait de la présence d'une « société de chant » de plus de quarante membres aux processions (8). L'activité de ce groupe se limitait-elle à la chanson ? Nous l'ignorons. Il n'est, toutefois, pas impossible que Les Échos des Ardennes aient présenté l'un ou l'autre spectacle théâtral, ne fut-ce que pour compenser le paiement du directeur. La société louait d'ailleurs une salle (36 francs par an) pour ses manifestations (9).

Mais revenons en 1913. Lors de l'inauguration du Cercle Saint-Paul, ani-

mée, notamment, par la chorale de Heyd (10), plusieurs personnalités prirent la parole en présence d'une foule nombreuse (11). En premier lieu, le curé du village, président du cercle (12), précisa le but poursuivi par la société naissante : « défense des intérêts catholiques, sauvegarde de la moralité et préparation aux luttes politiques futures » (13). En outre, il remercia toutes les personnes qui participèrent bénévolement à la construction du local. Ensuite, le président du Sénat, le baron Paul de Favereau (14), après avoir félicité les catholiques du village, justifia la politique du gouvernement (15). Enfin, un jeune avocat de la région, Joseph Franchimont, montra la nécessité de créer une garde catholique (16).

Ces conseils ne resteront pas sans suite. Dans l'entre-deux-guerres, les Jeunesses d'Action Catholique de Heyd et du doyenné de Durbuy présenteront de nombreux spectacles, sous la direction de l'abbé Mauroy (17). Ce dernier veillait ainsi à l'éducation morale des jeunes gens (18), leur faisant interpréter de nombreux drames français exaltant les valeurs chrétiennes et patriotiques. Au cours des années 1930, le Cercle Saint-Paul devint ainsi le centre de ralliement des jeunes catholiques de la région de Durbuy. L'Avenir du Luxembourg se faisait régulièrement l'écho de leurs manifestations durant cette période (19).

Il convient pourtant de signaler qu'en 1913, le Cercle Saint-Paul n'était probablement pas la seule société dramatique du village. Un article de L'Avenir du Luxembourg, paru en février 1914, laisse entendre qu'une troupe « libéralo-socialiste » était active à Heyd, à la même époque (20). Interrogés à ce sujet, les anciens, du village avouèrent ne pas se souvenir de cette société. Peut-être le succès rencontré par le Cercle Saint-Paul auprès de la jeunesse lui porta-t-il un coup fatal, car il n'en fut plus jamais question par la suite.

Durant la seconde guerre mondiale, le cercle réduisit considérablement ses activités. Néanmoins, l'un ou l'autre spectacle, destiné à récolter des fonds pour le « colis du soldat », fut proposé à la population locale (21).

Après 1945, la troupe poursuivit ses activités, sous la direction de l'abbé Dubois (22). Seuls des acteurs de Heyd allaient, désormais, s'y produire. Les différents mouvements d'Action Catholique du canton avaient perdu une bonne partie de leur popularité : ils ne rassemblaient plus des membres en nombre suffisant pour présenter des spectacles dramatiques. Une trentaine de jeunes gens composaient alors la société. Cependant, l'évolution des mentalités, propre à cette époque, n'allait pas tarder à se manifester. En 1952, l'abbé Dubois dut se résoudre à accepter quelques actrices au cercle (23). Il continua à diriger la société, mais quelques divergences allaient bientôt surgir entre certains membres et lui (24). Aussi, il abandonna ses activités dramatiques à l'aube des années 1960. Le village de Heyd sera alors privé de théâtre pendant une décennie. Joseph Capon (25), qui avait joué sous la direction de l'abbé Dubois, relança la société en 1970. Elle est toujours en activité aujourd'hui.

LA CONCORDE – LES COMPAGNONS DE L’AISNE

C’est en 1926 ou 1927 qu’une société dramatique vit le jour à Aisne. Un des principaux membres fondateurs de La Concorde était Joseph Widart (26). Il restera président jusqu’à sa mort, en 1962. Avant 1940, le répertoire de la troupe comprenait des œuvres tant françaises que dialectales (27). Albert Xhignesse (28) en assurait la mise en scène.

Dès sa naissance, la société regroupa membres masculins et féminins. Les différents curés de Heyd, responsables du Cercle Saint-Paul, critiquèrent vivement cette situation. Les acteurs évoluaient alors dans une grange appartenant à la famille Charlier (29).

Cependant, l’événement théâtral marquant de ces années-là, à Aisne, ne fut pas l’œuvre de La Concorde, mais bien du Syndicat d’Initiative de la Vallée de l’Aisne. Cette association, regroupant plusieurs localités de la région, mit sur pied une manifestation qui reste unique dans le canton de Durbuy. Une revue (30) écrite par Maurice Villi (31), La Belle et l’Aisne, fut interprétée à Aisne le 31 juillet 1932 par une trentaine d’acteurs recrutés dans les cercles dramatiques de la région (Villers-Sainte-Gertrude, Wéris, Bomal, Fanzel, Heyd, Mormont, Tohogne, Fays et Oppagne), accompagnés de quelques comédiens liégeois (32). Ce spectacle, présenté en plein air (33), fut apprécié par plus de 1.200 personnes (34). Une seconde représentation fut donnée le 7 août suivant devant une assistance « de nouveau très nombreuse » (35). Beaucoup espéraient que cette manifestation ne resterait pas sans lendemain, mais la difficulté de réunir autant d’acteurs de villages différents empêcha la réalisation de ce projet (36).

Pour sa part, La Concorde poursuivit sa route jusqu’en 1940. En outre, entre 1932 et 1935 (37), les membres de la société unirent leurs efforts pour construire une salle en lieu et place de la grange (38). Après une interruption due à la guerre, la troupe remonta sur scène en 1946. Un nouveau metteur en scène, Léon Collignon (39), orienta les acteurs vers le théâtre dialectal, pour l’essentiel. La présidence était toujours assurée par Joseph Widart. En 1960, il avait pour adjoints :

- Maurice Devigne (40), vice-président ;
- Émile Widart (41), secrétaire ;
- Léon Verday (42), trésorier (43).

Quelques pièces furent encore présentées jusqu’en 1965, puis La Concorde s’endormit. Elle semblait éprouver quelques peines à recruter ses acteurs.

En 1971, les membres de l’Étoile Sportive de Heyd, afin de récolter quelques fonds, relancèrent la troupe, sous la direction de Donat Bonmariage (44). À la suite de cela, une Association Sans But Lucratif fut constituée, réunissant la société dramatique et le club de football. Les acteurs choisirent un nouveau nom pour leur troupe : Les Compagnons de l’Aisne. Depuis lors, ils

se produisent régulièrement avec succès. Seule la mort de Donat Bonmariage, en 1983, contraignit la société à interrompre ses activités pendant deux ans. Elle a, toutefois, repris aujourd'hui.

AISNE FOOTBALL CLUB – UNION SPORTIVE HEYD – AISNE ÉTOILE SPORTIVE DE HEYD

Dans la commune de Heyd, le football était déjà pratiqué pendant la première guerre mondiale. La « vedette » locale s'appelait alors Albert Lambert (45). Au cours des années 1920, le club participa successivement aux championnats de la Ligue de l'Ourthe et de la Ligue de l'Aisne (46).

Il fallut pourtant attendre 1932 pour que les dirigeants d'Aisne Football Club participent, pour la première fois, à l'assemblée générale des clubs luxembourgeois, à Arlon (47). Ils inscrivirent leur équipe dans le championnat spécial réservé aux débutants, pour la saison 1932-1933. Parmi ses adversaires, Aisne retrouvait, notamment, deux formations du canton : Borlon et Palenge (48). Les joueurs évoluaient alors sur un terrain communal, situé entre Aisne et Heyd, au lieu-dit « Sierzée » (49). Le sol rocailleux de cette prairie suscita la réaction de certains clubs, dont Palenge, qui n'hésita pas à s'en plaindre au Comité Provincial (50).

Sous la présidence de Gaston Bonmariage (51), les rouge et blanc terminèrent en tête de leur série. Dès lors, ils s'estimèrent capables de défendre leurs chances en division II régionale. Les principaux joueurs s'appelaient alors Potel, Bonmariage, Rahier, Collignon, Guiset, Godelaine, Widart, Bara, Charlier, Duchêne, etc. (52).

Mais les amateurs de football étaient nombreux dans la commune de Heyd (53). Aussi, une seconde équipe fut constituée, dès 1933 : Aisne F.C. II (54). La saison 1933-1934 vit donc deux formations d'Aisne participer au championnat de division II régionale (55). Les résultats d'ensemble furent assez moyens. Aisne I ne dépassa jamais la moitié du classement, tandis qu'Aisne II, composé de plus jeunes éléments, occupa la dernière place tout au long de la saison.

Bientôt, cependant, le nombre de joueurs diminua. Pour le championnat 1935-1936, le club n'aligna plus qu'une seule équipe. L'année suivante, la situation s'aggrava encore à ce niveau et Aisne F.C. déclara forfait. Ce phénomène n'est pas propre à la commune de Heyd. À la même époque (entre 1936 et 1938), des formations comme Petit-Han, Izier, Bomal, Borlon, Tohogne, Palenge, Warre, Houmart abandonnèrent la compétition. Le problème du recrutement (56) et la difficulté, pour certains clubs de trouver un terrain jouèrent un rôle important. Incontestablement, un malaise s'empara des clubs de football du canton durant cette période d'avant-guerre.

Toujours est-il qu'Aisne F.C. fut dissout (57). Une équipe fut reconstituée en 1942 sous le nom d'Union Sportive Heyd-Aisne. Les jaune et bleu (58)

furent admis comme débutants le 26 septembre 1942 (matricule 3701) (59). Dès le début, les responsables se virent confrontés à des difficultés de recrutement, six jeunes de Heyd étant affiliés à l'U.S. Melreux (60). Avec Léon Verday (61) comme président, l'équipe disputa, néanmoins, son premier championnat en 1945-1946, terminant deuxième, derrière Palenge (62). Elle se composait alors de Poncin, Ponsard, Jenneret, E. et V. Crépin, Cornet, Lucas, Guiset, Debets, ainsi que des frères Henet (63). L'année suivante, dans la même catégorie, ces joueurs connurent une saison difficile et ne purent éviter une peu glorieuse neuvième place (sur dix). En fait, cette contre-performance était due, principalement, à la défection de plusieurs joueurs. Aussi, en août 1947, le secrétaire du club, Norbert Collard (64), se vit contraint de déclarer forfait auprès du Comité Provincial (65). L'U.S. Heyd-Aisne n'allait plus jamais reparaitre en compétition officielle. Elle fut rayée des tablettes de l'Union Belge en 1949 (66).

Dès lors, le football resta en veilleuse pendant plus de quinze ans dans la commune de Heyd. C'est en 1965 seulement, qu'un nouveau club fut fondé. Sous le matricule 6830, il portait le nom d'Étoile Sportive de Heyd (67). Vingt-cinq joueurs purent être réunis (certains devant être « récupérés » à Mormont, Bomal et Barvaux) et un terrain fut aménagé à Aisne. Malgré les recettes réalisées grâce à quelques bals et tombolas notamment, la situation financière de la nouvelle société n'était guère reluisante (68). Aussi, plutôt que de construire des vestiaires, un ancien wagon fut amené près du terrain et aménagé à cet effet. Le nouveau comité était composé de :

- Émile Ansion (69), président ;
- Raymond Levêque (70), vice-président ;
- Remy Gosset (71), secrétaire ;
- Cyrille Pierrard (72), trésorier ;
- Cinq commissaires (73).

Dans un premier temps, en division III E, les jaune et rouge (74) connurent plusieurs saisons difficiles. Avant 1976, une dixième place (en 1967) constituait leur meilleure performance. Toutefois, au milieu des années 1970, le club opta pour une politique de jeunes qui porte encore ses fruits actuellement. Champion de sa série en 1978, l'E.S. Heyd accéda à la division II régionale et s'y trouve toujours aujourd'hui. En outre, depuis 1975, grâce aux autorités communales, il dispose d'un nouveau terrain (à proximité de la salle des Compagnons de l'Aisne) et de remarquables installations.

(1) A.L., du 31 août 1913, 20^e année, n° 202, p. 2.

(2) A.E.A., Fonds du Gouvernement provincial, Subsidés à la musique, ...

(3) Cultivateur, né à Heyd en 1857.

(4) Cultivateur, né à Heyd en 1856.

(5) A.E.A., Fonds du Gouvernement provincial, ...

- (6) Nous ignorons son nom.
- (7) Il représentait 77,71 % des dépenses annuelles de la société, entre 1880 et 1884.
- (8) A.E.N., Enquête réalisée par Mgr Heylen en 1905, ...
- (9) A.E.A., Fonds du Gouvernement provincial, ...
- (10) Le non de la chorale n'est pas précisé dans L'Avenir du Luxembourg.
- (11) L'article précise que la salle, remplie (on pouvait y mettre 300 personnes), ne contenait que le tiers de l'assemblée.
- (12) En effet, jusqu'en 1960, les différents curés de Heyd assurèrent la présidence du Cercle Saint-Paul.
- (13) A.L. du 31 août 1913, 20^e année, n° 202, p. 2 : auteur anonyme.
- (14) Paul Louis Marie Célestin de Favereau, né à Liège en 1856, président du Sénat de 1911 à 1922. Il fut aussi ministre des Affaires étrangères. Il mourut à Jenneret en 1922. Son fils, Paul Émile de Favereau, fut président du cercle dramatique et du club de football de Jenneret.
- (15) Il s'agit du gouvernement catholique de Charles de Broqueville.
- (16) A.L. du 31 août 1913, 20^e année, n° 202, p. 2.
- (17) Charles Mauroy est né à Temploux en 1893. De 1926 à 1930, il fut curé de Jenneret. Arrivé à Heyd en 1930, il s'occupera beaucoup des mouvements d'Action Catholique dans le doyenné.
- (18) Seuls les membres masculins étaient admis au cercle.
- (19) A.L. des 28 et 29 août 1932, 35^e année, n° 201, p. 2. – A.L. des 20 et 21 août 1933, 36^e année, n° 192, p. 2. – A.L. du 16 décembre 1933, 36^e année, n° 292, p. 2. – A.L. des 11 et 12 février 1934, 37^e année, n° 35, p. 2. – A.L. des 18 et 19 février 1934, 37^e année, n° 41, p. 2. – A.L. des 22 et 23 avril 1934, 37^e année, n° 93, p. 4. – A.L. des 26 et 27 août 1934, 37^e année, n° 196, p. 4.
- (20) A.L. du 1^{er} février 1914, 21^e année, n° 27, p. 2.
- (21) A.L. du 7 février 1940, 43^e année, n° 31, p. 2.
- (22) Pierre Dubois est né en 1902. Il fut curé à Heyd jusqu'en 1985.
- (23) Cette date nous a été donnée par une ancienne actrice, Mme Paula Cornet-Bodson, de Heyd.
- (24) En fait, l'abbé Dubois restait opposé à la mixité.
- (25) Cultivateur, né en 1931.
- (26) Né à Arbrefontaine (près de Vielsalm) en 1879. Il arriva à Aisne en 1893, en provenance de Tohogne.
- (27) Beaucoup de pièces de Paul Depas furent interprétées dans les années 1930.
- (28) Instituteur, né à Aisne en 1907. Durant toute sa carrière professionnelle, il enseigna à Kin (près d'Aywaille, en province de Liège). Dans sa jeunesse, il joua à Aisne F.C. À la fin des années 1930, il fut également metteur en scène aux Echos de l'Ourthe.
- (29) Tous ces renseignements nous ont été fournis par M. Albert Xhignesse, d'Aywaille.
- (30) Une revue est une pièce comique où l'on met en scène des événements de l'actualité des personnages connus. M. Xhignesse en écrit deux qui furent interprétées à Aywaille.
- (31) Ingénieur des mines, né à Liège en 1889. Il arriva à Heyd en 1929.
- (32) Il s'agissait de comédiens du Théâtre du Trocadéro, de Liège.
- (33) Les répétitions eurent lieu dans la grange servant de salle à La Concorde.
- (34) La Meuse du 2 août 1932. Cet article et la brochure de la revue sont conservés par M. Maurice Fanon, à Bomal.
- (35) La Meuse du 10 août 1932. Article conservé par M. Fanon.
- (36) D'après M. Armand Abinet, d'Aisne.
- (37) Nul ne put nous donner la date exacte. D'après les personnes interrogées, cette salle,

d'une capacité de 300 places, fut construite il y a plus de 50 ans. Or, en 1932, les acteurs évoluaient toujours dans la grange.

(38) Construite là où se trouvait la grange « Charlier », la salle fut réaménagée vers 1975.

(39) Ouvrier S.N.C.B., né à Aisne en 1912.

(40) Transporteur et cultivateur, né à Harre (à 8 km) en 1902. Il s'installa à Aisne en 1929, en provenance d'Ans (près de Liège).

(41) Cultivateur, né à Aisne en 1905. Il est le fils du président.

(42) Ébéniste, né à Aisne en 1907. Il quitta le village pour Deux-Rys (à 3 km) en 1961.

(43) A.O. du 25 mars 1960, 15^e année, n° 12, p. 3.

(44) Magasinier, né à Aisne en 1909. Dans l'entre-deux-guerres, il fut également acteur au Cercle Saint-Paul et joueur à Aisne F.C.

(45) Né à Heyd en 1898.

(46) D'après le témoignage oral de M. Albert Xhignesse. La Ligue de l'Aisne regroupait les clubs de la vallée de l'Aisne et des environs.

(47) Arlon, C.P., Procès-verbaux des assemblées générales ... : juillet 1932.

(48) Voir A.L. des 4 et 5 septembre 1932, 35^e année, n° 207, p. 4.

(49) L'équipe en bénéficiait gratuitement.

(50) A.L. du 28 septembre 1932, 35^e année, n° 226, p. 3. Extrait du rapport du Comité Provincial du 18 septembre précédent.

(51) Cultivateur, né à Bruxelles en 1903. Il arrive à Aisne en 1924.

(52) D'après différents comptes rendus de matches parus dans A.L. entre 1933 et 1936.

(53) Aisne F.C. n'était pas composé de joueurs d'Aisne, exclusivement, mais d'éléments provenant de toute la commune.

(54) Les deux équipes faisaient partie du même club.

(55) Aisne F.C. Il y participa, cependant, à titre officieux. Bien qu'étant reprise dans le classement (voir A.L.), cette équipe n'entrait pas en ligne de compte pour le résultat officiel.

(56) Le niveau démographique était en baisse dans la plupart des localités, mais il n'explique pas tout.

(57) Nous ne connaissons pas la date exacte de la dissolution.

(58) Le rouge et le blanc d'Aisne F.C. n'avaient donc pas été repris.

(59) Arlon, C.P., Dossier relatif à l'E.S. Heyd.

(60) Melreux est situé à une petite vingtaine de kilomètres de Heyd.

(61) Ébéniste, né à Aisne en 1907. Il sera, plus tard, trésorier de la dramatique locale, avant de s'installer à Deux-Rys (à 3 km de Heyd) en 1961.

(62) Il s'agissait du championnat pour débutants.

(63) Voir différents comptes rendus de matches parus dans A.L. entre 1946 et 1947.

(64) Employé, né à Aisne en 1920.

(65), (66) et (67) Arlon, C.P., Dossier relatifs à l'E.S. Heyd.

(68) Certains joueurs avaient dû être rachetés aux clubs voisins.

(69) Chauffeur, né à Jalhay (près de Verviers) en 1912. Il arriva à Heyd en 1937.

(70) Employé S.N.C.B., né à Ozo, en 1927. Il s'installa à Heyd en 1955.

(71) Employé, né à Aisne en 1939.

(72) Magasinier, né à Harre (à 8 km de Heyd) en 1928. Il s'illustra comme acteur à La Concorde, d'Aisne.

(73) Arlon, C.P., Dossier relatif à l'E.S. Heyd.

(74) Ce sont toujours les couleurs actuelles.

IZIER

Avant la fusion des communes, Izier formait un ensemble avec Malboutée, Vieux-Fourneau, Fermine, Longs-Trixhes, Pont-le-Prêtre et Ozo.

Ce village, situé sur une ondulation du plateau dominant la vallée de l'Ourthe, fut célèbre, autrefois, pour ses sources d'eau potable. Mais, en 1929, une épidémie de typhus provoqua l'installation d'une conduite d'eau alimentaire.

Comme la majorité des sections de Durbuy, Izier présente un visage agricole. Pourtant, aujourd'hui, la plupart de ses habitants sont des retraités ou des ouvriers et employés navetteurs. Les agriculteurs sont de moins en moins nombreux.

Lors des vacances et week-ends, la population s'accroît d'autant plus considérablement qu'un village hollandais (Le Boulac) regroupant 150 chalets a été construit dans le bois tout proche.

Population : 1910 : 674 ; 1923 : 654 ; 1938 : 528 ; 1961 : 484 ; 1976 : 448.

LES ÉCHOS DES ROCHETTES

Les plus anciennes traces écrites concernant cette fanfare remontent au 13 juin 1891 (1). Ce jour-là, Armand Bodson (2), l'instituteur du village, sollicita une aide financière au gouvernement provincial « ... en faveur de la Société de musique d'Izier (Durbuy) nouvellement fondée » (3). Cette lettre et les documents qui l'accompagnent nous permettent d'affirmer avec certitude que la société musicale Les Échos des Rochettes fut fondée en 1890.

D'après le témoignage oral d'un ancien du village, M. Achille Bodson (4), la direction musicale fut confiée à un cultivateur local passionné de musique, Constant Lecarte (5). Lorsque les musiciens furent formés, il aurait cédé le relais à Armand Bodson. Celui-ci, fondateur de la société, abandonna alors les fonctions de secrétaire et de trésorier qu'il cumulait. Joseph Maquoi (6) (secrétaire) et H. Warzée (7) (trésorier) lui succédèrent. Quant au premier président, il n'était autre que le bourgmestre de la commune, Antoine Louis Poncelet (8). En 1892, il fut remplacé par Isidore Poncelet (9) avant de reprendre son poste en 1894 (10).

La vie de cette société n'était certes pas des plus aisées, le montant des dépenses excédant souvent celui des recettes (11). Le gouvernement provincial ne la négligea pourtant pas, puisque la somme de 40 francs lui fut allouée pendant quatre ans, de 1891 à 1894 (12). En 1895, la commune prit le relais de la province et accorda 50 francs à la société, « ... pour encouragement » (13).

Une section dramatique, également dirigée par Armand Bodson, permettait aux Échos des Rochettes de subsister tant bien que mal grâce aux bénéfices du concert annuel. Les acteurs, exclusivement masculins (14), étaient régulièrement applaudis par une bonne chambrée : au moins 150 personnes

(15).

Mais l'existence de cette société fut des plus brèves. Aucun document postérieur à 1895 n'a, en tout cas, été conservé. Et aujourd'hui, nul n'est en mesure de dire ce qui provoqua sa disparition.

LES BONS AMIS – LES WALLONS RÉUNIS

C'est le premier mars 1912 que la société dramatique Les Bons Amis vit le jour à Izier. Elle avait alors pour siège une salle appelée « L'Alsace » (16), appartenant à Marie Zeug-Baccus (17).

Cette société acceptait tous les membres, masculins et féminins, âgés d'au moins 16 ans (18). Elle fit ses premiers pas sous la direction théâtrale de Zéphyr Querrière (19).

Après l'interruption de la première guerre mondiale, Les Bons Amis repartirent de plus belle. Le succès qu'ils rencontrèrent alors pour des interprétations tant wallonnes que françaises constitue la meilleure preuve de leur talent (20).

En 1920, le comité se composait essentiellement de : Isidore Maquoi (21) (président), L. Maréchal (22) (vice-président), Julien Simon (23) (secrétaire) et Jules Zeug (24) (trésorier). Il fut rarement modifié au cours de cette décennie (25).

À la mort de Zéphyr Querrière, en 1923, personne à Izier ne se sentait capable de reprendre son rôle. Aussi fit-on appel à un « étranger », E. Coelen (26), metteur en scène de la dramatique de Hamoir (27), dont les prestations et déplacements étaient rémunérés (28). En 1926 ou 1927, il céda sa place à M. Armand Abinet (29) qui, comme il le dit lui-même, ne se « sentait pas plus capable qu'un autre ». Il remplît pourtant sa tâche à la satisfaction générale.

Chaque représentation théâtrale était suivie d'un bal contribuant à rentabiliser la buvette, dont les bénéfices revenaient au propriétaire de la salle, Jules Zeug. La recette des entrées était cependant largement suffisante pour assurer à la société une existence sans problème financier (30).

En 1932, pourtant, Les Bons Amis cessèrent toute activité. Certains acteurs, qui avaient participé aux débuts de la société, prenaient de l'âge et ne furent pas remplacés par la génération suivante (31).

Il faudra attendre 1946, le premier février exactement, pour voir Les Bons Amis reprendre le collier (32). Leur nouveau président était Urbain Levêque (33), secondé par Joseph Boudlet (34) (secrétaire) et Alexis Benoît (35) (trésorier). Beaucoup de nouvelles figures apparurent alors, mais quelques « pionniers » tels Julien Simon, qui assurait la mise en scène, et Urbain Levêque étaient toujours présents.

Cependant, la figure de proue de cette dramatique deviendra petit à petit M. Armand Zeug (36). Metteur en scène depuis 1952, il deviendra aussi se-

crétaire-trésorier, tout en étant propriétaire de la salle. Les Bons Amis se produiront dès lors uniquement en wallon, toujours avec succès, jusqu'en 1961 (37). Cette année-là marque le début d'une seconde interruption dans la vie de la société, trop d'acteurs faisant défaut.

En 1970, sollicité de toutes parts, Armand Zeug relance sa troupe sous le nom Les Wallons Réunis. Bien des choses ont changé pourtant. Si le succès populaire est toujours incontestable (38), l'enthousiasme du régisseur est parfois modéré par le fait que « sa » dramatique fait désormais partie de l'A.S.B.L. Union de la Jeunesse et de l'Entente Sportive d'Izier (39). L'avantage pour la troupe est de disposer gratuitement d'une très belle salle (40), tant pour les répétitions que pour les représentations. Mais le fait de contribuer à remplir une caisse dont on ne profite que rarement peut parfois être frustrant.

LE CERCLE SAINT-GERMAIN et LE CERCLE SAINTE-GENEVIÈVE

Les Bons Amis monopolisèrent peu de temps la vie théâtrale à Izier. Dès 1913, en effet, l'abbé Paquet (41), curé du village, se chargea de recueillir des fonds dans la paroisse et recruta quelques personnes bénévoles pour construire une salle assez rudimentaire, puisque dépourvue de véritables murs (42). Le Cercle Saint-Germain était né.

L'inauguration officielle eut lieu le dimanche 8 juin 1913 par l'interprétation d'un drame de Julien Richer, Claude Bardane ou L'Expiation (43).

À cette époque, les anciens du village s'en souviennent encore aujourd'hui, de vieilles querelles divisaient Izier en deux clans : « ceux d'en-haut » représentés par Les Bons Amis et « ceux d'en-bas » regroupés autour du Cercle Saint-Germain. Cette rivalité atteindra son paroxysme aux élections communales de 1921 et se répercutera sur la vie des deux sociétés. À plusieurs reprises, en effet, deux pièces de théâtre seront jouées le même jour et à la même heure à Izier, toutes deux devant salle comble (44).

La mise en scène des pièces était assurée par l'instituteur, Armand Bodson, ancien directeur des Échos des Rochettes, tandis que l'abbé Paquet assumait la présidence (45). Le cercle jouait alors exclusivement en français, nous disent d'anciens acteurs : le wallon était quelque peu considéré comme « dégradant » par certaines personnes (46). En outre, jeunes gens et jeunes filles n'étaient pas autorisés à se produire en même temps. C'est pourquoi une troupe féminine, le Cercle Sainte-Geneviève, fut mise sur pied dès 1919, dirigée par les mêmes personnes (47).

En 1924, l'abbé Paquet prend sa retraite. Il aura pour successeurs les abbés Bodson (48), Florin (49) (en 1928) et Simon (50) (en 1943) qui, tous, seront président du cercle (51). Quant à la mise en scène, elle sera assurée par Joseph Maquoi (de 1927 à 1938), Jules Philippe (52) (jusqu'à la seconde guerre mon-

diale), puis M. l'abbé Simon dès 1945 (53). Au cours de ces années, le wallon fera quelques timides apparitions dans le répertoire du Cercle Saint-Germain, mais les drames en français auront toujours la préférence des régisseurs.

Les entrées constituaient l'unique source de revenus du cercle, car la salle était dépourvue de buvette et les bals y étaient proscrits (54). Cette société fut-elle, dès lors, confrontée à des difficultés financières ? Toujours est-il que, en 1938, le conseil communal décida de lui accorder un subside de 300 francs, ce qui était contraire aux habitudes du village (55).

Comme partout ailleurs, la guerre mit fin, momentanément, aux activités des deux troupes (masculine et féminine). Cependant, au cours de l'hiver 1943-1944, nous rappelle M. l'abbé Simon, les membres du Cercle Saint-Germain, dirigés par l'instituteur, Arsène Neuville (56), préparèrent un nouveau drame. Mal leur en prit car, n'ayant pas jugé bon d'en demander l'autorisation aux autorités allemandes, ils reçurent des menaces anonymes leur laissant craindre une dénonciation. Ils préférèrent dès lors s'abstenir.

Il faudra attendre l'automne 1945 pour voir le Cercle Saint-Germain reprendre véritablement ses activités, à l'initiative d'Arsène Neuville toujours (57). M. l'abbé Simon fut nommé, un peu malgré lui, président et metteur en scène.

De leur côté, les jeunes filles du Cercle Sainte-Geneviève, dirigées par Noémie Farnir (58) se produisirent une dernière fois sur scène en mai 1948. À cette occasion, elles présentèrent une pièce patriotique intitulée Josette et le Drapeau (59).

Jusqu'en 1956, M. l'abbé Simon accordera sa préférence aux drames français, sans négliger pour autant le divertissement des comédies wallonnes (60).

Mais le recrutement des acteurs deviendra de plus en plus difficile. La concurrence de la radio d'abord, de la télévision ensuite, les délasséments toujours plus nombreux et variés offerts aux jeunes, auront raison de l'activité théâtrale du Cercle Saint-Germain.

Laissant sa vieille rivale « alsacienne » (61) poursuivre seule sa route, il lui permettra, par la même occasion, d'être (enfin ?) reconnue à sa juste valeur par les quelques personnes qui la boudaient encore...

ÉCLAIR D'IZIER, ESPERANCE D'IZIER et ENTENTE SPORTIVE D'IZIER

L'histoire du football à Izier ne peut être envisagée sans prendre en considération les différents terrains qui virent s'affronter, tout au long de ce siècle, les amateurs du ballon rond.

Le premier terrain dont on a souvenance à Izier se situait au lieu-dit « Martché », entre les routes menant à Vieuxville et à My. Cela remonte avant la première guerre mondiale (62). À cette époque, les matches entre localités

voisines n'avaient rien d'officiel. Ces équipes n'étaient d'ailleurs pas affiliées à l'Union Belge de football ; d'après les témoignages d'anciens joueurs interrogés (63), elles se formaient et se déformaient souvent au gré des circonstances. Lorsqu'un joueur désirait former une équipe, il recrutait une dizaine de volontaires. Ils prenaient deux pieux, une corde en guise de barre transversale et s'en allaient à la recherche d'une prairie permettant la pratique de leur sport favori.

En 1919, après une brève interruption, une équipe fut reconstituée ; elle évolua pendant un an à Ferminé (64), juste à côté de la route conduisant à la ferme (65). M. Achille Bodson (66), un des derniers survivants de cette formation, se souvient encore des deux principaux dirigeants : le président, Armand Jacot (67) et le vice-président, Nestor Seret (68).

Plus encore qu'aujourd'hui, la vie du club était difficile. Le football, au niveau régional, en était à ses premiers pas et ne connaissait pas le succès populaire dont il jouira quelques années plus tard. Aussi les recettes étaient-elles généralement très maigres. C'est peut-être la raison pour laquelle les joueurs n'étaient pas revêtus d'équipements identiques : seuls des bonnets les distinguaient de leurs adversaires. En outre, la plupart des déplacements s'effectuaient à pied, non seulement à Bomal (5 km), Ferrières (4 km) ou Aisne (4 km), mais aussi à Hamoir (7 km), Xhoris (9 km), Verlaine (7 km), etc. (69).

1920 marque un tournant important dans la vie du football local. Cette année-là, en effet, l'Éclair d'Izier fut créé, avec pour président Alphonse Leboutte (70). Locataire de la grosse ferme de la rue Elva (71), celui-ci mit à la disposition de son équipe le terrain situé au lieu-dit « Pahy » (72). L'Éclair y évolua durant une quinzaine d'années et ses joueurs écrivirent alors ce qui constitue probablement les plus belles pages du football iziérois (73). Le jaune et le noir furent choisis comme couleurs de l'équipe.

S'il n'était pas encore question d'affiliation à l'Union Belge, l'Éclair participe pendant plusieurs années à une compétition regroupant toute une série de clubs réunis au sein de La Ligue de l'Ourthe. Théoriquement, seuls les clubs de la vallée de l'Ourthe y étaient admis mais, en fait, les clubs voisins y participaient (74). Après quelques années, nous précisa M. Marcel Bréda (75), cette association fut remplacée par La Ligue de l'Aisne ; les déplacements furent dès lors sensiblement réduits.

Vers 1923 (76), une seconde équipe fut constituée à Izier. On lui donna le nom d'Espérance. La raison de sa création est toute simple. À cette époque, le village regorgeait de jeunes gens désireux de s'illustrer balle aux pieds. Mais il n'y avait pas de place pour tous à l'Éclair. Seuls les meilleurs étaient sélectionnés et il n'était pas question de contenter les autres en changeant constamment la composition de l'équipe.

En général, les membres de l'Espérance étaient d'ailleurs plus jeunes que

ceux de l'Éclair, ce qui explique le choix du nom. Jules Gridelet (77) assumait la présidence de cette formation dont le terrain se situait dans une prairie appelée « Bêch-han » (78).

Le fait de compter deux équipes au sein d'un même village (79) ne permettait pas aux joueurs d'être suivis par un public nombreux. Non seulement la rivalité était grande entre l'Éclair et l'Espérance, mais elle se répercutait, sportivement, sur les gens du village (80). Ceux-ci étaient divisés en deux clans, suivant les affinités qu'ils éprouvaient pour les joueurs.

La vie de l'Espérance fut de courte durée. Après 3 ou 4 ans (81), le club fut dissout et quelques-uns de ses joueurs renforcèrent les rangs de l'Éclair (82).

Le « métier » de footballeur n'était certes pas comparable à aujourd'hui. La plupart des déplacements se faisaient en vélo. Il arrivait aussi que les joueurs doivent partir très tôt le matin pour prendre le train. De plus, les équipes ne disposaient généralement pas de vestiaires. Les joueurs locaux se préparaient chez eux, tandis que les visiteurs s'habillaient dans une grange, un café ou autre maison (83).

On vit aussi bientôt apparaître les premiers entraînements. Bien sûr, ils étaient très différents d'aujourd'hui, d'autant plus qu'il n'y avait pas d'entraîneur. La plupart des joueurs se retrouvaient au terrain chaque soir, du moins lorsque le temps le permettait. Leur but n'était pas tellement d'améliorer leur condition physique ou, moins encore, de préparer tactiquement une rencontre.

Ils venaient surtout pour se distraire et s'amuser en courant et en shootant (84).

En 1932, l'Éclair signa sa première affiliation à l'Union Belge (85). Il participa alors au championnat réservé aux équipes débutantes (86).

En 1933, il accéda à la division III régionale et s'y comporta brillamment, terminant en troisième position (87).

L'année suivante, les joueurs firent mieux encore, puisqu'ils remportèrent le titre dans leur série. Cependant, pour éviter de trop grands frais de déplacements (la plupart des équipes de division II provinciale étaient du sud de la province), le club préféra ne pas changer de division, au grand désappointement de certains joueurs. L'Éclair perdit ainsi un de ses meilleurs éléments, Marcel Bréda, qui fut transféré au S.C. Barvaux. Cette année-là, précisément, Alphonse Leboutte quitta le village. Il fut remplacé par Armand Jacot, tant à la ferme qu'à la tête du club. Mais, d'après M. Henri Boudlet, ancien secrétaire de l'Éclair, le nouveau bail conclu entre le propriétaire du « Pahy », M. Anciaux, et Armand Jacot stipulait que toute cession ou location des terrains pour des activités sportives était interdite (88). Des arbres y furent replantés, ce qui signifiait la fin du football à cet endroit.

Les années suivantes virent le club continuellement à la recherche de nouveaux terrains. Mais ceux-ci appartenaient aux cultivateurs du village, qui ne voyaient pas toujours d'un bon œil le fait que 22 joueurs piétinent leurs prairies. Ceci explique pourquoi l'Éclair changea régulièrement de terrain en peu de temps (89).

Ces contretemps ne furent pas sans influence sur le comportement des joueurs. Après une saison 1935-36 en demi-teinte, le club abandonna le championnat provincial et cessa ses activités, tout en étant redevable d'une dette de 280 francs à l'Union Belge (90).

L'Éclair fut reconstitué en 1941 et participa au championnat 1942-43, dans la catégorie des débutants (91). Plusieurs joueurs étaient retenus prisonniers en Allemagne, mais la relève fut assurée par des jeunes, entourés de quelques anciens. Les dirigeants optèrent pour de nouvelles couleurs : short vert et maillot rouge frappé d'un éclair. Le nouveau comité se composait comme suit :

- président : Armand Jacot (déjà présenté) ;
- vice-présidents : François Maubeuge (92) et Albert Jacot (93) ;
- secrétaire : Henri Boudlet (94) ;
- trésorier : Cyrille Defays (95).

Pendant la guerre, les joueurs occupèrent successivement trois terrains différents, ce qui ne privait pourtant pas le club d'une organisation bien structurée. Mais, en 1944, des dissensions internes sonnèrent le glas de l'équipe (96).

Il fallut attendre 1957 pour voir un nouveau club de football à Izier. On lui donna le nom d'Entente Sportive d'Izier et il adopta les couleurs rouge et bleue. Marcel Rausin (97) fut désigné comme président d'un comité qui ne comptait pas moins de 20 membres (98). Le terrain se situait alors dans une prairie située rue Elva, appartenant à M. Armand Zeug, régisseur de la dramatique locale. La salle des concerts servait à la fois de vestiaires et de buvette.

Les finances du club n'étaient pas des plus florissantes. Plusieurs jeunes d'Izier évoluaient dans des formations voisines et, d'après A. Zeug, la somme de 15.000 francs fut nécessaire pour les récupérer.

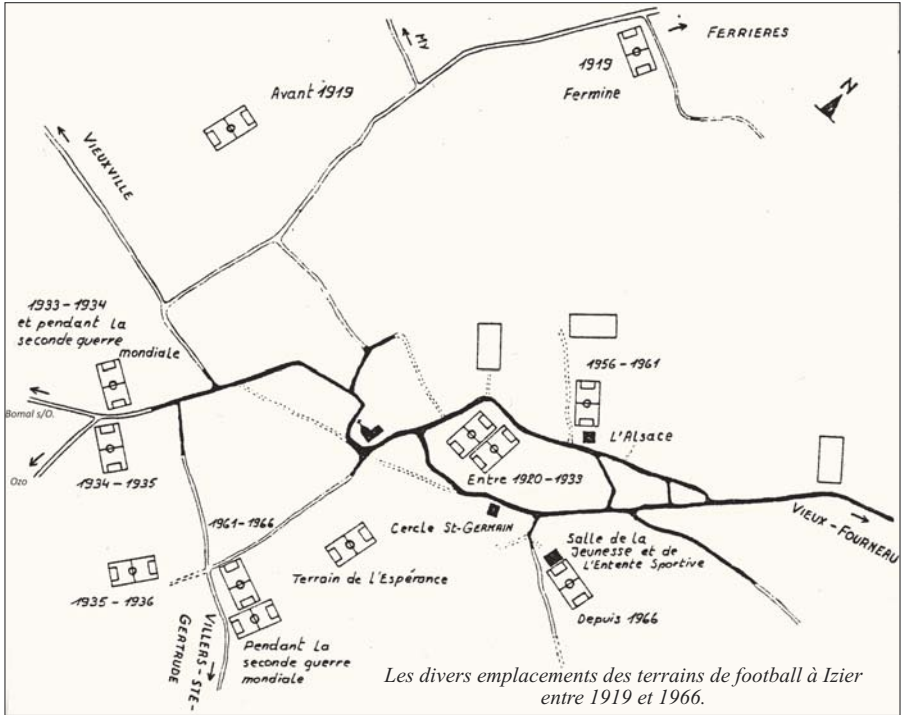
En 1961, le club changea de terrain (99). Armand Jacot, alors vice-président d'honneur, mit à sa disposition une prairie située route de Villers-Sainte-Grtrude. L'équipe y resta jusqu'en 1966 puis se fixa (définitivement ?) au lieu-dit « Les Croisettes », où elle dispose de jolies installations (100).

De 1957 à 1974, l'Entente Sportive évolua en division III régionale. Jusqu'en 1973, les résultats ne furent guère brillants, une cinquième place en 1970 constituant le meilleur classement de l'équipe.

En 1973, le comité fit appel aux services d'un entraîneur, M. François Legros (101), de Ferrières. Les résultats ne se firent pas attendre, puisque l'En-

tente Sportive remporta le titre dans sa série.

Pendant cinq saisons, l'équipe évolua en division II, avec des fortunes diverses. Reléguée en division III en 1979, elle remonta dès l'année suivante. Mais ce n'était qu'un feu de paille. Depuis 1982, elle milite à nouveau dans une division III dont elle ne parvient plus à s'extraire, malgré l'ambition de ses dirigeants et les moyens financiers dont elle dispose grâce aux revenus des bals, représentations théâtrales et autres manifestations organisées par l'A.S.B.L. (102).



(1) A.E.A., Fonds du Gouvernement Provincial, Subsides à la musique, ...

(2) Né à Hotton (à 20 km d'Izier) en 1866, il enseigna à Izier jusqu'en 1919. Son épouse était institutrice des filles dans le même village.

(3) A.E.A., Fonds du Gouvernement Provincial, Subsides à la musique, ...

(4) Né en 1905.

(5) Né à Izier en 1846, Constant Lecarte n'est autre que le grand-père de Paul Lecarte, président des Échos de l'Ourthe, de 1959 à 1985.

(6) Né à Izier en 1871. Il exerça les métiers de serrurier puis de poëlier-ferronnier, tout en étant cafetier. En 1900, il se vit décerner un brevet pour l'invention du premier four à pain portatif de Belgique. En août 1914, il fut, sans le vouloir, à la base de l'ultime témoignage de l'existence de la fanfare locale. En effet, quelques anciens d'Izier se souviennent l'avoir vu parcourir le village en maniant la grosse caisse et les mailloches, pour annoncer le début de la

grande guerre. Dès 1913, il fut aussi acteur au Cercle Saint-Germain, dont il deviendra plus tard le metteur en scène.

(7) Nous n'avons pu identifier ce personnage.

(8) Né à Izier en 1844, il était cordonnier. Il fut bourgmestre de 1884 à 1902.

(9) Cultivateur né à Izier en 1871. Il n'existe aucun lien de parenté entre Antoine Louis et Isidore.

(10) A.E.A., Fonds du Gouvernement Provincial, Subsidés à la musique, ... et L.L. des 5 et 6 février 1894, n° 31, 7^e année, p. 2.

(11) et (12) A.E.A., Fonds du Gouvernement Provincial, Subsidés à la musique, ...

(13) Izior, C.C., Registre aux délibérations du 26-6-1881 au 2-3-1901, séance du 28-11-1894.

(14) L.L. des 5 et 6 février 1894, ...

(15) A.E.A., Fonds du Gouvernement Provincial, Subsidés à la musique, ... Nous avançons ce chiffre en tenant compte du prix des places et de la recette des concerts.

(16) En raison des origines alsaciennes du mari de la propriétaire, Philippe Zeug.

(17) Marie Baccus est née à Grandmenil (à 15 km d'Izier) en 1875. Négociante, elle était l'épouse de Philippe Zeug, charpentier, né à Mulhouse en 1847 et mort à Izier en 1911.

(18) Règlement de la société Les Bons Amis, 1920. Chez M. Armand Zeug, d'Izier, petits-fils de Philippe Zeug.

(19) Né à Floursées (France) en 1860. Il arriva à Ozo en 1898 et exerça le métier de « boulonnier ».

(20) Collection personnelle de M. Armand Zeug, d'Izier.

(21) Né à Izier en 1860, il est le frère aîné de Joseph. Il était maréchal-ferrant.

(22) Nous ne possédons aucun renseignement concernant ce personnage.

(23) Cultivateur (en fait, il pratiqua bien d'autres métiers), né à Ozo en 1893. Il mourut à Ferrières en 1974.

(24) Né à Izier ou à Werbomont (à 6 km d'Izier) – les registres d'état civil se contredisent à ce sujet – en 1894, il était cafetier. Il est le père d'Armand Zeug, dont nous reparlerons.

(25) Collection personnelle de M. Armand Zeug, d'Izier.

(26) Nous ne possédons aucun renseignement concernant ce personnage. Les Bons Amis s'en séparèrent pour éviter de continuer à payer ses déplacements.

(27) Localité située à 7 km d'Izier, en province de Liège.

(28) Collection personnelle de M. Armand Zeug, d'Izier.

(29) Né en 1903 à Ozo, il était ouvrier à Liège, ce qui lui permettait d'acheter les brochures des pièces qu'il désirait. Il jouait également à l'Éclair Izier.

(30) Collection personnelle de M. Armand Zeug, d'Izier.

(31) À ce sujet, les témoignages de MM. A. Zeug et A. Abinet concordent.

(32) Règlement de la société Les Bons Amis, 1946. Chez M. Armand Zeug, d'Izier.

(33) Né à Ozo en 1896, cultivateur.

(34) Né à Izier en 1917, cultivateur.

(35) Né à La Reid (près de Spa) en 1910, cultivateur.

(36) Né à Izier en 1921, il fut toujours mêlé à la vie théâtrale du village, puisque « L'Alsace » appartenait à ses parents. Il avait 8 ans lorsqu'il monta une première fois sur les planches. Mais lorsqu'il fut véritablement en âge de devenir acteur, Les Bons Amis avaient cessé toute activité. Il mit alors ses talents de comédien au service de la troupe « rivale », le Cercle Saint-Germain. Dès 1946, cependant, il fut à la base du renouveau des Bons Amis. De 1953 à 1955, il suivit avec succès des cours d'art dramatique organisés par la Fédération liégeoise. Aujourd'hui encore, il est à la tête de la troupe iziéroise en tant qu'acteur, régisseur et metteur en scène. Il fut

aussi secrétaire-adjoint de l'Entente Sportive d'Izier en 1957 (le terrain de football lui appartenait) et, depuis février 1986, il est président de l'A.S.B.L. Union de la Jeunesse et de l'Entente Sportive d'Izier.

(37) Livre de caisse de la société Les Bons Amis : 1946-1985, chez M. A. Zeug, d'Izier.

(38) À ce sujet, voir le livre de caisse de la société (cité plus haut),

(39) Statuts de l'A.S.B.L. Union de la Jeunesse et de l'Entente Sportive d'Izier, 1966, chez M. Gaston Mercier, d'Izier, ancien président de l'A.S.B.L.

(40) La salle de l'A.S.B.L., inaugurée en 1966.

(41) Léon Paquet est né à Humain (près de Marche-en-Famenne) en 1848. Il fut curé d'Izier jusqu'en 1924. Avant de mourir, il légua la salle du cercle à l'A.S.B.L. des Œuvres du Doyenné de Barvaux.

(42) Voir les notes concernant le Cercle Saint-Germain, tenues par M. l'abbé Simon, d'Izier.

(43) A.L. du 11 juin 1913, n° 134, 20^e année, p. 2.

(44) C'est ce qu'affirment MM. A. Zeug et A. Abinet, d'une part, et M. l'abbé Simon, d'autre part.

(45) Voir les notes concernant le Cercle Saint-Germain, tenues par M. l'abbé Simon, curé d'Izier.

(46) Propos recueillis chez MM. Achille Bodson, de Bomal et Albert Jacot, d'Izier.

(47) Voir Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions de la commission, 1914-1952, réunion du 24 janvier 1920, chez M. Norbert Théate, de Tohogne.

(48) Né à Grand-Halleux (près de Vielsalm) en 1867, Alphonse Bodson fut curé à Tillet (entre Bastogne et Saint-Hubert) avant de venir à Izier, en 1924. En 1928, il partit pour Nives (entre Bastogne et Neufchâteau). Il n'existe aucun lien de parenté entre l'instituteur, Armand Bodson, et lui.

(49) Né à Bouillon en 1882, Eugène Florin était curé à Hollange (près de Bastogne) lorsqu'il fut appelé à Izier, en 1928. Il mourut à Izier en 1943, alors qu'il était toujours en fonction.

(50) Joseph Simon est né à Érezée (à 15 km d'Izier) en 1909. Il fut préfet de discipline au Séminaire de Bastogne où il rencontra M. Cuyvers, ancien directeur du Théâtre Royal de Verriers. En 1943, il arriva à Izier et y est toujours curé actuellement.

(51) Izier, Archives paroissiales.

(52) Né à Fays-Harre (à 5 km d'Izier) en 1912, sa famille s'installe à Izier 5 ans plus tard. Agent au Crédit Communal de Barvaux, il fut aussi le gardien de but de l'Éclair d'Izier au cours des années trente.

(53) Voir les notes concernant le Cercle Saint-Germain, tenues par M. l'abbé Simon, d'Izier.

(54) Voir le livre de caisse du Cercle Saint-Germain, chez M. l'abbé Simon.

(55) Izier, C.C., Registre aux délibérations du 18-8-1922 au 19-2-1941, séance du 22-11-1938.

(56) Né à Izier en 1891, il fut d'abord instituteur à Houffalize. En 1919, il remplaça Armand Bodson dans son village natal.

(57) Voir les notes concernant le Cercle Saint-Germain, tenues par M. l'abbé Simon, d'Izier.

(58) Née à Villers-Sainte-Gertrude en 1901, elle s'installa à Marche-en-Famenne où elle tint un commerce, en 1956.

(59) M.L. du 24 avril 1948, n° 97, 93^e année, p. 2.

(60) Voir les notes concernant le Cercle Saint-Germain, tenues par M. l'abbé Simon, d'Izier.

(61) Rappelons que la salle occupée par Les Bons Amis était appelée « L'Alsace ».

(62) Cette information nous a été donnée par M. A. Zeug, dont les deux oncles jouèrent sur ce terrain. En outre, quelques personnes d'Izier interrogées à ce sujet nous l'ont confirmé.

(63) MM. Achille Bodson, Armand Abinet et Marcel Bréda.

(64) Ferme n'est pas à proprement parler un village mais plutôt une ferme isolée située à égale distance entre Izier et Ferrières, sur le territoire de l'ancienne commune d'Izier.

(65) Actuellement, cette ferme est occupée par M. Gérard Paquay.

(66) Nous avons déjà mentionné cette personne. Né à Izier en 1905, il fut membre du Cercle Saint-Germain et joua une quinzaine d'années à l'Éclair. Après son mariage, en 1935, il s'installa à Bomal. Au début des années soixante, il fut vice-président du Bomal F.C. Il vit toujours à Bomal actuellement.

(67) Né à Villers-Sainte-Gertrude en 1899, ce cultivateur s'occupera du football local pendant près d'un demi-siècle.

(68) Cultivateur, né à Izier en 1899.

(69) D'après le témoignage de M. Achille Bodson.

(70) Né à Mormont (à 10 km d'Izier) en 1883, il arriva à Izier 10 ans plus tard et occupa la grosse ferme de la rue Elva. Il fut président de l'Éclair pendant près de 15 ans.

(71) Actuellement, cette ferme est occupée par M. Armand Rasse.

(72) Voir le croquis ci-dessous.

(73) Ses premiers résultats en championnats officiels le confirment.

(74) D'après le témoignage de M. Marcel Bréda, ancien joueur.

(75) Né à Izier en 1908, il fut un des meilleurs joueurs de sa génération dans le canton de Durbuy. Il joua successivement à Izier, Aisne, au Standard de Liège (en équipe réserve), puis à Izier de nouveau, à Barvaux, à Chevron et à Bomal. Il habite actuellement à Burnontige (à 3 km d'Izier).

(76) Les anciens joueurs interrogés hésitent sur la date à un ou deux ans près.

(77) Né à Fronville (à 20 km d'Izier) en 1893, ce cultivateur résida pendant un quart de siècle à Izier avant de s'installer à My dès 1928.

(78) Voir le croquis ci-dessous.

(79) À cette époque, la commune d'Izier comptait un peu plus de 600 habitants.

(80) Les personnes interrogées nous ont certifié que cette rivalité n'avait aucun rapport avec le clivage « haut » et « bas » du village. En dehors du terrain, tout le monde s'entendait bien, disent-ils.

(81) Tout comme pour la fondation de ce club, les anciens joueurs interrogés hésitent sur la date précise.

(82) Marcel Bréda fut de ceux-là.

(83) La maison des frères Colette (Georges et Constant, joueurs de l'Éclair) fut souvent utilisée à cet effet.

(84) Tous les renseignements concernant l'Espérance nous viennent d'anciens joueurs et dirigeants interrogés : MM. Marcel Bréda, Albert Jacot, Achille Bodson et Jules Coulée.

(85) et (86) Arlon, C.P., Procès-verbaux des assemblées générales des clubs de football de la province du Luxembourg, 1922-1985, juillet 1932.

(87) A.L. du 10 mai 1934, n° 108, 37^e année, p. 3.

(88) Longtemps en possession de ce document, Henri Boudlet l'a malheureusement égaré.

(89) Voir croquis ci-dessous.

(90) En 1941, le nouveau comité de l'Éclair remboursa cette dette de façon à pouvoir conserver la même appellation.

(91) Arlon, C.P., Classements finals des différents championnats provinciaux, 1939-1985, saison 1942-1943.

(92) Né à Ozo en 1886, il était garde particulier.

(93) Cultivateur, né à Izier en 1916, il est le frère d'Armand Jacot.

(94) Né à Izier en 1921, il fut aussi membre du Cercle Saint-Germain dans l'entre-deux-

guerres.

(95) Né à Izier en 1898, boucher-charcutier.

(96) Le retour au village de quelques prisonniers provoqua ces dissensions. Les témoins de ces événements se montrèrent peu bavards à ce sujet lors de notre enquête.

(97) Né à Angleur (près de Liège) en 1906, il s'installa à Izier en 1946 et fut boucher-charcutier. Il joua un rôle en vue lors de la construction de la Salle de la Jeunesse et devint, en 1966, vice-président de l'A.S.B.L. locale.

(98) Arlon, C.P., Dossier relatif à l'Entente Sportive d'Izier.

(99) Cette date coïncide avec la seconde interruption des activités de la dramatique Les Bons Amis. Armand Zeug avait décidé de prendre un peu de recul par rapport à ces activités culturelles et sportives.

(100) Arlon, C.P., Classements finals des différents championnats provinciaux, 1939-1985.

(101) Chauffeur-livreur, né à Ferrières en 1931. Il joua dans le club de son village natal. Il entraîna Izier jusqu'en février 1978.

(102) Depuis 1966, l'Entente Sportive fait partie de l'A.S.B.L. Union de la Jeunesse et de l'Entente Sportive d'Izier. À ce sujet, voir les statuts de l'A.S.B.L. chez M. Gaston Mercier, d'Izier, ancien président de l'A.S.B.L.

MY

L'ancienne commune de My comprend les villages et hameaux de My, Ville, Ferot et Landrecy. À la fin du siècle passé, la population était répartie équitablement entre le travail agricole et l'activité ouvrière. Progressivement, le nombre des exploitations agricoles allait, cependant, régresser, surtout après la seconde guerre mondiale.

En 1977, lors des fusions des communes, My fut rattaché à la province de Liège. Dans leur nouvelle commune (Ferrières), les habitants se sentent probablement moins isolés. Il est vrai que la situation géographique de My les tenait quelque peu à l'écart des autres communes luxembourgeoises.

Population : 1910 : 536 ; 1923 : 500 ; 1938 : 472 ; 1961 : 404 ; 1976 : 405.

L'ÉCHO DES TILLEULS

Le premier témoignage écrit relatif au théâtre dans la commune de My remonte à 1905. Le curé de la paroisse, l'abbé Doneux (1), estimait alors que les « concerts suivis de bals » constituaient un écueil pour la religion (2). Quelle société était visée par le curé ? Nous l'ignorons. Nous savons, cependant, qu'un cercle dramatique était actif à My avant la première guerre mondiale : le Patronage Saint-Joseph (3). Mais il ne s'agit probablement pas de la société critiquée par l'abbé Doneux en 1905, dans la mesure où le Patronage Saint-Joseph était un cercle catholique.

En 1913, le Patronage, dirigé par l'abbé Beringer (4), présenta un spectacle pour inaugurer son local (5). Le programme de cette soirée (6) nous permet de croire que la troupe n'acceptait que les seuls membres masculins. En outre, les œuvres françaises semblaient y être particulièrement appréciées : en effet, à cette occasion, les jeunes gens présentèrent La Forge, de Demarteau, et Un artiste dans le pétrin, de l'abbé Marchal. Cette société eut tôt fait de disparaître, dès le début de la grande guerre (7).

Le théâtre ne fut pas absent pour autant au cours des décennies suivantes. Un programme de 1929 (8) nous apprend qu'une soirée dramatique, suivie d'un bal, fut organisée par l'Union Football Club de My, dans une salle appartenant à la famille Grignet. Nous pouvons, en outre, y lire les noms des principaux responsables du club : Laurent Musiaux (président), Hubert Godet (secrétaire) et Robert Romain (trésorier). S'agissait-il là d'une véritable société dramatique, ou le club présentait-il des spectacles à l'une ou l'autre occasion pour récolter des fonds toujours bienvenus ? Les personnes interrogées (9) semble pencher pour la première hypothèse : une troupe théâtrale, évoluant dans la salle Grignet, existait bien dans l'entre-deux-guerres. Mais elle mit fin à ses activités dès avant 1940, le propriétaire ayant dû transformer la salle pour aménager un restaurant.

Dans l'entre-deux-guerres, une société vit le jour dans la localité voisine,

à Ville, probablement vers 1930 (10). On lui donna le nom d'Écho des Tilleuls, par référence aux grands tilleuls qui dominent les hauteurs du village. Deux metteurs en scène nous sont connus pour cette période d'avant-guerre : Dieu-donné Bédeur (11) et Georges Pasquasy (12). Notons encore que la troupe était mixte et utilisait gratuitement une salle appartenant à la famille Detrixhe (13).

Après la guerre, la troupe resta en veilleuse pendant quelques années (14). Dès 1950, cependant, acteurs et actrices de Ville et de My se réunirent sur scène (15). Treize années durant, l'Écho des Tilleuls anima la vie de la commune, présentant un répertoire exclusivement wallon (16). Omer Godenne (17), de Verlaine, avait été sollicité par les responsables de la troupe pour assurer la mise en scène des pièces. Il y resta pendant cinq ans, avant de quitter la région pour des raisons professionnelles.

À cette époque, les comédiens étaient encore nombreux dans la commune. De façon à satisfaire tout le monde, la règle de l'alternance était régulièrement appliquée : il arrivait de voir deux pièces jouées par des acteurs différents en deux ans. Ainsi, par exemple, en 1951, l'Écho des Tilleuls présenta Singlé, une comédie de Pierre Marchand, interprétée par Georges Bédeur, Simone Henry, Germaine Bédeur, Arthur Neuville, Norbert Grignet, René Henry, Raymond Bédeur et Charles Detrixhe (18). L'année suivante, Bouyotte, de Joseph Durbuy, fut joué par Lucienne Detrixhe, Alphonse Sylvestre, Ghislaine Detrixhe, Lucien Landuyt, René Grignet, Emile Landuyt, Marc Grignet, Georges Bougard, Georges Detrixhe et Mme Piroton-Lawalrée (19).

En 1955, Georges Bédeur (20) remplaça Omer Godenne à la mise en scène. Il y restera jusqu'en 1962. À la fin de cette année-là, la salle occupée par la société fut mise en vente. Le nouveau propriétaire ne s'intéressait guère à l'art dramatique ; dès lors, la troupe fut privée de local et dut mettre fin à ses activités (21).

Depuis près d'un quart de siècle, maintenant, la population locale doit se déplacer dans les villages voisins lorsqu'elle désire assister à une soirée dramatique.

UNION FOOTBALL CLUB MY-VILLE

Des neuf clubs de l'ancien canton de Durbuy encore actifs à ce jour, l'Union Football Club My-Ville est certainement celui au sujet duquel nous possédons le moins d'informations. En effet, à l'instar de celui des clubs inactifs, son dossier a probablement été détruit. Jusqu'en 1977, les documents relatifs à cette société étaient conservés au Comité Provincial de football luxembourgeois, à Arlon. Toutefois, lorsque l'ancienne commune de My fut rattachée à la province de Liège (lors des fusions communales), contrairement à ce que nous laissa entendre M. Destrument (secrétaire du Comité provincial luxembourgeois), le dossier de l'U.F.C. My-Ville ne fut pas transféré à Liège.

En fait, il ne se trouve ni à Arlon, ni à Liège, ni à Bruxelles, au siège de l'Union Belge. Tout porte à croire qu'il a donc disparu, ce qui nous prive, une fois de plus, d'une source de renseignements précieuse.

Les origines du football, à My, remontent à la première guerre mondiale. Une équipe avait déjà été constituée à l'époque, avec les Van Ros, Compère, Bernard, Detaille, etc. Au cours des années 1920, l'U.F.C. My s'illustra régulièrement dans la ligue de l'Ourthe, puis dans la ligue de l'Aisne (22). Ses responsables ne jugèrent pourtant jamais nécessaire de s'affilier à l'Union Belge. Aussi, il n'était évidemment pas question de participer au championnat provincial. Nous avons vu que les footballeurs n'hésitaient pas à se muer en comédiens pour récolter quelques fonds. Cette équipe fut, pourtant, dissoute dans la première moitié des années 1930, à la suite d'une défaite encourue face à Aisne, semble-t-il (23).

Au cours de la seconde guerre mondiale, quelques matches furent organisés entre ces formations de Ville et de My, dont les bénéficiaires étaient destinés au « colis du soldat ». Mais le nouveau départ du club se situe le 13 septembre 1945, lorsque l'Union Belge lui attribua le numéro de matricule 4317 (24). D'après les archives du Comité Provincial, son terrain se trouvait alors le long de la route de Liège (25). Après deux années chez les débutants, l'équipe disputa son premier championnat en division III régionale en 1948-1949. Trois saisons en demi-teinte furent suivies par une campagne victorieuse, en 1952. Les vert et mauve (26) allaient rester six ans en division II régionale, obtenant leur meilleur classement en 1955 (sixième). Néanmoins, au terme de la saison 1957-1958, ils ne purent éviter la relégation. Quatre ans plus tard, cependant, en 1962, les rouge et blanc (27) retrouvèrent la deuxième régionale. À cette occasion, une collecte effectuée dans la commune par les dirigeants rapporta 11.500 francs (28). De toute évidence, le club se voulait ambitieux (cela se confirmera quelques années plus tard) et la population locale le soutenait. L'administration communale ne resta, d'ailleurs, jamais à la traîne dans ce domaine. En 1952, déjà, lors de la première accession du club en division II, elle lui avait alloué un subside de 5.000 francs (29). Par la suite (en 1956), cette subvention sera portée à 7.000 francs (30).

La première saison en division II s'avéra difficile et se solda par une modeste treizième place. Grâce à quelques transferts (31), les résultats allaient, cependant, être bien meilleurs et, en 1966, au terme d'un passionnant coude-à-coude avec le R.C. Mormont, My se voyait ouvrir les portes de la division I provinciale, pour la première fois de son histoire. L'événement fut fêté comme il se devait. Joueurs et dirigeants furent même reçus par les autorités communales (32). Cette situation suscita peut-être une ambition démesurée chez quelques responsables du club. De nombreux joueurs furent achetés, notamment à Tilleur et à Seraing. En outre, un certain Carisio, de Tilleur, fut engagé comme joueur-entraîneur. Seuls un ou deux éléments originaires de la

localité furent alignés régulièrement à cette époque (33).

En dépit de cela, l'équipe, qui évoluait sur un terrain appartenant à M. Delmotte (34), situé à 200 mètres du château de Ville, rencontra quelques difficultés en première provinciale. En premier lieu, la longueur des déplacements (plusieurs dépassaient les 200 kilomètres, aller-retour) occasionna de lourdes dépenses au club. D'autre part, malgré ses renforts étrangers, l'Union Football Club éprouva souvent bien du mal à résister à des adversaires de qualité. Après deux saisons courageuses, les rouge et blanc ne purent éviter la dernière place, en 1969. Pour l'U.F.C. My-Ville, la belle aventure prenait fin et les années noires commençaient. Aucun transfert ne fut reconduit et les jeunes du cru furent appelés à les remplacer (35). Ceux-ci ne purent, dans un premier temps, éviter la relégation en division III ; en outre, l'année suivante (en 1971), ils terminèrent encore dernier de leur série.

Jusqu'en 1976, le club occupa les dernières places en division III. Il toucha même le fond en 1976-1977, restant inactif pendant toute la saison (36). Lorsqu'il renoua avec la compétition, en 1977, l'U.F.C. My-Ville se vit confronté à divers problèmes. Sa commune étant rattachée à la province de Liège, l'équipe dut évoluer dans le championnat provincial liégeois. Cependant, le propriétaire du terrain, M. Delmotte, s'opposait désormais à la pratique du football sur ses terres. Aussi, pendant une année, les rouge et blanc utilisèrent les installations du F.C. Xhoris, à 4 kilomètres de My. En 1978, le club réintégra le village : depuis lors, en effet, il loue un terrain appartenant au C.P.A.S. de Bruxelles. Mais les résultats, en quatrième régionale liégeoise (37), ne sont guère encourageants (38).

Durant cette période d'après-guerre, deux figures dominèrent essentiellement le football à My : Georges Bougard (39) et Jean Gillard (40). Pendant plus d'un quart de siècle, ils dirigèrent le club, respectivement comme président et secrétaire (41).

Signalons encore, pour terminer sur une note réjouissante, que les cadets (en 1971) et les scolaires (en 1972) de My remportèrent le titre dans leurs séries. Mieux, en 1972, les scolaires remportèrent le titre provincial, au détriment de la Jeunesse Arlonaise (42). Cette performance laissait présager un avenir meilleur pour le club. Cependant, nous devons préciser que plusieurs éléments de cette équipe appartenaient à des clubs voisins. En outre, quelques années plus tard, les meilleurs joueurs de My furent vendus, principalement à l'U.S. Ferrières, le club en vue de la région, à l'époque (43).

(1) Mort en 1935, l'abbé Doneux fut curé de My jusqu'en 1908.

(2) A.E.N., Enquête de 1905 réalisée par Mgr Heylen ...

(3) D'après un programme de concert conservé par M. Fournaise, de My.

(4) L'abbé Beringer fut curé de My de 1908 à 1919. Il mourut en 1947.

(5) D'après un programme conservé par M. Fournaise.

- (6) Conservé par M. Fournaise.
- (7) D'après M. Fournaise.
- (8) Ce programme se trouve également chez M. Fournaise.
- (9) MM. Daniel Fournaise, Raymond Grignet et Georges Bédeur.
- (10) D'après M. Georges Bédeur.
- (11) Journalier, né à Filot (à 2 km de My) en 1883. Mort en 1960.
- (12) Né à Ville en 1899, il fut instituteur à Filot. Mort à Ferrières en 1957.
- (13) Cette salle pouvait contenir 300 personnes.
- (14) Elle avait cessé toute activité au début de la guerre.
- (15) D'après M. Georges Bédeur.
- (16) En allait-il de même avant 1940 ?
- (17) Économe, né à Verlaine en 1914. Il fut également metteur en scène dans son village natal. En 1955, il partit pour Nessonvaux (près de Liège), où il fonda une société dramatique.
- (18) A.O. du 17 mars 1951, 7^e année, n° 11, p. 2.
- (19) A.O. du 28 novembre 1952, 8^e année. n° 46, p. 2.
- (20) Employé R.T.T., né à Ville en 1917.
- (21) D'après M. Georges Bédeur.
- (22) D'après M. Daniel Fournaise.
- (23) Certains joueurs supportèrent mal la défaite (d'après M. Fournaise).
- (24) U.R.B.S.F.A., Liste de tous les clubs ayant été affiliés à l'Union Belge.
- (25) Arlon, C.P., Calendrier officiel ... de la saison 1946-1947.
- (26) Le club gardera ces couleurs durant une dizaine d'années.
- (27) Ce sont les couleurs du club depuis la fin des années cinquante.
- (28) Voir A.O. du 24 août 1962, 16^e année, n° 33, p. 4.
- (29) My, C.C., Registre aux délibérations du 4 août 1951 au 29 juin 1955, séance du 6 décembre 1952.
- (30) My, C.C., Registre aux délibérations du 25 juillet 1955 au 10 décembre 1958, séance du 1^{er} août 1956.
- (31) M. Philippe, le secrétaire actuel, nous a affirmé que les joueurs ignoraient d'où venait l'argent à l'époque. Aucun d'entre eux ne connaissait l'état des finances.
- (32) My, C.C., Registre aux délibérations du 31 janvier 1964 au 21 avril 1967, séance du 21 avril 1967.
- (33) M. Philippe était de ceux-là.
- (34) Le club en jouissait gratuitement.
- (35) D'après le témoignage de M. Philippe.
- (36) Les mauvais résultats ajoutés à l'annonce d'un prochain changement de province contribuèrent à désorganiser le club.
- (37) En raison d'un plus grand nombre de clubs, la province de Liège compte quatre divisions de football, pour trois au Luxembourg.
- (38) L'équipe termine régulièrement dans les deux ou trois derniers du classement.
- (39) Plafonneur, né à Heyd en 1909.
- (40) Cultivateur, né à My en 1908.
- (41) D'après le témoignage de M. Philippe.
- (42) Arlon, C.P., Classements finals de toutes les équipes de la province.
- (43) L'U.S. Ferrières, à 3 km de My, évoluait alors en promotion.

SEPTON

L'ancienne commune de Septon se situe entre Durbuy et Borlon. Elle groupe les villages de Septon, Petite-Somme et Palenge. Jusqu'au 25 mai 1900, ces trois villages dépendaient administrativement de Borlon. Pour sa part, Palenge fera partie de la paroisse de Durbuy jusqu'en 1943.

La commune de Septon eut toujours une prédominance agricole. Le paysage y a évolué, au XIX^e et au XX^e siècle, de la même façon qu'à Borlon : des terres incultes furent transformées en terres de culture et en prairies et les cultures ont progressivement été converties en sapinières. Il n'y a pratiquement pas d'emplois en dehors de ce que la terre offre comme possibilités.

Population : 1910 : 466 ; 1923 : 468 ; 1938 : 381 ; 1961 : 308 ; 1976 : 325.

LA GATINE

Avant 1960, l'activité théâtrale était pour le moins sporadique dans la commune de Septon. Quelques documents, parfois appuyés de témoignages oraux, nous permettent, en tout cas, de le penser.

D'après les archives de La Concorde, de Tohogne, un cercle dramatique existait déjà à Septon en 1919.

« La Société Septonnaise ayant fait la demande au Président pour venir donner un concert dans notre local dans le courant du mois d'août 1919, la commission, après avoir examiné et discuté la chose, m'a chargé de faire connaître à cette société que les statuts de notre règlement n'admettent pas d'autres sociétés dramatiques dans son local » (1).

Les anciens de la commune ne se souviennent pourtant pas de cette troupe dont l'existence fut sans doute éphémère.

Douze ans plus tard, en juin 1931, L'Avenir du Luxembourg se faisait l'écho d'une soirée dramatique et musicale présentée par l'Action Catholique de la Jeunesse Belge Féminine (2) en la maison des œuvres (3), à Palenge. Les jeunes filles y interprétèrent « ... un magnifique drame en 3 actes (...) [et] (...) une ravissante comédie enlevée avec brio ... » (4). L'article mentionnait encore le nom de la « dévouée directrice », Mlle Ninane (5). Interrogées à ce sujet, d'anciennes actrices (6) se souviennent encore de cette période d'avant-guerre durant laquelle elles présentèrent, notamment, La chaumière bretonne, Les nièces de Mademoiselle Virginie, ou encore le célèbre vaudeville d'Eugène Labiche, Le voyage de Monsieur Perrichon. Mais, avant la guerre déjà, ce cercle avait été dissout.

Après 1945, quelques troupes étrangères (7) se produiront à Palenge, dans une salle appartenant à la famille Lardot. Il faudra pourtant patienter jusqu'à la fin de l'année 1960 pour voir naître un cercle dramatique dans la localité. L'idée en revient à trois amis : Paul Raes (8), Antoine Lincé (9) et André Lardot (10). Ils firent appel à tous les amateurs de théâtre du village. Entourés de

quelques anciens, près de quarante jeunes répondirent présents au rendez-vous fixé au café Lardot, tous volontaires pour faire partie de la future société.

Un règlement fut rédigé et un comité constitué. Les postes principaux furent confiés à Joseph Lardot (11), propriétaire de la salle (président), Lucien Antoine (12) (vice-président), Paul Raes (secrétaire) et Léon Demblon (13) (trésorier). Onze commissaires complétaient cette équipe (14). C'est ainsi que fut fondée la société dramatique de Palenge, à la date officielle du 1^{er} janvier 1961 (15). Restait à lui donner un nom. À cette époque, un banquier domicilié à Monaco, M. Julien Gillot, possédait une seconde résidence à Palenge. Cette villa s'appelait « La Gatine ». Sans demander l'avis de l'intéressé, quelques sociétaires jugèrent bon d'adopter ce nom pour la nouvelle troupe. Mieux, ils choisirent M. Gillot, à son insu, comme président d'honneur. De la sorte, ils espéraient bénéficier de l'un ou l'autre don de la part du banquier monégasque. Cette décision fut approuvée à l'unanimité (16).

Dès lors, un seul problème se posait encore pour La Gatine. En effet, personne, dans le village, ne se sentait capable de diriger la mise en scène des œuvres théâtrales. Aussi fit-on appel à l'instituteur de Septon, Georges Demarche (17). Bien que dénué d'expérience en la matière, il se fit un plaisir de répondre favorablement à cette demande.

Un spectacle, en français, fut présenté quelques mois plus tard. Il s'agissait d'une pièce de Paul Depas, Le berceau. Le succès rencontré incita la troupe à poursuivre dans la même voie et une nouvelle création de Paul Depas, Le vieux mendiant, fut mise en scène (18). La Gatine était lancée. L'année suivante, les membres optèrent pour le théâtre dialectal. Depuis lors, en dépit d'une longue interruption (de 1974 à 1985), ils ne l'ont plus abandonné.

En 1964, le comité fut quelque peu remanié. Si Lucien Antoine et Paul Raes étaient toujours fidèles au poste, le nouveau président s'appelait désormais Roger Mailleux (19), tandis qu'Élisa Lardot (20) gérait les finances de la société. En outre, La Gatine se choisit un nouveau président d'honneur en la personne d'Édouard Seret (21), une figure marquante du théâtre dialectal dans la région (22).

C'est d'ailleurs sur les conseils de ce dernier que la troupe signa sa première affiliation à la Fédération Wallonne Littéraire et Dramatique du Luxembourg Belge. Elle profita alors du précieux concours de deux instructeurs, Jenny d'Inverno (23) et Jean Targé (24). Madame Lardot, actuelle présidente de La Gatine, ne manqua d'ailleurs pas de nous rappeler un extrait du rapport de Jean Targé à propos de la troupe :

« La diction, la mimique, les gestes, les attitudes et les déplacements ont été travaillés avec une patience, une volonté et un courage surprenant par toute l'équipe que forment les éléments de Palenge. Je me suis fait un réel plaisir de collaborer avec cette société qui, à ma connaissance, est en passe de devenir

une des meilleures du Luxembourg » (25).

De 1964 à 1968, La Gatine participa régulièrement au Tournoi Provincial d'Art Dramatique, où elle se distingua souvent.

En 1969, un premier coup dur allait malheureusement ébranler la petite troupe. Ne répondant plus aux normes de sécurité, la salle Lardot fut abandonnée – à regret – par les acteurs. Un spectacle fut bien présenté l'année suivante dans la salle paroissiale, mais son exigüité ne permettait guère la pratique de l'art théâtral dans des conditions décentes (26). La Gatine n'en poursuivit pas moins ses activités, présentant plusieurs spectacles dans les localités voisines ou plus éloignées, telles que Hotton, Aisne, Somme-Leuze, Limerlé, Wéris, Hodister ou encore Grand-Halleux (27).

Quelques années plus tard, survint un second contretemps. En 1973, après treize ans de « bons et loyaux services », Georges Demarche décéda subitement. Sans y être préparée, la troupe se voyait ainsi privée de son metteur en scène. Un nouveau comité, présidé par Édouard Seret, tenta bien de maintenir la société à flots. Quelques spectacles furent encore présentés sous la direction de l'ancien président, Roger Mailleux. Cependant, l'absence de local conjuguée à des difficultés croissantes de recrutement eurent bientôt raison des activités dramatiques de la société (28).

La Gatine ne fut pourtant jamais dissoute. Mieux, en 1985, Élisabeth Lardot réunit les rescapés du dernier comité : Aimé Boclinville (29), Fernand Bonjean (30), Gustave Démarche (31) et Joseph Laixhay (32). Toujours privés de local, ils décidèrent néanmoins de relancer la troupe sous la présidence de Mme Lardot. Une quinzaine de jeunes furent recrutés, non seulement à Palenge, mais aussi à Borlon. Et en décembre 1985, avec Élisabeth Lardot et Joseph Laixhay pour metteurs en scène, La Gatine présenta deux pièces wallonnes au Cercle Saint-Louis, à Borlon. Le succès total incita les responsables à préparer un nouveau spectacle pour fin 1986.

PALENGE FOOTBALL CLUB

De mémoire d'homme, le football était déjà pratiqué à Palenge avant 1914. Une équipe locale, qui n'avait rien d'officiel, évoluait sur un terrain situé au lieu-dit « Nairou ». La grande guerre interrompit, toutefois, son activité. Une formation fut reconstituée vers 1920. Pendant plus de dix ans, ses joueurs se produisirent lors de rencontres amicales, uniquement (33).

En 1932, les responsables du club, dirigés par Jean Jadot (34), optèrent pour une affiliation à l'Union Belge. La première apparition de Palenge F.C. dans une compétition officielle remonte à la même époque : les bleu et blanc (35) prirent part au championnat 1932-1933 réservé aux débutants. Dans un premier temps, ils éprouvèrent quelques difficultés face à des équipes comme La Roche, Champlon ou Aisne F.C. (36). Ils ne cessèrent, pourtant, de progresser, terminant quatrième en 1934 et deuxième en 1935. C'était l'époque

des Leboutte, Seret, Verlaine, Renard, Van Asbroeck, Jadot, Antoine, Mahy, etc. (37). Ils évoluaient alors sur un terrain situé à l'entrée du village, en venant de Tohogne. Le comte d'Ursel, de Durbuy, le leur céda¹ gratuitement (38).

En juillet 1935 cependant, en dépit de ces résultats encourageants, Palenge se retira de la compétition, faute de joueurs. En effet, l'équipe alignait quelques éléments de Durbuy et de Barvaux et, lorsque ces deux localités eurent leur propre formation (39), la plupart des joueurs durbuysiens et barvau-tois de Palenge quittèrent le club pour défendre les couleurs de leurs villages (40).

Dès lors, les supporters de Palenge devront patienter une dizaine d'années pour voir leur équipe favorite participer à un nouveau championnat pour débutants, en 1945-1946. De fait, après la guerre, des jeunes gens en nombre suffisant avait pu être rassemblés sous la présidence de Louis Kaye (41) et le club s'était inscrit à l'Union Belge le 20 juillet 1945 (matricule 4259) (42). Les résultats ne se firent guère attendre, puisque Palenge termina en première position. Les Gérard, Seret, Coulée, Dubuisson, Dujardin, Raes, Thonnard, Leboutte, Lincé, etc., disposaient gratuitement d'un terrain situé près de l'école du village et appartenant à M. Pétry, un cultivateur local (43).

Bien vite, pourtant, de nouvelles difficultés de recrutement obligèrent le secrétaire du club, Alfred Franco (44), à déclarer forfait pour la saison suivante. Une équipe put encore être alignée en 1947-1948 : elle se classa sixième chez les débutants, mais ce fut là le dernier résultat officiel de Palenge F.C. Plusieurs joueurs se marièrent et abandonnèrent la compétition (45). À l'Union Belge, le club démissionna le 2 décembre 1949 (46). Bien plus tard, au début des années 1970, l'une ou l'autre prairie de Palenge sera encore utilisée pour la pratique du football, mais par les joueurs de l'E.S. Durbuy, uniquement (47).

UNION SPORTIVE PETITE-SOMME

Le cas de cette société pose problème. Officiellement, le club s'affilia à l'Union Belge le 2 septembre 1939 (matricule 2839) (48), après un avis favorable du Comité Provincial pour son admission comme débutant (49). Il démissionna 17 ans plus tard, le 7 septembre 1956 (50). Or, toutes les personnes interrogées à ce sujet sont formelles : il n'y eut jamais de club de football à Petite-Somme. Quelques personnes envisagèrent probablement de constituer cette société, mais la mobilisation et la guerre empêchèrent sans doute la concrétisation de leur projet. Cependant, la reconnaissance officielle de ce club par l'Union Belge pendant 17 ans est surprenante, dans la mesure où il ne fut jamais actif.

(1) Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions de la commission : 1914-1952, réunion du 27 juillet 1919, chez M. Norbert Théate, à Tohogne.

(2) Nous ignorons s'il s'agit de l'A.C.J.B.F. de Palenge, uniquement, ou des jeunes filles du doyenné.

(3) Il s'agit de la petite salle paroissiale de Palenge, qui existe toujours actuellement sous le nom « Le Bambou ».

(4) A.L. du 20 juin 1931, 34^e année, p. 1.

(5) Nous n'avons pas pu identifier ce personnage.

(6) Parmi ces actrices, on trouvait notamment Lucie Seret, Louise Leboutte, Constance Havet et Gilberte Leboutte, nées entre 1912 et 1921.

(7) Les cercles dramatiques de Hamoir et de Herstal figurent au nombre de celles-ci.

(8) Maçon, né à Borlon en 1888.

(9) Menuisier, né à Borlon en 1921.

(10) Menuisier, né en 1934.

(11) Maçon, né à Borlon à 1909. Il arriva à Palenge en 1935. Il est le père d'André Lardot, dont nous venons de parler.

(12) Transporteur, né à Septon en 1910.

(13) Garagiste, né à Septon, en 1922. Il partit pour le Congo en 1965.

(14) D'après les archives de La Gatine, chez Mme Éliisa Lardot, à Palenge.

(15) Voir le règlement de La Gatine, chez Mme Éliisa Lardot, à Palenge.

(16) D'après Mme Lardot.

(17) Né en 1924 à Septon, il mourut en 1973.

(18) D'après les archives de La Gatine, chez Mme Éliisa Lardot, à Palenge.

(19) Né à Heure (près de Marche) en 1922.

(20) Éliisa Lardot-Septon est née à Ocquier (à 7 km de Palenge, en province de Liège). Elle est l'épouse d'un des fondateurs de la société, André Lardot, et habite Palenge depuis 1957. Elle est administratrice de la F.W.L.D.L.B. et secrétaire de la Commission Théâtre de la même Fédération. Ancienne actrice de La Gatine, elle en fut la trésorière pendant plus de 20 ans (1964-1985) et en est aujourd'hui la présidente.

(21) Nous reparlerons de cet homme dans les pages consacrées à la F.W.L.D.L.B., dont il fut président.

(22) D'après les archives de La Gatine, chez Mme Lardot, à Palenge.

(23) Assistante sociale née à Liège en 1926. Elle est l'auteur de nombreux poèmes wallons. Pour le théâtre, non contente de s'illustrer par de remarquables talents de comédienne, elle adapta notamment Antigone, d'après Sophocle. Pendant plusieurs années, elle conseilla techniquement les cercles dramatiques de la province de Luxembourg. Jenny D'Inverno fait incontestablement partie des grands défenseurs du théâtre dialectal.

(24) Né à Liège en 1921. Comédien et metteur en scène, il est diplômé des cours provinciaux d'art dramatique. Pendant 15 ans, il fit partie de la troupe de la R.T.B. Comme metteur en scène, il remporta deux fois la Coupe du Roi Albert et une Coupe Provinciale. Durant une quinzaine d'années, il fut aussi conseiller technique des cercles dramatiques pour la province de Luxembourg. Jean Targé est également l'auteur de huit pièces dialectales.

(25) C. Robinet, 1959-1979. Vingtième anniversaire ..., p. 22.

(26) La salle paroissiale ne permettait même pas d'accueillir une centaine de personnes, tandis que 200 spectateurs trouvaient place aisément dans la salle Lardot.

(27) D'après les archives de La Gatine, chez Mme Lardot.

(28) D'après les archives de La Gatine, chez Mme Lardot.

(29) Ouvrier d'usine, né à Houmart en 1926, à Palenge depuis 1949.

(30) Cultivateur, né à Wéris en 1925.

(31) Garde champêtre, né à Septon en 1923.

- (32) Né à Septon en 1948.
- (33) D'après le témoignage oral de M. Omer Leboutte, ancien joueur de Palenge F.C., né en 1907.
- (34) Nous ne possédons aucun renseignement concernant ce personnage.
- (35) Le club conserva toujours ces mêmes couleurs.
- (36) Voir les résultats des matches, dans A.L., des mois de septembre, octobre et novembre 1932.
- (37) Voir différents comptes rendus des matches disputés par Palenge F.C. dans A.L. de ces années-là.
- (38) D'après M. Omer Leboutte.
- (39) D'E.S. Durbuy fut créée en 1933 et le S.C. Barvaux en 1935. Les joueurs barvautois évoluant à Palenge avaient refusé de faire partie de l'équipe socialiste de l'Excelsior F.C. Barvaux.
- (40) D'après M. Omer Leboutte.
- (41) Cultivateur, né à Borlon en 1897.
- (42) U.R.F.S.F.A., Liste de tous les clubs ayant été affiliés à l'Union Belge...
- (43) D'après le témoignage oral de M. Fernand Dujardin (né en 1925), ancien joueur de Palenge et actuel dirigeant de l'E.S. Durbuy.
- (44) Chauffeur, né à Maffe (à 10 km de Palenge, en province de Namur) en 1910. Il arriva à Palenge en 1937, en provenance de Bois-Borsu (à 10 km de Palenge, en province de Liège).
- (45) D'après M. Fernand Dujardin.
- (46) U.R.B.S.F.A., Liste de tous les clubs ayant été affiliés à l'Union Belge...
- (47) Voir l'historique de l'E.S. Durbuy.
- (48) U.R.B.S.F.A., Liste de tous les clubs ayant été affiliés à l'Union Belge...
- (49) Arlon, C.P., Procès-verbaux des assemblées générales : 1922-1985, juillet 1939.
- (50) U.R.B.S.F.A., Liste de tous les clubs ayant été affiliés à l'Union Belge...

TOHOGNE

Le village de Tohogne est situé au centre d'un massif fertile presque entièrement contourné par deux cours d'eau : l'Ourthe et le Néblon.

Cette ancienne commune est composée de Verlaine, Hinonsart, Hermanne, La Bourlotte, Warre, Longueville, Coquaimont, Tohogne, La Haisse, Grand-Houmart et Petit-Houmart.

Son évolution économique ne diffère guère de celle d'autres villages du canton de Durbuy. Le défrichage des terres incultes, au XIX^e, favorisa le développement de l'agriculture. Au début du siècle, plus de la moitié de la population active s'y adonnait encore. Mais, au cours du XX^e siècle, la régression des terres de culture provoqua le développement des bois et des prairies. Et début 1900, la création d'une laiterie à Tohogne ne fut pas sans influence sur le comportement de bon nombre d'éleveurs de bétail.

Population : 1910 : 1.430 ; 1923 : 1.434 ; 1938 : 1.419 ; 1961 : 1.166 ; 1976 : 916.

L'ENCOURAGEMENT

En 1882, quelques jeunes gens de Tohogne décidèrent de former une société d'harmonie. Ils choisirent pour appellation : L'Encouragement. La direction musicale fut assurée par Napoléon Théate (1), de Barvaux.

Dès le début, leur entreprise fut encouragée par le secrétaire communal, Émile Bontemps (2). À sa demande, un comité fut constitué comme suit :

- président : Émile Lecrenier (3) ;
- secrétaire : Auguste Dumont (4) ;
- trésorier : Eugène Lecrenier (5).
- Émile Bontemps accepta la présidence d'honneur.

L'harmonie comptait alors une bonne vingtaine de musiciens : la plupart habitaient Tohogne, les autres demeurant à Warre. À l'occasion, quelques musiciens barvautois prêtaient également leur concours (6).

Cette société, à la fois musicale et dramatique, ne comptait que des membres masculins. La salle située au-dessus de la forge d'Honoré Théate (7) fut choisie pour local (8). C'est là qu'eurent lieu les premières répétitions et les premiers concerts.

En guise d'inauguration, les membres présentèrent une petite comédie wallonne, Toutou l'macrale. Quelques morceaux joués par l'harmonie et quelques chants vinrent compléter le programme de la soirée.

L'aspect de la salle, qui servait d'entrepôt pour la forge, n'était certes pas des plus accueillants : « ... murs en pierres brutes, à part cela bien propre après avoir enlevé les toiles d'araignées et autres ... » (9). Les bancs et les chaises faisant défaut, tous les spectateurs devaient rester debout. Quant au prix d'entrée, il était fixé à 25 centimes.

En 1886, à l'intervention d'Émile Bontemps, la société obtint l'école des garçons pour répétitions et concerts. Ce transfert assura dès lors aux spectateurs un minimum de confort, puisque ce local était pourvu de bancs (10).

Un subside provincial de 40 francs fut alloué à L'Encouragement pour la première fois en 1887. L'année suivante, il fut porté à 60 francs mais, dès 1888, la société mit fin à ses activités pour une raison que nous ignorons (11). Le gouvernement provincial réservera encore 50 et 40 francs à la société pour les années 1889 et 1890, mais ces sommes ne furent jamais réclamées (12).

LA CONCORDE

La création d'une société tient parfois à peu de choses. C'est, du moins, ce que laisse penser le récit d'un fondateur de la société chorale et dramatique La Concorde, de Tohogne.

« Il faut bien vous dire qu'en 1899, Tohogne était très peuplé (13). (...) Comme agrément le dimanche, les jeux de billes, de quilles grandes et petites, de cartes mais surtout les farces le soir, c'était le clou de la fête. (...) Bref, un beau dimanche, après une partie de billard dans la forge de M. Honoré Théate, tout un groupe de 15 à 20 jeunes hommes se demandait ce qu'on pourrait bien faire pour s'amuser. Un cri : « Tchantant » ! Cet écho ne tomba pas dans le vide. On entonne quelques airs populaires et si je ne me trompe, ce fut le gros Émile Flagothier (14) ramassant une bague [qui] pris le rôle du directeur. La société était née. » (15)

Huit jours plus tard, lors de la première réunion, 104 inscriptions étaient enregistrées. Émile Bontemps fut élu président d'honneur, tandis que Napoléon Théate accepta une nouvelle fois de prêter son concours aux jeunes de Tohogne comme directeur de la chorale (16).

La première commission était composée de Célestin Ninane (17), président ; Jules Comblin (18), secrétaire ; Constant Ninane (19), trésorier ; Nestor Ninane (20), Achille Lafontaine (21), Théophile Robert (22) et Émile Bair (23), commissaires (24).

Les premières répétitions eurent lieu à la maison communale. Six mois plus tard, la salle de l'école des filles (25) fut mise à la disposition de La Concorde et un premier concert dramatique et choral fut présenté dans une salle archi-comble (26).

Émile Bontemps mourut le 20 février 1906. La Concorde toute entière le conduisit à sa dernière demeure. Sa mort occasionna beaucoup d'embarras à la société. Les membres furent désorientés durant quelques mois. Finalement, M. Poncin (27), d'Anthines, remplaça Napoléon Théate à la direction chorale. Pour la présidence d'honneur, le comité fit appel au gendre de M. Bontemps, M. Kinet (28), « ... homme très intelligent, ayant fait de bonnes études et déjà bien noté dans le village (29). Il eut tôt fait de persuader les membres de la commission de la nécessité d'aménager la salle (30).

» Tout le village se dévoua et, quelques mois plus tard, La Concorde possédait une « ... scène moderne de 9 m de large sur 6 m 50 de profondeur (unique, des lieux [sic], à la ronde). » (31)

En 1911, à la mort de sa jeune épouse, M. Kinet abandonna son poste. Il fut remplacé par Stanislas Lejeune (32) mais, après une année, des divergences de vues avec la jeunesse provoquèrent la démission de ce dernier. La société se retrouvait donc sans président d'honneur.

À la même époque, la commission se composait des membres suivants :

– président : Honoré Théate (33) ;

– vice-président : Jean Lecrenier (34) ;

– secrétaire : Joseph Collin (35) ;

– trésorier : Henri Gilles (36) ;

– commissaires : Alphonse Ninane (37), François Ninane (38), Auguste Godinache (39) et Antoine Lafontaine (40).

En 1912, Napoléon Théate reprit la direction de la chorale. L'année suivante, cependant, un musicien d'Ouffet, A. Vienne (41), la transforma en harmonie.

Le 12 avril 1914, après de longs mois d'étude, elle fit sa première apparition sur scène, sous la direction de Jean Vienne (42), le fils de son créateur. Le programme comportait un pas redoublé composé par A. Vienne lui-même, un morceau intitulé En Avant et Blanchette, une valse d'une grande simplicité. Suivait alors un drame français en quatre actes, Le Reliquaire de l'Enfant Adoptif, de S. Dubois (43).

La première guerre mondiale brisa malheureusement cet élan prometteur, la salle étant même détériorée par les troupes ennemies (44).

Dès janvier 1919 pourtant, les acteurs remontaient sur les planches. Le français, jugé plus intéressant pour la jeunesse, était alors préféré au wallon.

En 1920, des difficultés financières incitèrent la commission à inviter les jeunes filles à se mêler à la troupe, malgré l'avis défavorable du curé de la paroisse (45). Les concerts étaient sans doute jugés plus attrayants lorsque la gent féminine s'y produisait.

Le 8 mai 1921, une nouvelle section fut créée au sein de La Concorde.

« Ayant à cœur de divertir la jeunesse, la commission a décidé de former une société de football sous la présidence d'honneur de M. Joseph Mercial (46). Quiconque ne fait pas partie de la société « La Concorde » ne peut être membre de l'équipe de football. Après chaque match, le ballon devra être remis au capitaine. La société se charge de fournir le matériel nécessaire à ce sport et qui restera la propriété de la société. Tout argent perçu le jour d'un match sera versé dans la caisse de la société. » (47)

L'année suivante, la société retrouva enfin un président d'honneur en la personne d'Octave Collet (48). Tohogne était alors devenu un des hauts lieux

de la vie théâtrale de la région. « Il est prouvé qu'en ce temps, les gens se déplaçaient 2 à 3 heures à la ronde pour venir applaudir les bons amateurs de Tohogne. » (49)

En 1925, l'instituteur local, M. Schonne (50), succéda à Jean Vilenne. Bien que n'étant pas grand musicien, il se dévoua sans compter pour La Concorde (51).

En 1929, il céda sa place à Gilbert Ninane (52), qui avait suivi des cours de musique à Malines (53).

Les nouvelles créations théâtrales de l'auteur hutois, Paul Depas, furent alors mises à l'honneur plus souvent qu'à leur tour. Ses œuvres, basées sur l'évolution nouvelle, firent sensation à l'époque. La mise en scène des pièces fut toujours assurée par des anciens de la société : Joseph Collin, Lucien Dumont (54), Zéphirin Borremans (55) et Christophe Théate (56) notamment.

Malgré des difficultés inhérentes à toute société, La Concorde regroupait encore 65 membres en 1938 (57). La guerre 40-45 tempéra bien son ardeur mais, dès 1946, plus de 50 membres étaient à nouveau inscrits (58).

Contrairement à la plupart des harmonies voisines, celle de Tohogne ne se produisit pas régulièrement à l'extérieur pour remplir ses caisses. Dirigée par M. Auvens (59), elle se contentait de participer gratuitement aux festivités des petits villages voisins (60).

Pourtant, en 1949, sous la direction de Joseph Legrand (61), elle participa avec brio au Festival de Florenville (62). Elle se classe première en troisième division. L'éclat de cette performance rejaillit sur tout le village.

L'année suivante, elle se classa deuxième au Festival de Saint-Hubert, dans la même division (63).

Mais le déclin de la société sera bientôt évident. Un article anonyme paru dans L'Avenir du Luxembourg le prouve :

« Tohogne

» À propos de la société musicale

» Notre village est très fier de son harmonie. La preuve ? Lorsque, l'an dernier, nos sympathiques musiciens se déplacèrent à Saint-Hubert, en vue d'y disputer le concours musical du Luxembourg, de nombreux supporters les accompagnèrent.

» Mais, hélas ! peut-on vivre sur ses lauriers. Certes non. Malheureusement on a trop tendance à l'oublier.

» Cela ne tourne pas rond, disent les uns ; le comité devrait être renouvelé, suggèrent les autres. Cependant un fait reste acquis : depuis bientôt trois mois, la dramatique fait grève et les musiciens, eux-mêmes, sont moins assidus aux répétitions, le samedi.

» Ne serait-il pas grand temps de donner un bon coup de fouet au comité

et de mettre bientôt un nouveau spectacle sur pied ?

» Simple suggestion ! » (64)

En 1956, Christophe Théate, alors secrétaire de la société, abondait dans le même sens.

« Encore un feu de paille : discussion sans fin, sur 36 sujets sans fondements. Pauvre vieille Concorde, où vas-tu ? Toi qui étais si jalouse de tes enfants. Nous avons déjà passé des crises sérieuses, oui, je le reconnais mais toujours surgissait des ruines un élément pour réparer la brèche et reprendre la route ensoleillée. Tandis qu’aujourd’hui, la commission arrête son programme, trois jours après on fait tout le contraire, sans que ceux-ci en soient mis au courant. C’est une vraie république. À quand l’ordre et la discipline. » (65)

Dès cette époque, en effet, les répétitions tant théâtrales qu’instrumentales seront de moins en moins suivies. Et pour corser le tout, un incendie viendra ravager la salle en 1961 (66).

Mais il en fallait plus pour décourager les plus dévoués des membres. Une salle plus spacieuse et plus accueillante encore fut aussitôt reconstruite par la société, au même endroit (67).

Toutefois, en dépit de l’obstination de Christophe Théate et de Georges Soyeur (68) pour le maintien des activités musicales et théâtrales, les derniers feux se précisèrent bientôt. De plus en plus souvent, l’enthousiasme et la participation de la jeunesse firent défaut (69). La section dramatique présenta son dernier spectacle à la fin de l’année 1966. À cette époque, déjà, l’harmonie vivait ses dernières heures. Jusqu’à l’aube des années septante, quelques musiciens assidus continuèrent à égayer diverses manifestations. Mais la fin était inéluctable et l’harmonie se tut à son tour (70).

Tohogne venait de tourner une de ses plus belles pages...

ESPERANCE TOHOGNE FOOTBALL CLUB

Le football était déjà pratiqué à Tohogne avant la première guerre mondiale. Interrogé à ce sujet, M. Lucien Jacquet (71) se souvient que son oncle jouait avec l’équipe de Tohogne contre la formation de Warre.

Un deuxième témoignage, écrit, celui-là, nous vient des archives de La Concorde. En mai 1921, les responsables de cette société décidèrent de constituer une équipe pour « ... divertir la jeunesse ... » (72). Seuls les membres de La Concorde étaient autorisés à défendre les couleurs de cette formation. Sous la présidence de Joseph Mercial (73), les joueurs évoluaient dans une prairie située route de Hamoir et appartenant à Octave Collet (74). Nous ne possédons pas d’autres informations concernant cette société. Cependant, il est possible qu’elle soit liée à la création de l’Espérance Tohogne Football Club. Sans nous permettre de l’affirmer avec certitude, deux éléments nous poussent à le croire.

D'une part, la prairie d'Octave Collet servit également de terrain à l'Espérance. D'autre part, parmi les fondateurs de ce club, nous trouvons Zéphirin Borremans (75), Lucien Dumont (76) et Théophile Marthoz (77) ; or, tous trois furent membres de la commission de La Concorde durant plusieurs années (78). M. Jacquet ne put confirmer notre hypothèse, n'ayant pas connu, semble-t-il, l'équipe de La Concorde (79).

Toujours est-il que l'Espérance Tohogne F.C. fut constituée en 1930 (80). Trois présidents allaient se succéder au cours de sa brève existence : Nicolas Lafontaine (81), Jules Maréchal (82) et Théophile Marthoz (83). Dans un premier temps, les joueurs se produisirent en matches amicaux, uniquement. Mais, en 1933, ses dirigeants optèrent pour une affiliation à l'Union Belge ; ce fut chose faite le 4 juillet de la même année (84).

La première saison en championnat officiel (1933-1934) allait dépasser toutes les espérances, puisque les jaune et vert remportèrent le titre dans la catégorie des débutants, après un duel épique avec la Jeunesse Bomaloise (85). Parmi les principaux joueurs, figuraient les frères Jacquet (Edgard et Lucien), Marcel Mouchette et Lucien Dumont, notamment (86). Chaque lundi, le comité se réunissait chez Jacquet (Edgard était capitaine de l'équipe) pour composer la sélection du match suivant (87).

En 1934-1935, le club accéda à la division II régionale. Il s'y comporta honorablement, sans plus, terminant à mi-classement. Après une nouvelle saison (1935-1936), l'Espérance allait pourtant se résoudre à abandonner la compétition, trop de joueurs faisant défaut. Selon M. Jacquet, la relève ne fut pas assurée par les jeunes. Finalement, l'Union Belge enregistra la démission du club le 14 décembre 1936 (88). Dès lors, le F.C. Houmart restait la seule équipe active de la commune.

UNION ET PROGRÈS

C'est en 1930, environ, qu'un cercle dramatique vit le jour à Verlaine. Ici aussi, le choix du nom est dû à des circonstances tout à fait fortuites. En effet, en lisant son journal, un des membres fondateurs vit un article concernant une société appelée Union et Progrès. Il en fit part aux autres sociétaires et la même appellation fut adoptée pour la société naissante.

Les acteurs se produisaient alors dans une petite salle appartenant à Louis Lefort (89). Ce local pouvait contenir 150 personnes, tout au plus, si bien que chaque spectacle était présenté à deux reprises : le samedi, puis le dimanche. En 1936 ou 1937, cependant, la troupe locale émigra dans une salle nouvellement construite, propriété de la famille Godenne (90). D'une capacité de 300 places, ce bâtiment se prêtait mieux à la pratique de l'art théâtral. De plus, tout comme la salle « Lefort », ce local était mis gracieusement à la disposition de la société.

Deux présidents se succédèrent durant cette période d'avant-guerre : Joseph

Simon (91) et Désiré Dumont (92). La mise en scène, par contre, fut toujours assurée par la même personne : André Courtois (93). Notons encore que, dès ses débuts, Union et Progrès acceptait les membres féminins, ce qui valut à ses responsables de nombreuses remontrances de la part du curé de la paroisse (94).

La guerre 1940-1945 interrompit les activités de la société. Dès 1946, cependant, la troupe présenta un nouveau spectacle. Pour la direction des acteurs, Camille Huberty (95) avait pris le relais d'André Courtois, tandis que le nouveau président était Joseph Godefroid (96). Durant les six années qui suivirent, Union et Progrès présenta encore huit pièces différentes, toutes en wallon. Quatre opérettes de Paul Depas et Lambert Lemaire figuraient parmi celles-ci.

En 1950, tout en restant acteur, Omer Godenne devint, à son tour, metteur en scène, une fonction qu'il allait également remplir à Ville (L'Écho des Til-leuls) pendant quelques années (97). Il n'eut pourtant guère le loisir de diriger la troupe locale. En 1951, en effet, son père, propriétaire de la salle, quitta le village. Privée de son local, la société mit fin à ses activités.

L'ESPOIR

L'existence de la société dramatique de Houmart, L'Espoir, est due, essentiellement, à la construction d'une salle par Hubert Roland (98), en 1938. Pouvant accueillir 200 à 250 personnes, ce local permettra aux acteurs locaux de s'illustrer durant plus de vingt ans. À l'origine, seuls les membres masculins étaient autorisés à se produire sur scène, à Houmart, ce qui ne manquait pas de plaire à l'abbé Noël (99), curé de la paroisse, comme en témoignait sa présence à chaque spectacle. La figure de proue de la société n'était autre que l'instituteur du village, Jules Mailleux (100), également président du club de football local. Au sein de la troupe, il cumulait les fonctions de président et de metteur en scène. Sous sa direction, les comédiens interprétèrent des œuvres dialectales, uniquement.

Contrairement à la plupart des groupements culturels de la région, L'Espoir poursuivit ses activités au cours de la seconde guerre mondiale. Les recettes réalisées lors de quelques représentations permirent notamment la confection du « colis du soldat ». Cependant, en 1945, quelques acteurs se désistèrent et la société connut une première interruption. Trois ans plus tard, en 1948, un nouveau comité fut constitué. Raymond Sarlet (101) fut sollicité pour assurer la mise en scène des pièces : il occupa cette fonction pendant plus de dix ans (102). La nouvelle troupe, qui acceptait, désormais, les membres féminins, présenta un répertoire où français et wallon se succédaient. Les œuvres dialectales étaient, néanmoins, nettement majoritaires.

En 1959, L'Espoir fut parmi les premiers cercles du canton à s'affilier à la Fédération Wallonne Littéraire et Dramatique du Luxembourg Belge, qui se

restituait (103). Paradoxalement pourtant, la troupe n'allait pas tarder à abandonner la scène, définitivement cette fois. Le mariage et le départ de quelques acteurs lui avaient porté un coup fatal (104).

LES DJOYEUX CAMARÂDES

À Warre, une société dramatique vit le jour au début des années 1930. Fait rarissime pour l'époque, elle était dirigée par une femme, Thérèse Krier, dont nous ne possédons malheureusement aucun renseignement. Dès 1933, cette petite société évolua dans un local aménagé en fonction de l'art dramatique : la salle des « Amis Réunis », construite la même année (105). Nous ne possédons, malheureusement, pas d'autres informations. Après la guerre, Les Djoyeux Camarâdes reprirent leurs activités. Ils présentèrent alors un répertoire exclusivement wallon. Cependant, des difficultés de recrutement ne tardèrent pas à se manifester. La troupe présenta un dernier spectacle en 1953. Depuis lors, elle reste muette. La salle est encore utilisée pour diverses activités locales : concours de « couyon », réunions de 3x20, banquets, ...

FOOTBALL CLUB HCUMART

La première source relative au Football Club Houmart remonte à 1920 et témoigne de la participation du club à un tournoi organisé par la société musicale et dramatique de Tohogne, La Concorde (106). Houmart y était opposé aux équipes de Barvaux, Verlaine et Warre. Malheureusement, aucun renseignement supplémentaire concernant les premières années de la vie du club ne complète cette information. Nous savons, néanmoins, que l'équipe participa durant plusieurs saisons au championnat de la Ligue de l'Ourthe, dont nous avons déjà parlé (107).

Le second document écrit témoignant de l'activité de cette fondation, nous le devons à L'Avenir du Luxembourg (108). Nous y lisons que le club houmartois sollicita et obtint son affiliation à l'Union Belge le 26 novembre 1932. En dépit de cela, il ne participa pourtant jamais au championnat provincial. Ses joueurs préféreraient sans doute se produire dans l'une ou l'autre joute amicale avec les formations voisines. Il est vrai qu'à cette époque, les derbies ne manquaient pas pour Houmart, puisque trois autres localités de la commune (Tohogne, Warre et Verlaine) possédaient également leur équipe.

Un seul nom nous est connu durant cette période d'avant-guerre : celui du président, Jules Mailleux (109).

Après l'interruption des années 1939-1940 (110), le F.C. Houmart obtint une nouvelle affiliation à l'Union Belge, le 13 novembre 1941, sous le matricule 3348 (11). Vingt-trois joueurs furent alors rassemblés pour la circonstance et un comité de sept membres se constitua sous la présidence d'Emile Leroy (112), avec Georges Mathieu (113) comme secrétaire et Lucien Philippart (114) aux finances. Les quatre commissaires étaient Hector Sarlet, Vital Jaa, René Lejeune et Joseph Jadot, tous cultivateurs (115). Le terrain, situé route

de Hermanne, appartenait à un fermier local du nom de Gathy. Le club l'occupait moyennant une somme de 800 francs par an (116). Les joueurs évoluaient alors en mauve et noir (117).

Pour son premier championnat officiel, en 1942-1943, Houmart termina deuxième dans la catégorie des débutants, derrière Bomal F.C. Ces débuts prometteurs n'allaient pourtant pas empêcher le club de rester inactif au cours des trois années suivantes, la guerre ne facilitant guère le recrutement des joueurs.

Après une saison 1946-1947 couronnée par un titre chez les débutants, le F.C. Houmart accéda à la division III régionale. Jusqu'à présent, il ne l'a jamais quittée. Les premières années laissaient pourtant présager un avenir meilleur, avec deux troisièmes places (en 1948 et 1953), une quatrième place (en 1952) et deux cinquièmes places (en 1949 et 1950). C'était l'époque des Sartet, Gathy, Roland, Binet, Rasschaert, etc. (118). La suite allait, toutefois, s'avérer moins brillante au niveau des résultats. L'équipe touchera même le fond en 1964, ne pouvant éviter la seizième et dernière place au classement final.

Depuis lors, sous la houlette de Gilbert Roland (119), le F.C. Houmart a régulièrement occupé la seconde moitié du tableau, si ce n'est en 1974, quand il termina en quatrième position. Il est vrai que ses dirigeants menèrent toujours le club avec sagesse, se refusant à toute dépense excessive pour l'un ou l'autre transfert jugé trop onéreux. Entretemps, quelques modifications furent apportées. Il y eut deux changements de couleurs : le premier en 1957 (jaune et noir) et le second en 1968 (rouge et bleu) (120). Mais, plus important, le club s'installa à Houmart même, sur un terrain joutant le cimetière, propriété, en partie, du conseil de fabrique de l'église locale (121).

En 1985-1986, le club effectua une de ses meilleures saisons depuis longtemps, terminant à un point du champion, Hotton. Les dirigeants récoltaient ainsi les fruits d'une politique de jeunes adoptée depuis plus de quinze ans déjà.

STANDARD CLUB WARRE

Un premier témoignage écrit concernant cette société nous vient des archives de La Concorde, de Tohogne. Le club de Warre participait à un tournoi avec les équipes de Barvaux, Houmart et Verlaine (122). Le football était donc pratiqué sinon avant, probablement durant la grande guerre, dans cette petite localité.

Le Standard s'affilia à l'Union Belge le 26 septembre 1933 (matricule 1999) et fut radié le 12 décembre 1936 (123). Que lui avait valu une telle sanction ? Personne ne fut en mesure de nous le dire. Toujours est-il qu'après avoir disputé deux championnats parmi les débutants, le club ne fit plus jamais parler de lui. Il est vrai que le recrutement ne devait guère être aisé dans ce

village peu peuplé.

UNION FOOTBALL CLUB VERLAINE

Ici aussi, les archives de La Concorde citées plus haut représentent la première trace écrite d'une équipe de football à Verlainne. Aucun témoignage oral ne nous permet de compléter cette source, malheureusement. Il est vrai que le club ne participa à aucun championnat officiel. Pourtant, il fut reconnu par l'Union Belge du 15 octobre 1920 au 26 septembre 1936, sous le matricule 1698 (124). Nos connaissances à son sujet se bornent à cela.

(1) Cette personne a été présentée dans l'historique consacré à La Lyre Luxembourgeoise, de Barvaux. Organiste, il dirigea la chorale de son village, l'Union Cordiale, à la fin du XIX^e siècle.

(2) Né à Tohogne en 1844. Jusqu'à sa mort, en 1906, il se mettra au service des sociétés musicales et théâtrales de son village.

(3), (4) et (5) Ces personnages n'ont pu être identifiés.

(6) L'harmonie barvautoise, La Lyre Luxembourgeoise, fut créée 8 ans plus tôt.

(7) Honoré Théate était le grand-père de Christophe Théate, dont nous reparlerons.

(8) Dans le livre que Jean Mergeai lui a consacré (Christophe Théate, facteur ardennais), Christophe Théate nous en parle en page 25 : « La forge était un lieu de réunion. Les hommes aimaient s'y rassembler. On commentait les nouvelles. Le forgeron était toujours bien au courant de l'actualité villageoise. »

(9) Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions de la commission : 1952-1962, Un peu d'histoire, par Joseph Collin, chez M. Norbert Théate, de Tohogne.

(10) Toutes ces informations sont tirées d'un historique de la société écrit par Joseph Collin en 1952 (voir la note précédente). L'absence d'autres sources nous oblige à traiter ces renseignements avec précaution en raison de la longue période qui sépare les faits de leur retranscription. La mémoire peut parfois déformer la réalité.

(11) Joseph Collin mentionne simplement « ... à clôturer en 1885 ». Il ne donne aucune explication à ce sujet.

(12) A.E.A., Fonds du Gouvernement Provincial, Subsidés à la musique, ...

(13) En 1890, la commune de Tohogne comptait 1.635 habitants pour 916 en 1976.

(14) Émile Flagothier, journalier, né à Tohogne en 1879.

(15) et (16) Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions de la commission : 1914-1952, historique écrit par Joseph Collin en 1952, chez M. Norbert Théate, de Tohogne.

(17) Cultivateur, né à Tohogne en 1868.

(18) Journalier, né à Heyd en 1865. Domicilié à Tohogne depuis 1893.

(19) Cultivateur, né à Tohogne en 1867.

(20) Cordonnier, né à Tohogne en 1874. Les 3 Ninane (Célestin, Constant et Nestor) n'étaient pas nés du même père, mais peut-être cousins.

(21) Messenger, né à Verlainne en 1877.

(22) Charron, né à Tohogne en 1870.

(23) Maçon, né à Tohogne en 1874.

(24) A.L. des 16 et 17 juillet 1900, n° 163, 7^e année, pp. 2 et 3.

(25) Ce local fut occupé par la société jusqu'en 1961, année où un incendie le détruisit. Une nouvelle salle fut construite au même endroit.

(26) Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions ... : 1914-1952, ...

- (27) Nous n'avons trouvé aucun renseignement concernant ce personnage.
- (28) Aymand Narcisse Quinet est né à Lomprenz (entre Beauraing et Saint-Hubert) en 1878. Cultivateur, il habitait Tohogne depuis 1901.
- (29) Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions ... : 1914-1952, historique, ...
- (30) A.L. du 22 avril 1911 (n° 94, 18^e année, pp. 2 et 3) nous parle de ces transformations.
- (31) Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions ... : 1914-1952, ...
- (32) Nous avons déjà présenté ce personnage. À Bomal, il fut le premier président des Échos de l'Ourthe, mais dut abandonner son poste en 1879, lorsqu'il se fixa à Tohogne.
- (33) Il s'agit du forgeron dont nous avons parlé en présentant L'Encouragement.
- (34) Commerçant, né à Tohogne en 1866.
- (35) Cordonnier, né à Warre en 1881. Avec Christophe Théate, il est sans doute celui qui se dévoua le plus pour La Concorde. Christophe Théate l'appréciait d'ailleurs beaucoup : « C'était un cousin de papa. Il était cordonnier. Il tenait en même temps une épicerie. Le samedi, il faisait office de coiffeur. (...) Il était plein d'entrain. (...) À ses heures, il était artiste-peintre. Aussi nous brossait-il les décors dont nous avons besoin. À l'occasion, il peignait des portraits qui étaient ressemblants. Pour notre société, il se dépensait sans compter, avec un talent exceptionnel. Il n'avait pas fait d'autres études que l'école primaire. » (J. MERGEAI, Christophe Théate, facteur ardennais, ..., p. 168). En 1952, il rédigea un historique rempli d'anecdotes de L'Encouragement et de La Concorde.
- (36) Né à Baillonville (à 15 km de Tohogne, en province de Namur) en 1884. Cultivateur, il habitait Tohogne depuis 1900.
- (37) Menuisier, né à Tohogne en 1882.
- (38) Jardinier, né à Tohogne en 1879.
- (39) Cultivateur, né à Tohogne en 1877. Alphonse et François Ninane ne sont pas de la même famille.
- (40) Cultivateur, né à Strée (près de Huy) en 1891. Il vécut à Tohogne dès 1901.
- (41) Il composa l'un ou l'autre pas-redoublé interprété par La Concorde.
- (42) Fils du précédent, il dirigea l'harmonie pendant une dizaine d'années. Après chaque répétition, il logeait chez un habitant de Tohogne.
- (43) et (44) Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions ... : 1914-1952, ...
- (45) L'abbé Rulmont. Né à Vielsalm en 1870, il arriva à Tohogne en 1909, en provenance d'Arbrefontaine (près de Vielsalm). Des divergences de vues l'opposèrent parfois à La Concorde.
- (46) Charron, né en 1872 à Tohogne.
- (47) Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions ... : 1914-1952, réunion du 3 mai 1921.
- (48) Cultivateur, né à Baillonville (à 15 km de Tohogne, en province de Namur) en 1876. Il arriva à Tohogne en 1912.
- (49) Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions ... : 1914-1952, historique, ...
- (50) Henri Fortuné Joseph Schonne est né à Marerme (près de Marche-en-Famenne) en 1894. Il enseigna d'abord à Dochamps (près de La Roche-en-Ardenne) et arriva à Tohogne en 1917.
- (51) Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions ... : 1914-1952, historique ...
- (52) Né à Tohogne en 1905. Il n'est ni le frère ni le fils des Ninane cités précédemment.
- (53) Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions ... : 1914-1952, historique, ...
- (54) Mécanicien, né à Tohogne en 1905.
- (55) Ouvrier télégraphiste, né à Tohogne en 1909.
- (56) Facteur, né à Tohogne en 1901. Sa famille fut intimement liée à la vie de La Concorde,

puisque son grand-père (Honoré Théate) et son oncle (Hector Théate) en furent présidents. Lui-même fut longtemps secrétaire de la société. En 1978, Jean Mergeai lui consacra un livre, Christophe Théate, facteur ardennais.

(57) et (58) Tohogne, La Concorde, Livre des cotisations : 1914-1962, chez M. Norbert Théate, de Tohogne.

(59) Nous l'avons présenté en évoquant les harmonies de Barvaux et Bomal.

(60) Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions ... : 1914-1952 et 1952-1962, ...

(61) Nous avons déjà présenté ce personnage né en France et habitant à Ferrières. Il dirigea également les harmonies de Barvaux et Oppagne.

(62) Organisé par la Fédération Musicale des Provinces de Namur et Luxembourg, ce festival regroupait neuf sociétés luxembourgeoises.

(63) Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions ... : 1914-1952, réunion du 7 juin 1950.

(64) A.L. du 10 avril 1951, 57^e année, p. 3.

(65) Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions ... : 1952-1962, réunion du 7 février 1956.

(66) La salle fut complètement ravagée par le feu le 12 mars 1961. Les causes du sinistre restent inconnues. Ce jour-là, une représentation théâtrale était prévue à Tohogne. L'opérette de Paul Depas, La Belle de Caprica, fut tout de même jouée, mais à Bomal, dans la salle des Échos de l'Ourthe. À ce sujet, voir Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions ... : 1952-1962 et J. MERGEAI, Christophe Théate, facteur ardennais, Bruxelles, 1977, p. 181.

(67) Tohogne, La Concorde, Livre des cotisations : 1914-1962, ... Dans ce registre, Christophe Théate a noté tout ce qui concernait La Concorde après 1962.

(68) Originaire de Filot, il dirigea également Les Échos de l'Ourthe, de Bomal.

(69) Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions ... : 1952-1962, réunions des 14 octobre 1961 et 21 novembre 1961.

(70) Depuis lors, La Concorde est devenue société d'agrément et présente à la population des spectacles d'opérettes (interprétés par des troupes étrangères), bals, etc.

(71) Né en 1912, il fut un des meilleurs joueurs de l'Espérance.

(72) Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions ... : 1914-1952, réunion du 8 mai 1921, ...

(73) Nous avons présenté ce personnage, né en 1872, dans l'historique de La Concorde.

(74) Né en 1876, O. Collet (cultivateur) fut président d'honneur de La Concorde durant l'entre-deux-guerres.

(75) Télégraphiste, né à Tohogne en 1909, Commissaire à La Concorde.

(76) Coiffeur, né à Tohogne en 1905. Commissaire à La Concorde.

(77) Cultivateur, né en 1900.

(78) D'après M. Lucien Jacquet.

(79) Cela voudrait-il dire que l'équipe de football de La Concorde ne fut pas longtemps active ?

(80) D'après M. Lucien Jacquet.

(81) Né à Yernée-Fraigneux (près de Huy). Ouvrier manœuvre, à Tohogne depuis 1902.

(82) Ouvrier fermier, né à Grandmenil (à 20 km) en 1893. À Tohogne depuis 1924.

(83) Cultivateur, né à Tohogne en 1900.

(84) U.R.B.S.F.A., Liste de tous les clubs ayant été affiliés à l'Union Belge.

(85) Voir A.L. du 21 septembre 1933, 36^e année, n° 219, p. 4 : signé J.D.

(86) Voir différents comptes rendus de matches parus dans A.L. entre 1933 et 1935.

(87) En fait, la sélection des joueurs ne posait guère de problèmes. À l'époque, les change-

ments étaient rares. Une équipe disputait régulièrement un championnat avec 13 ou 14 joueurs.

(88) U.R.B.S.F.A., Liste de tous les clubs ayant été affiliés à l'Union Belge.

(89) Bûcheron, né à Verlaine en 1883.

(90) Cette salle appartenait au père de M. Omer Godenne, dont nous allons reparler.

(91) Nous ne possédons aucun renseignement concernant cette personne.

(92) Ouvrier S.N.C.B., né à Tohogne en 1904.

(93) Né à Vieuxville en 1909, prisonnier en Allemagne, il y mourut en 1941.

(94) Les sources écrites relatives à cette société et antérieures à la seconde guerre mondiale font défaut. Toutes les informations concernant cette période nous ont été fournies par M. Omer Godenne, que nous avons déjà présenté dans l'historique de L'Écho des Tilleuls de Ville-My. Rappelons qu'il naquit en 1914.

(95) Nous ne possédons aucun renseignement concernant cette personne.

(96) Ouvrier carrier, né à Hamoir en 1896.

(97) De 1950 à 1955.

(98) Négociant, né en 1888. Il mettait sa salle gratuitement à la disposition de la société.

(99) Jules Joseph Noël est né en 1883. Il arriva Houmart en 1922 en provenance de Clairefontaine (près d'Arlon).

(100) Instituteur, né à Sprimont, en 1895. Il arriva à Houmart en 1918 en provenance de Seraing.

(101) Né en 1925, il fut conseiller communal à Tohogne dans les années 1960.

(102) Toutes ces informations nous ont été fournies par M. Julien Roland, de Houmart, fils de l'ancien propriétaire de la salle.

(103) D'après C. Robinet, 1959-1979. Vingtième anniversaire ..., Bomal, 1979, pp. 53-54.

(104) D'après le témoignage oral de M. Julien Roland.

(105) Cette salle peut accueillir 200 personnes maximum. Ces renseignements nous ont été donnés par M. Léon Gengoux, de Warre, responsable de la salle.

(106) Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux des réunions ... : 1914-1952, réunion du 9 septembre 1920, ...

(107) D'après M. Yvan Sarlet, secrétaire actuel du F.C. Houmart.

(108) A.L. du 28 septembre 1932, 35^e année, n° 226, p. 3.

(109) Instituteur, né en 1895, il s'occupa également de la société dramatique locale.

(110) Il est possible que le club ait cessé toute activité avant 1939, déjà.

(111) Arlon, C.P., Dossier relatif au F.C. Houmart.

(112) Nous n'avons pu identifier ce personnage.

(113) Employé à la R.T.T., né à Tohogne en 1915. Secrétaire de 1941 à 1949.

(114) Cultivateur, né à Houmart en 1895.

(115) Arlon, C.P., Dossier relatif au F.C. Houmart.

(116) D'après M. Yvan Sarlet et Arlon, C.P., Dossier relatif au F.C. Houmart.

(117) Arlon, C.P., Dossier relatif au F.C. Houmart.

(118) D'après A.L. : différents comptes rendus de matches disputés par le F.C. Houmart.

(119) Camionneur, né en 1932. Il est le fils d'Hubert Roland, propriétaire de la salle de l'Espoir.

(120) Arlon, C.P., Dossier relatif au F.C. Houmart.

(121) D'après M. Yvan Sarlet. Actuellement, le club verse un droit de location annuel de 17.000 francs.

(122) Tohogne, La Concorde, Procès-verbaux..., réunion du 9 septembre 1920.

(123) U.R.B.S.F.A., Liste de tous les clubs ayant été affiliés à l'Union Belge.

(124) U.R.B.S.F.A., Liste de tous les clubs ayant été affiliés à l'Union Belge.

VILLERS-SAINTE-GERTRUDE

Villers-Sainte-Gertrude est composé des villages de Grand-Bru et de Villers-Sainte-Gertrude, ainsi que des lieux-dits Moulin des Roches, Hiva et Champs des Cognées. Cette localité a célébré son millénaire en 1966 par de remarquables festivités auxquelles participèrent bien des villages voisins.

Dès le XIX^e siècle, l'agriculture, puis l'élevage ont occupé une large majorité de la population. Comme l'écrit l'abbé Holtgen, curé du village, en 1905 : « population aux 9/10^e agricole » (1).

Depuis 1960, une nouvelle mutation s'amorce dans le village. Aux côtés de propriétés agricoles moins nombreuses mais plus vastes, apparaît une classe de jeunes que la recherche d'un emploi incite à se fixer à l'extérieur. C'est le début d'un exode rural dont la baisse inquiétante de la population au cours de ces quinze dernières années est la conséquence première. Cette situation se traduit concrètement par le délaissement de plusieurs habitations par les autochtones et leur remplacement par de nouveaux arrivants (seconds résidents généralement) dont certains prirent souche et entraînèrent de la sorte une redistribution de l'activité des populations présentes.

Un équilibre précaire entre le primaire et le tertiaire semble s'établir progressivement.

Population : 1910 : 322 ; 1923 ; 322 ; 1938 : 246 ; 1961 : 198 ; 1976 : 170.

LE CERCLE SAINTE-GERTRUDE et LE CERCLE SAINT-MICHEL

C'est en 1921 que le Cercle Sainte-Gertrude lance sa première invitation au public.

« Nous avons l'honneur de vous inviter à la séance que les membres de notre cercle vont donner, le 26 courant, pour inaugurer sa fondation.

» Nous nous permettons de solliciter votre indulgence pour nos débuts dramatiques et nous espérons que vous voudrez bien l'honorer de votre présence, donnant ainsi un encouragement à notre œuvre naissante.

» La Direction du Cercle Sainte-Gertrude » (2).

Le spectacle comprend un drame, Le Trésor d'Olivette, et une comédie, Les deux pigeons. La troupe est exclusivement féminine. Il faudra attendre 1928 pour assister aux premières représentations données par des membres masculins (3)

La naissance de cette troupe théâtrale est liée à l'arrivée, à Villers-Sainte-Gertrude, de l'abbé Delhaye (4), en avril 1920. Président du cercle, il assurera également la mise en scène des pièces, tout en s'occupant de l'aspect financier (5).

Mais la nouvelle société ne possède aucun local. Elle s'installe alors dans

une dépendance du château (6), proche de l'église. Son propriétaire, le baron Orban de Xivry (7), permettra ainsi aux jeunes filles locales de meubler les longues soirées d'hiver des habitants de la vallée de l'Aisne, par l'interprétation de drames patriotiques, essentiellement.

Seule la langue française est mise à l'honneur à Villers. Le wallon n'apparaîtra qu'en 1933. En ce sens, l'abbé Delhaye ne différait donc guère de ses collègues des paroisses voisines.

Dès le début des années trente, les fonds récoltés grâce aux nombreux spectacles vont permettre l'aménagement d'une salle paroissiale. Elle sera inaugurée le 25 décembre 1933 sous le nom de Cercle Saint-Michel (8). Dès lors, la troupe dramatique adoptera le même nom. Un an plus tôt, la population locale avait cependant déjà eu un avant-goût de ce que serait cette salle. En effet, l'abbé Delhaye et le vicaire Hanin (9), de Deux-Rys, avaient convié le public à une petite soirée récréative, « ... quoique l'aménagement de la salle ne soit pas encore terminé ... » (10).

Ce nouveau local (11) permit, en outre, la diffusion de projections cinématographiques, dès décembre 1932. Le Ciné-Roche (12) eut toutefois une existence éphémère (13).

L'année 1933 restera à jamais marquée d'une pierre blanche dans la vie du Cercle Saint-Michel. Jean Rys (pseudonyme de l'abbé Hanin) vient de terminer l'adaptation pour la scène wallonne d'un grand roman populaire de Georges Lecomte (14), Raymonde de Hoursinne (15). La pièce, en cinq actes et un tableau, portera le même titre que le roman et récoltera un succès extraordinaire : elle sera reprise un nombre incalculable de fois (16) jusqu'en 1958, année où le livret prend place dans l'armoire aux souvenirs.

Comme bien d'autres sociétés dramatiques, la troupe du Cercle Saint-Michel connaîtra un certain nombre d'éclipses (17) entrecoupées de « résurrections », notamment avec Raymonde de Hoursinne.

En 1957, l'abbé Michotte (18) remplace l'abbé Delhaye, décédé. Dès l'année suivante, il relance la troupe qui était en veilleuse depuis 1951.

Une nouvelle période d'inactivité théâtrale est interrompue par l'abbé André (19), grand amateur de théâtre dialectal. Sous sa direction, le cercle rejoint la Fédération Wallonne Littéraire et Dramatique du Luxembourg Belge en décembre 1973 (20). En 1974, d'importants travaux d'aménagement sont effectués afin de rendre la salle plus accueillante, plus spacieuse et conforme aux nouvelles normes de sécurité (21).

Après ce nouveau départ, le Cercle Saint-Michel présentera encore une dizaine de pièces en wallon. En outre, depuis 1977, il participe activement, par des cabarets wallons, à l'organisation de la Fête au Château, manifestation populaire qui réunit annuellement tous les groupements locaux en une grande animation joyeuse. En 1978, la troupe vivra sa première – et heureuse –

expérience de théâtre en plein air (22).

Toutefois, dès 1981, l'indisponibilité de l'abbé André (23) et la maladie dont est victime l'un des acteurs principaux ont raison des activités théâtrales du cercle. Il faudra attendre la fin de l'année 1985 pour applaudir à nouveau des acteurs villersois. Mais, davantage qu'une renaissance, il s'agit plutôt d'une nouvelle troupe constituée de jeunes éléments et possédant peu de points communs avec l'ancien groupe, dont les membres sont maintenant muets depuis plus de cinq ans.

(1) A.E.N., Enquête de 1905 réalisée par Mgr Heylen ...

(2) Programme d'un concert de 1921 : collection personnelle de M. l'abbé R. André.

(3) Voir la collection personnelle de M. l'abbé R. André, à Bomal.

(4) Né à Marche-en-Famenne en 1887, Léon Delhaye fut ordonné prêtre en 1909. Professeur au Collège Saint-Joseph de Virton, puis curé à Latour (près de Neufchâteau), il arriva à Villers-Sainte-Gertrude en 1920. Il y mourut en 1957.

(5) A.E.N., Rapport sur la situation financière de la paroisse de Villers-Sainte-Gertrude, dressé le 14 décembre 1937 à l'occasion de la visite canonique.

(6) Ce château, construit au début du XVII^e siècle, est situé en face de l'église. Il comprend deux vastes dépendances rectangulaires, sans doute du XVII^e s., elles aussi (d'après Le patrimoine monumental de la Belgique, ..., vol. 7, ..., p. 130). Mis en vente en 1968, il est devenu propriété communale et a été transformé en un vaste et remarquable complexe touristique et de délassement (d'après Terre de Durbuy, ..., p. 101).

(7) Les Orban de Vivry, originaires de La Roche, étaient nombreux dans la région de Durbuy. Plusieurs d'entre eux menèrent des activités politiques au niveau provincial, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Certains étaient apparentés aux Braconier-de Hemricourt, de Bomal.

(8) C. Robinet, 1959-1979. Vingtième anniversaire ..., p. 45.

(9) Nous n'avons pas pu identifier ce personnage. Son travail allait pourtant permettre la création d'une pièce, Raymonde de Hoursinne, qui sera incontestablement l'œuvre théâtrale la plus populaire dans le canton de Durbuy.

(10) Programme d'une soirée de 1932 : collection personnelle de M. l'abbé R. André.

(11) La salle est propriété de l'A.S.B.L. des Œuvres du Doyenné de Barvaux.

(12) Le choix de ce nom est probablement dû à la proximité du village de Roche-à-Frêne.

(13) Programmes du 26-12-1932 et du 22-1-1933 : collection personnelle de M. l'abbé R. André.

(14) Né à Deulin (à 10 km de Durbuy) en 1846, Georges Lecomte se fixa à Oppagne dès 1852. Après avoir passé quelques années dans l'enseignement libre, il entra au service des Postes. Il fut admis à la pension en 1913 avec le grade d'Inspecteur à la Direction des Postes. Il avait 65 ans lorsqu'il écrivit sa première œuvre : Les trois Prétendants d'une Liégeoise. Encouragé par le succès de ce premier livre, il en composa immédiatement un second : Un réfractaire ardennais sous Napoléon 1^{er}, qui fit sensation dans la région. Puis parurent Steulette, Les sabots de Mam'zelle Pâquette, etc., autant d'ouvrages qui rivalisent de fraîcheur et de vérité. Ses œuvres, au nombre de neuf, sont des tableaux de la vie ardennaise. Écrites dans un style simple, sans emphase, elles savent intéresser par le seul développement des caractères, au milieu des incidents les plus ordinaires de la vie. Les sentiments sont honnêtes, ses héros préférés aiment la famille et le travail : ils sont courageux et dévoués.

Georges Lecomte a tenu la plume jusqu'à l'âge de 85 ans. Raymonde de Hoursinne est son

dernier ouvrage. Il mourut à Etterbeek en 1939 (d'après une biographie de l'auteur dans Un réfractaire ardennais..., et la préface de Raymonde de Hoursinne).

(15) Raymonde de Hoursinne est une œuvre tirée de la vie quotidienne des campagnes de la région de Villers-Sainte-Gertrude, avec ses mœurs galantes, à la fin du siècle dernier. Le folklore des amours à la campagne y est dépeint dans toute sa fraîcheur. À travers la force évocatrice de ses personnages, l'auteur a mis en relief les beautés humaines et morales de cette région. L'histoire raconte l'amour de deux jeunes gens, Raymonde et Remy. Un amour que de multiples obstacles n'empêcheront pas de se concrétiser, finalement, par un mariage.

(16) Personne ne connaît le nombre exact mais, d'après M. l'abbé André, une quarantaine de représentations ont été données à Villers en 25 ans.

(17) Le nombre réduit des habitants de cette commune ne facilitait pas le recrutement des acteurs et actrices.

(18) Henri Michotte est né à Grivegnée (près de Liège) en 1926. Vicaire de Barvaux depuis 1950, il fut trésorier du club de football local. Il fut curé de Villers de 1958 à 1968, puis partit pour Hotton (près de Marche-en-Famenne).

(19) Né à Wardin (près de Bastogne) en 1937, Robert André fut curé à Érezée (à 11 km de Villers-Sainte-Gertrude) de 1961 à 1972. Arrivé à Villers en 1972, il relança la dramatique locale (dans sa jeunesse, à l'instar de nombreux curés, il avait interprété quelques pièces au Séminaire de Bastogne). En 1974, il devint administrateur de la Fédération Wallonne Littéraire et Dramatique du Luxembourg Belge. Depuis 1981, il est aussi curé de Bomal (tout en restant curé de Villers).

(20) C. Robinet, 1959-1979. Vingtième anniversaire ..., p. 46.

(21) Voir A.O. du 31 janvier 1975, n° 5, 29^e année, p. 4.

(22) C. Robinet, 1959-1979. Vingtième anniversaire ..., p. 46.

(23) En 1981, l'abbé André s'est vu confier la paroisse de Bomal.

WÉRIS

L'ancienne commune de Wéris, célèbre pour les dolmens et menhirs qu'elle conserve jalousement, regroupe les villages de Morville, Oppagne, Pas-Bayard, Wenin et Wéris.

Si son histoire économique fait état de quelques petites industries minières ou autres aux XVI^e et XVII^e siècles, l'activité agricole s'y est largement implantée au cours des XIX^e et XX^e siècles.

Aujourd'hui encore, Wéris est essentiellement rurale, et ses habitants trouvent difficilement un emploi sur place.

Population : 1910 : 810 ; 1923 : 811 ; 1938 : 782 ; 1961 : 687 ; 1976 : 588.

LES BARDES DES DOLMENS, L'HARMONIE DES DOLMENS et LES AMIS RÉUNIS

La dernière décennie du XIX^e siècle voit naître à Wéris la société chorale Les Bardes des Dolmens. Son fondateur, François Louis (1), en explique la raison dans une lettre adressée au gouverneur de la province, le baron Orban de Xivry :

« Dans le but de faire disparaître l'esprit de discorde qui règne depuis longtemps dans la commune, je viens de former une société chorale sous le nom « Les Bardes des Dolmens » ayant pour devise Union, Ordre et Progrès » (2).

Cette requête date de 1892 ; elle a pour but l'obtention d'une aide financière du gouvernement provincial. De fait, la société recevra en 1892 et 1893 ses seuls subsides provinciaux : 30 francs (3).

Très vite, une section dramatique se joint à la chorale. De nombreuses comédies wallonnes viendront ainsi égayer la population locale plusieurs fois par an, sous la direction d'Adolphe Laboul (4). Un programme de 1896 (5) nous donne la composition d'un des premiers comités de la société (peut-être le premier ?) :

- président d'honneur : l'abbé Poskin (6) ;
- président : Nestor Jacob (7) ;
- secrétaire : Joseph Louis (8) ;
- trésorier : Mathias Stelet (9) ;
- commissaires : Honoré Pierard (10), Émile Thirion (11) et Jean-Joseph Jacob (12).

La Grande Guerre atténuée, bien sûr, l'enthousiasme de la troupe mais, dès 1919, la vie artistique reprend.

En 1920, à la demande des membres de la chorale, Léon Martin (13), Adolphe Laboul et Victor Lambert (14) créent l'Harmonie des Dolmens (15). Avec Léon Martin comme directeur et Victor Lambert à la présidence, l'harmonie compte bientôt septante membres, un chiffre qu'elle n'approchera plus jamais par la suite (16).

L'objectif principal des fondateurs et des membres est de pouvoir passer ensemble de bons moments, sans négliger pour autant l'aspect culturel (17). Beaucoup de musiciens participent aussi en qualité de comédiens aux spectacles de théâtre à la salle Henrotte (18).

Entre les deux guerres, la mise en scène des pièces sera toujours assurée par le curé du village. Jusqu'en 1921, l'abbé Lambert (19) s'efforcera de relever le niveau de la langue française de ses paroissiens. Aussi la dramatique, composée uniquement de membres masculins, joue-t-elle exclusivement en français. Son successeur, l'abbé Lamotte (20) adoptera la même ligne de conduite (21).

En 1932, Edmond Henrotte (22), successeur de Léon Martin à la direction musicale, quitte Wéris pour raisons professionnelles. M. Numa Martin (23) le remplace quelque temps, mais n'empêche pas l'harmonie d'interrompre ses activités.

Elle ne reprendra qu'en 1951, relancée par Edmond Henrotte, revenu dans la région (24). Il la dirigera jusqu'à sa mort, en 1958.

M. Numa Martin assure une nouvelle fois sa succession, mais l'Harmonie des Dolmens vit alors ses dernières heures. En 1965, l'absentéisme des membres est tel que la société cesse toute activité, définitivement cette fois, semble-t-il (25).

La vie artistique n'en est pas morte pour autant à Wéris. Pendant la seconde guerre mondiale, sous la présidence de Joseph Méan (26), Les Bardes des Dolmens présenteront encore quelques spectacles au profit des prisonniers. Mais, dès décembre 1945, une nouvelle société, uniquement dramatique cette fois, est fondée sous le nom Les Amis Réunis (27). Elle reprend le rôle que tenait la section dramatique des Bardes des Dolmens, avec quelques nuances cependant. Ainsi, les membres féminins sont acceptés au sein d'une troupe qui interprète avec succès des œuvres tant wallonnes que françaises (28). De plus, les spectacles sont généralement suivis d'une soirée dansante, dont le but est d'accroître les recettes de la société.

Dès 1951, la dramatique travaille en étroite collaboration avec l'harmonie pour présenter des spectacles de qualité dont la mise en scène sera généralement assurée par des enfants du village (29).

Aujourd'hui encore, l'animation théâtrale est présente à Wéris, grâce aux spectacles offerts car Les Amis Réunis.

LES ÉCHOS DE LA PIERRE BAYARD - LA LYRE OUVRIÈRE

Pour retrouver les premières traces d'une société dramatique à Oppagne, il faut remonter à l'année 1885.

« À cette époque, une chorale donne ses premiers récitals dans un local de l'école libre du village. Très rapidement, avec l'aide du Curé de la paroisse,

cette chorale monte quelques œuvres dramatiques au profit de l'école » (30).

De là naît l'idée de créer une société chorale et dramatique, dont la direction est confiée à un habitant du village, Charles Demoitelle (31). Elle s'appellera Les Échos de la Pierre Bayard (32).

« Ses premières représentations, elle les donne dans un grenier éclairé aux chandelles. Mais, en 1900, les responsables décident la construction – à la corvée ! (33) – d'un local ; les travaux commenceront en 1905, pour s'achever deux ans plus tard » (34).

En 1894, le comité fait l'acquisition d'un drapeau d'occasion portant l'inscription : « La Lyre Ouvrière » (35). Optant pour la facilité, il estime qu'il est plus facile de changer le nom de la société que de remplacer l'inscription sur le drapeau. Ainsi, jusqu'en 1955, la société s'appellera La Lyre Ouvrière, malgré une population agricole largement majoritaire à Oppagne.

Dès avant la première guerre mondiale, la section chorale de la société disparaît. Seule la dramatique subsiste mais, à son tour, tombe bientôt dans l'oubli. Elle se reprend toutefois peu après 1920 et s'efforce alors de présenter deux spectacles différents chaque année (36).

En 1928, Léon Martin (37), de Wéris, organise des cours de solfège, et une chorale est reconstituée sous sa direction. Deux ans plus tard est fondée l'harmonie La Lyre Ouvrière, sous la même direction. Elle compte une trentaine de membres actifs et, jusqu'en 1939, bon nombre de localités voisines pourront l'applaudir (38). En outre, chaque année, l'harmonie se fait un devoir de rehausser les processions de sa présence (39).

La mise en scène des pièces est alors assurée par le curé du village, l'abbé Huberty (40). Sa préférence va aux drames français, son but avoué étant de perfectionner ses acteurs dans l'emploi de la langue chère à Molière. Lui aussi est opposé aux troupes mixtes ; il met sur pied une dramatique féminine dont les prestations seront cependant peu nombreuses (41).

Joseph Lecarte (42) occupera le poste de président jusqu'en 1940, date à laquelle il est mortellement blessé lors d'un bombardement (43).

Dès 1946, l'harmonie se reforme, précédée de quelques mois par la dramatique. M. Numa Martin (44) remplace son père à la direction musicale. En 1948, Joseph Legrand (45), de Ferrières, lui succède. Les musiciens participent alors à quelques manifestations, dont le festival de Bastogne, en 1951 (46), n'est certes pas la moindre.

En 1954, J. Legrand cède sa place à M. Delvaux (47), d'Érezée. Mais, déjà, l'harmonie vit ses dernières heures. À l'absentéisme de plus en plus fréquent des membres s'ajoute le départ de nombreux jeunes vers la ville. À l'aube des années soixante, l'harmonie La Lyre Ouvrière a vécu (48).

La dramatique, pour sa part, poursuit ses activités avec succès. En 1952, l'abbé Huberty cède sa place à Désiré Lizen (49), de Petit-Han (50). Dès lors,

membres féminins et masculins sont regroupés au sein d'une même troupe dont l'essentiel du répertoire s'oriente résolument vers le wallon. Les acteurs locaux resteront pourtant muets de 1955 à 1960, la salle ne répondant plus aux normes de sécurité requises. La société s'attachera alors à récolter les fonds nécessaires à la construction d'une nouvelle salle. Celle-ci, élevée sur les ruines de la précédente, est inaugurée en mai 1960.

Depuis lors, la société, qui a retrouvé son appellation originelle (51), s'entient à la présentation de pièces théâtrales exclusivement wallonnes, tirant profit du travail de différents metteurs en scène et instructeurs dont le moins compétent n'était certes pas M. Jean Targé (52), dont nous avons déjà parlé.

Depuis 1975, environ, elle bénéficie des précieux services de M. Jean Morant (53), dont le souci constant de renouveler le répertoire et d'améliorer la technique des acteurs est la meilleure garantie d'un succès qu'elle rencontre.

Notons encore que, de 1946 à 1979, la présidence fut assurée par M. Constantin Collignon (54), dont le sens aigu du dévouement et de la diplomatie n'est certainement pas étranger à l'excellente réputation dont jouissent Les Échos de la Pierre Bayard.

ALLIANCE FOOTBALL CLUB OPPAGNE-WÉRIS

Dans la commune de Wéris, le football fit ses premiers pas au cours de la première guerre mondiale. Traditionnellement, la date de 1915 est retenue par les plus anciens. Cette année-là, en effet, Alphonse Évrard (55), à Oppagne, et Jules Lambert (56), à Wéris, réunirent leurs compagnons et les initièrent aux joies d'un sport quelque peu méconnu à l'époque, du moins dans nos campagnes. Pour leur part, Alphonse Évrard et Jules Lambert avaient eu le loisir d'apprendre les rudiments du football lorsqu'ils étaient étudiants au Petit Séminaire de Bastogne. Toujours est-il que, très vite, les deux localités principales de la commune purent se targuer de posséder une équipe de football. Des jeunes de l'époque comme Louis Évrard, Roch et Jules Bonjean, Cornet, Marthoz ou France goûtèrent ainsi aux joies et peines des premiers derbies communaux entre Oppagne et Wéris (57).

Après la guerre, les deux « teams » disputèrent régulièrement une compétition dont nous avons déjà parlé : le championnat de la ligue de l'Ourthe (58). Cependant, dès la fin des années vingt, les joueurs commencèrent à manquer, principalement à Wéris. Aussi, quelques années plus tard, dirigeants et joueurs des deux clubs décidèrent de rassembler leurs forces pour donner vie à une seule équipe : l'Alliance Football Club Oppagne-Wéris (59).

Le nouveau club demanda et obtint son affiliation à l'Union Belge en 1933, le 12 juillet exactement (60). Le numéro de matricule qui lui fut alors donné, 1962, en fait le doyen des clubs du canton toujours actifs aujourd'hui.

Une première saison parmi les clubs débutants se solda par une troisième place au classement final. En fait, il s'agissait là d'une simple mise en train.

En 1934, les bleu et blanc (61) accédèrent à la division III régionale. Ils s'y comportèrent brillamment et, au terme de la saison 1936-37, l'Alliance enleva le titre dans sa série. Cependant, à l'instar de l'Éclair d'Izier deux ans plus tôt, les coalisés (62) préférèrent se maintenir au même niveau, plutôt que de risquer le grand saut en division II provinciale. En effet, un tel changement de catégorie aurait occasionné de lourdes dépenses pour le club, en raison des nombreux déplacements à effectuer dans le sud de la province. Nous avons déjà évoqué le problème que posaient certains déplacements à cette époque. Il arrivait même que les joueurs partent le samedi soir pour jouer le dimanche après-midi. Il va sans dire que la situation géographique désavantageait les clubs du canton de Durbuy appelés à se mesurer aux meilleures équipes luxembourgeoises, dont la plupart se trouvaient au sud de la province.

Les joueurs qui marquèrent cette première décennie du club avaient pour noms Dodeigne, Bonjean, Collignon, David, Cornet, Colson, Gridelet, Liard, Évrard, puis Villers, Thirion, Paquet, Renard, etc. (63). L'équipe était alors présidée par Eugène Collard (64). Il occupa cette fonction durant plus d'un quart de siècle. Cette fidélité lui valut d'ailleurs la Médaille d'or de l'Ordre de Léopold. Il nous faut, toutefois, souligner qu'il fut toujours bien secondé dans sa tâche par des secrétaires compétents : Alphonse Marthoz (65), Émile Philippe (66), Roger Jamagne (67), Armand Bonjean (68) René Hellin (69), Constant Demoitelle (70), Jean Renard (71) et César Maréchal (72), dont la plupart furent aussi membres des Échos de la Pierre Bayard (73).

Au cours de ces années, le club se vit confronté à quelques problèmes suscités par son terrain. Ainsi, en 1938, le Comité Provincial lui infligea une amende, car ses installations n'étaient pas en ordre (74). Il est vrai que les vestiaires étaient très éloignés du terrain (75). L'année suivante, les dirigeants firent appel à l'administration communale pour résoudre la question de jouissance d'un terrain (76). Quelques mois plus tard, ce problème fut résolu de lui-même, la mobilisation empêchant bientôt la pratique du football du moins, en compétition officielle.

Dès 1941, cependant, l'Alliance prit part au championnat de division III spéciale. Son terrain était alors situé au lieu-dit « Doyard » (77). Deux ans plus tard, l'équipe réintégra la division II régionale mais, fin 1944, l'offensive des Ardennes annula toute compétition officielle dans la province. Cela n'empêcha pas l'organisation d'une rencontre amicale entre des joueurs d'Oppagne et de Wéris au profit des prisonniers. Pour la petite histoire, signalons qu'Oppagne l'emporta par 3 buts à 1 (78).

En septembre 1945, le championnat provincial reprit enfin tous ses droits. L'Alliance disputa alors neuf saisons consécutives en division II régionale, avec des fortunes diverses. En 1951, indépendamment des résultats sportifs, le club se fit remarquer de diverses manières. Il se vit tout d'abord décerner le prix d'honneur de la province du Luxembourg, récompensant l'équipe la

plus fair-play de la province. Cette saison-là (1950-51), aucune sanction ne fut prise à l'encontre des deux équipes engagées par le club (première et réserve) (79). En outre, pour la saison 1951-52, fait unique dans le canton de Durbuy à l'époque, l'A.F.C. Oppagne-Wéris aligna une formation de cadets (80). Il faudra patienter plus de dix ans pour voir une seconde équipe de ce genre dans la région étudiée. Enfin, le club se caractérisait encore par le fait que son équipe réserve jouait sous le nom de Wéris et évoluait sur un terrain propre, situé à Wéris même (81). Officiellement, pourtant, cette formation faisait toujours partie de l'Alliance Football Club Oppagne-Wéris.

Classé treizième au terme de la saison 1953-54, le club fut relégué en division III. Mais il ne s'y attarda guère, terminant troisième en 1955, puis premier en 1956. De retour en division II, ses joueurs se défendirent honorablement, du moins dans un premier temps. Par la suite, les résultats se firent moins probants, malgré les services d'un entraîneur (le premier du club), M. Renson (82), en 1964. Celui-ci ne put éviter la culbute de l'Alliance en division III, en 1967. Entretemps, Eugène Collard avait cédé le relais à Fernand Jamagne (83), lui-même remplacé par Zénor Thirion (84).

L'équipe demeura trois ans en division III. Sous la houlette d'un nouveau président, Léon Renard (85), les bleu et blanc retrouvèrent la division II en 1970. Après quelques saisons en dents de scie, Oppagne-Wéris s'affirma bientôt comme une des meilleures formations de sa série. En 1975, le club inaugura ses nouvelles installations au lieu-dit « Au-Dessus des Trois Fontaines », à Pas-Bayard (86). Ce terrain, aménagé grâce à de nombreux bénévoles (87), lui avait été cédé gratuitement par les autorités communales pour une période de 99 ans (88).

Après quelques places d'honneur, les coalisés remportèrent le titre en 1982 dans la liesse générale. Les dirigeants récoltaient ainsi les fruits d'une politique axée sur la jeunesse depuis plusieurs années déjà. Quatre années durant, la Royale Alliance Football Club Oppagne-Wéris figura au nombre des meilleures formations de première provinciale luxembourgeoise. La jeunesse et la qualité de ses effectifs permettaient à ses responsables et sympathisants de regarder l'avenir avec optimisme. De fait, le sommet fut atteint le 25 mai 1986 lorsque le club fut sacré champion de première provinciale, accédant pour la première fois de son histoire à la promotion.

(1) Né à Ny (à 5 km de Wéris) en 1868. Sa famille s'installe à Wéris la même année. En 1894, François Louis quittera sa région natale pour élire domicile à Bruxelles.

(2) et (3) A.E.A., Fonds du Gouvernement Provincial, Subsidés à la musique, ...

(4) Né à Wéris en 1871. Passionné de musique comme la plupart des membres de sa famille, il était cultivateur et vendait des machines agricoles. En 1909, il quitte son village pour Comblain-au-Pont (province de Liège), mais rentre à Wéris quelques années plus tard. Il meurt en 1938.

(5) Collection privée de Mlles Anna et Armande Jacob, de Wéris.

(6) Marcelin Poskin est né à Loncée (près de Gembloux) en 1859. Il fut curé à Wéris de 1890 (en provenance d'Izier) à 1904. Il partit alors pour Surice (entre Dinant et Philippeville).

(7) Né à Wéris en 1857, il était cultivateur. Il mourut en 1941.

(8) Né en 1863 à Ny, il est le frère aîné de François, le fondateur de la société. Il était secrétaire communal.

(9) Cultivateur, né à Wéris en 1829. Il avait donc plus de 60 ans lorsqu'il occupa cette fonction.

(10) Cultivateur, né à Wéris en 1860, mort en 1938.

(11) Cultivateur, né à Wéris en 1869, mort en 1944.

(12) Né à Wéris en 1835. Garde particulier, il habita Barvaux jusqu'en 1887 puis revint à Wéris. Il était l'oncle ou le cousin du président, Nestor Jacob. Il mourut en 1906.

(13) Né à Érezée (à 5 km de Wéris) en 1866, sa famille s'installe à Wéris l'année suivante. Il était tailleur de vêtements. Il mourut en 1938.

(14) Né à Wéris en 1875. Il fut d'abord messenger puis cultivateur.

(15) Harmonies et fanfares en Luxembourg, s.l., 1983, p. 80.

(16) Le nombre de 72 est même cité car M. Jules Lembrée.

(17) Harmonies et fanfares en Luxembourg, ..., p. 80.

(18) La famille Henrotte gérait une petite brasserie à Wéris. L'entrepôt servait de salle à la troupe locale.

(19) Jules Lambert est né à Ciney en 1873. Il fut curé à Wéris de 1909 (en provenance de Tavigny, près de Houffalize) à 1925.

(20) Émile Lamotte est né à Hollogne-aux-Pierres (province de Liège) en 1883. Il fut d'abord curé à Straimont (près de Neufchâteau) avant de passer à Wéris en 1925.

(21) D'après le témoignage de Jules Lembrée.

(22) Né à Liège en 1903, il vécut à Arlon, puis sa famille déménagea à Wéris en 1926. En 1932, sa profession de receveur à l'enregistrement l'obligea à s'installer à Wellin (entre Saint-Hubert et Beauraing). En 1951, de retour à Wéris, il relança l'harmonie dont il resta le directeur jusqu'à sa mort, en 1958.

(23) Né à Wéris en 1903, il était couturier comme son père, Léon Martin. Il vit actuellement à Heyd.

(24) A.L. du 14 janvier 1951, n° 13, 57^e année, p. 3.

(25) Harmonies et fanfares en Luxembourg, ..., p. 80.

(26) Né en 1897 à Jalhay (près de Verviers). Il habita longtemps à Grivegnée, dans la région liégeoise, puis s'installa à Wéris en 1937. Il y exerça le métier d'employé de banque tout en étant cultivateur.

(27) et (28) Statuts de la société dramatique Les Amis Réunis, 1945, chez M. Hervé Bonjean, de Wéris.

(29) Collection privée de Milles Anna et Armande Jacob, de Wéris.

(30) C. Robinet, 1959-1979, Vingtième anniversaire de la reconstitution de la Fédération Wallonne Littéraire et Dramatique du Luxembourg Belge, Bomal, 1979, p. 48.

(31) Garde champêtre, né à Oppagne en 1842, mort en 1898.

(32) Papiers personnels de M. Constantin Collignon, d'Oppagne.

(33) Ce terme peut avoir plusieurs sens. Le Petit Robert (édition 1984) propose quatre définitions. Dans ce contexte précis, nous en retiendrons deux. La première nous vient du droit ancien : « Travail gratuit que les serfs, les roturiers devaient au seigneur. » Dans le cas d'Oppagne, le seigneur serait remplacé par la société. Un deuxième sens nous vient du Canada : « Travail en commun, entre voisins ou amis, occasionnel et gratuit ». L'idée d'un service rendu volontiers est ici présente. Le juste milieu se trouve probablement entre ces deux définitions.

- (34) C. Robinet, 1959-1979, Vingtième anniversaire ..., p. 48.
- (35) Harmonies et Fanfares en Luxembourg, s.l., 1983, p. 72.
- (36) Papiers personnels de M. Constantin Collignon, d'Oppagne.
- (37) Couturier, né à Érezée (à 5 km d'Oppagne) en 1866. Nous en avons déjà parlé dans l'historique consacré à l'Harmonie des Dolmens, de Wéris.
- (38) Harmonies et Fanfares en Luxembourg, ..., p. 72.
- (39) Papiers personnels de M. Constantin Collignon, d'Oppagne.
- (40) Armand Huberty est né à Roy (à 25 km d'Oppagne) en 1895. Il arriva à Oppagne en 1931, en provenance d'Orgéo (près de Bertrix), et s'occupa de la dramatique jusqu'en 1952.
- (41) Papiers personnels de M. Constantin Collignon, d'Oppagne.
- (42) Cultivateur né à Oppagne en 1880. Il était le beau-père de M. Constantin Collignon, dont nous reparlerons.
- (43) Papiers personnels de M. Constantin Collignon, d'Oppagne.
- (44) Couturier né à Wéris en 1903. Tout comme son père, Léon Martin, il dirigea les deux sociétés musicales de l'ancienne commune de Wéris.
- (45) Né en France en 1920, il dirigea également La Lyre Luxembourgeoise (Barvaux), et La Concorde (Tohogne). Il mourut inopinément lors d'une prestation musicale au carnaval à Aywaille, en 1966.
- (46) Ce festival se déroula pendant les week-ends du 24 juin au 15 juillet 1951, à l'occasion du 125^e anniversaire de la Société Royale Philharmonique de Bastogne. Trente sociétés répondirent à l'invitation des organisateurs. Outre une majorité de sociétés de la province du Luxembourg, plusieurs sociétés liégeoises, une flamande, 4 grand-ducales, une française et une américaine furent également de la partie. Le 8 juillet, La Lyre Ouvrière, dirigée par J. Legrand, y interpréta 5 morceaux. La Lyre Luxembourgeoise de Barvaux y participa aussi. Le 15 juillet, elle interpréta 8 morceaux sous la direction d'Henri Tambour (d'après la brochure éditée à l'occasion de ce festival, chez M. Constantin Collignon, d'Oppagne).
- (47) Jean Delvaux est né à Érezée en 1019. Percepteur des postes, il reforma la société musicale de son village natal après la seconde guerre mondiale.
- (48) Papiers personnels de M. Constantin Collignon, d'Oppagne.
- (49) Négociant, né à Petit-Han en 1906. Nous avons déjà présenté ce personnage, acteur dans la troupe de son village et metteur en scène à Barvaux (La Lyre Luxembourgeoise et La Compagnie des Comédiens Barvautois).
- (50) Papiers personnels de M. Constantin Collignon, d'Oppagne.
- (51) En 1955.
- (52) Nous avons présenté ce personnage dans l'historique consacré à La Gatine, de Palenge.
- (53) Passionné de théâtre dialectal, il est vice-président de la Fédération Wallonne Littéraire et Dramatique du Luxembourg Belge. Il habite Tilff et est le beau-frère de L. Renard, président de l'A.F.C. Oppagne-Wéris.
- (54) Cultivateur, né à Amonines (à 7 km d'Oppagne) en 1905. Il s'installa à Oppagne en 1925 et joua dans le club de football local, avant d'en devenir le président (pendant quelques mois) puis le trésorier, tout cela avant la fusion des clubs d'Oppagne et Wéris. Pendant 4 ans, de 1955 à 1959, M. Collignon fut remplacé, à la tête de la société par M. François Martin (peintre en bâtiment, né en 1906).
- (55) Né à Oppagne en 1890.
- (56) Cultivateur, né à Wéris en 1899,
- (57) A.L. du 1^{er} août 1975, 81^e année, n° 175, p. 3.
- (58) D'après le témoignage de M. Léon Renard, président du club.
- (59) D'après le témoignage de M. Constantin Collignon, qui fut président du club d'Op-

pagne avant la fusion.

(60) Arlon, C.P., Dossier relatif à l'A.F.C. Oppagne-Wéris.

(61) Depuis la création du club, l'A.F.C. Oppagne-Wéris a toujours conservé les mêmes couleurs, si ce n'est pendant la deuxième guerre (rouge et blanc).

(62) Ce nom est habituellement donné aux joueurs du club depuis la fusion des équipes d'Oppagne et Wéris.

(63) Voir les comptes rendus des marches dans L'Avenir du Luxembourg de ces années-là.

(64) Cultivateur, né à Morville (commune de Wéris) en 1902.

(65) Né à Oppagne en 1869, il fut secrétaire du club de 1933 à 1938.

(66) Commerçant, né à Samrée (près de La Roche) en 1904. Il fut secrétaire de 1938 à 1945, puis s'installa à Barvaux. Là aussi, il s'occupa de football, puisqu'il fut trésorier-adjoint du S.C. Barvaux de 1954 à 1962.

(67) Instituteur, né à Wéris en 1922. Secrétaire du club de 1945 à 1947, il sera plus tard président d'honneur des Échos de la Pierre Bayard.

(68) Menuisier, né à Oppagne en 1909. Secrétaire de 1947 à 1949.

(69) Nous ne possédons aucun renseignement sur ce personnage.

(70) Horticulteur, né à Oppagne en 1920. Secrétaire de 1950 à 1955. Il est le petit-fils du premier directeur des Échos de la Pierre Bayard, Charles Demoitelle.

(71) Boucher, né à Oppagne en 1931. Secrétaire de 1955 à 1957, il est le frère de l'actuel président du club, Léon Renard.

(72) Cultivateur, né à Oppagne en 1926. Secrétaire de 1957 à 1970.

(73) Arlon, C.P., Dossier relatif à l'A.F.C. Oppagne-Wéris.

(74) A.L. du 28 septembre 1938, n° 223, 41^e année, p. 3.

(75) A.L. des 12 et 13 décembre 1937, n° 289, 40^e année, p. 3. L'article cite la distance de 1 km.

(76) Wéris, C.C., Registre aux délibérations du 17 janvier 1936 au 23 octobre 1941, séance du 26 mai 1939.

(77) Arlon, C.P., Calendrier officiel des marches de championnats de football des divisions inférieures de la province de Luxembourg, saison 1941-1942.

(78) D'après un document conservé par Milles Anna et Armande Jacob, à Wéris.

(79) et (80) Arlon, C.P., Classeur regroupant les résultats obtenus par toutes les équipes de la province de Luxembourg, depuis 1939.

(81) Arlon, C.P., Dossier relatif à l'A.F.C. Oppagne-Wéris.

(82) Auparavant, M. Renson avait été joueur à l'Union Wandruzienne (en promotion, à l'époque) et au F.C. Liégeois, puis joueur-entraîneur à Vielsalm. Il entraîna l'A.F.C. Oppagne-Wéris durant trois saisons. Plus tard, il fit partie du conseil d'administration du F.C. Liégeois.

(83) Cultivateur, né en 1927.

(84) Cultivateur, né à Wéris en 1913. Son père, Émile Thirion, fut commissaire des Bardes des Dolmens, à la fin du siècle passé.

(85) Boucher, né à Oppagne en 1931. Ancien joueur, il est président du club depuis 1968. Il est également un des acteurs principaux de la dramatique locale, dont il est vice-président. Il fut aussi musicien à la Lyre Ouvrière.

(86) A.L. du 1^{er} août 1975, 81^e année, n° 176, p. 8.

(87) A.L. du 20 juillet 1970, 76^e année, n° 166, p. 7.

(88) Wéris, C.C., Registre des enquêtes de commodo et incommodo du 12 mai 1970 au 4 novembre 1976, séance du 7 octobre 1975.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	05
Liste des abréviations	09
Dictionnaire des sociétés dans l'ancien canton électoral de Durbuy	11
Barvaux-sur-Ourthe	13
Bende	27
Bomal	31
Borlon	39
Durbuy	43
Grandhan	52
Heyd	60
Izier	67
My	79
Septon	84
Tohogne	90
Villers-Sainte-Gertrude	103
Wéris	107

